This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

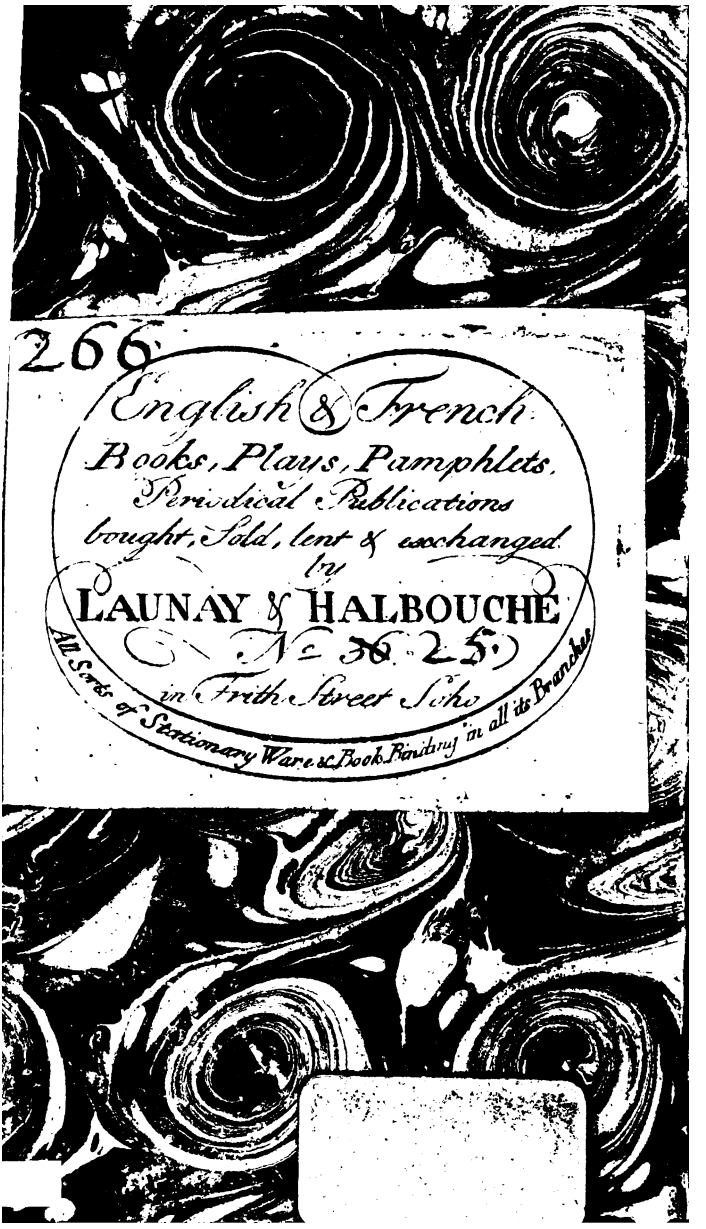
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


266
English & French
Books, Plays, Pamphlets,
Periodical Publications
bought, Sold, lent & exchanged
by
LAUNAY & HALBOUCHE
No 36. 25.
in Frith Street Soho
All Sorts of Stationary Ware & Book Binding in all its Branches

No. 4240

235

Eliza Hopetown

LES

CONFESSIONS

DE MADEMOISELLE

DE MAINVILLE.

TOME PREMIER.

[illegible]altier, Jean Louis]

LES

CONFESSIONS

DE MADEMOISELLE

DE MANVILLE

DUCHESSE DE ***,

A LA COMTESSE DE N***

SON AMIE.

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez DUFOUR, Libraire, rue de la Vieille Draperie, vis-à-vis Sainte-Croix, au Bon Pasteur.

A LYON,

Chez PIERRE CELLIER, Libraire, Quai S. Antoine.

M. DCC. LXVIII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

848
G179cp
v.1

TOME PREMIER.

823230-013

LES CONFESSIONS DE MADEMOISELLE DE MAINVILLE, DUCHESSE DE ****

*A la Comteſſe de N*** ſon amie.*

PREMIERE PARTIE.

QUAND vous m'avez demandé les Mémoires de ma vie, ma chere Comteſſe, je penſois à vous les donner : votre ſollicitation eſt venue apropos, pour fortifier un projet que d'aſſez fortes répugnances pouvoient com-

battre. Vous en jugerez en me lisant ; & quand vous m'aurez lue, mon amie, je vous aurai bientot expliqué les motifs qui me déterminent à vous satisfaire : vous saurez déja que ce n'est pas la vanité. Préparez-vous, Madame, à un long récit : pour qu'il vous fasse bien connoitre ma destinée, je vais le reprendre de fort haut.

Le Chevalier de Perceval étoit devenu aîné de la branche cadette d'une maison ancienne qu'on a vu remplir en France les premieres places de l'épée, & jouer un rôle dans l'Etat. Il servit, comme faisoient tous ceux de son sang, sans chercher à faire valoir ces avantages, & sans se mettre en état de se faire chercher. Une certaine fierté de sentimens le mettoit au-dessus des saillies qui fondent les petites prétentions, & tirent quelques intriguans de la foule ; & par le défaut de son éducation qui ressembloit à celle de presque tous les gentilshom-

mes françois, il étoit au-deſſous des talens qui rendent néceſſaire. C'eſt-à-dire, Madame, qu'il ſervit ſans blâme & ſans louange, feſant dans toutes les occaſions ce qu'il devoit faire préciſément, toujours exact, toujours brave: mais graces au bon génie de notre nobleſſe, on n'y remarque pas un homme brave, on n'y remarque que ceux qui ne le ſont pas. Il fut, ſelon l'uſage, porté à la guerre en maillot. Sa mere âgée de dix-huit ans, le menoit aux promenades en uniforme; & plus d'une fois des Grenadiers l'ont élevé dans leurs bras ſur une brêche ou ſur un retranchement pris d'aſſaut. A la faveur d'un tel ordre dans la diſtribution des emplois, on pouvoit ſe trouver ancien à la guerre, & fort jeune. Le Chevalier parvint de bonne-heure à la très ſuffiſante charge de Lieutenant-Colonel, & ſe retira à la fleur de ſon âge, avec une penſion de Colonel, qui lui donnoit

à-peu-près la dixieme partie de ce qu'il avoit mangé de revenu dans le service.

En se retirant, Monsieur de Perceval épousa, avec les vœux de tous ses parens & amis, Mademoiselle Desbrosses issue d'une maison de la bonne robe : femme incomparable, qui eut toutes les vertus & tous les attraits de son sexe, sans les balancer par aucun défaut, & qui ne fut pas même en soupçonner les vices. Elle mit toujours sa bonne part d'agrémens dans la société, cette part que la bienséance permet aux femmes d'y mettre. Elle fut de tout précisément ce qu'il falloit savoir; & tout ce qu'elle savoit, elle pouvoit le savoir tout haut : on ne la trouvoit embarrassée sur rien, & jamais elle ne fut obligée d'affecter d'ignorer quelque chose. Son extrême beauté ne donna point d'allarmes à son mari, & sa vertu ne lui fut pas à charge un seul instant. Elle eut si peu de prétentions parmi les

femmes, qu'elles lui pardonnerent tout ſon mérite. Un homme d'eſprit diſoit d'elle, que c'étoit une antique déterrée des ruines du monde, pour être le modele de ce que notre ſexe avoit pu valoir, avant d'être dégradé par la mauvaiſe éducation. On put ſeulement lui reprocher une choſe; ce fut une ſimplicité dont la meſure étoit celle de l'innocence de ſes mœurs. Jamais Madame de Perceval ne put croire les foibleſſes & les déſordres qui deshonorent tant de femmes. Et cette vertu, portée à un point qui ne la rendoit propre qu'à une Carmélite, fut en ma grand'mere, par déplacement, une imperfection qui verſa un poiſon mortel ſur les derniers de ſes jours, & qui prépara la deſtinée d'une fille plus infortunée encore.

Cette fille infortunée, vous le ſavez, Madame, a été ma mere; cette Julie dont la beauté ne fut montrée

qu'un jour au monde, pour être un objet de ſon étonnement & de ſa pitié. Dès ſa plus tendre enfance, on l'avoit miſe dans une maiſon de filles de Ste. Marie, auprès d'une parente remplie de piété, mais qui n'avoit aucune des lumieres propres à former une femme qui doit vivre hors du cloître. Elle fut là juſqu'à l'âge de ſeize ans. Madame de Perceval ſouffroit déja depuis lontems impatiemment cette ſéparation d'avec ſa fille: dans les fréquentes viſites qu'elle feſoit aux Stes. Maries, elle avoit conçu pour elle une amitié ſi tendre & ſi vive, qu'elle ne pouvoit plus ſe paſſer de la voir; elle ne ceſſa d'importuner ſon mari pour en obtenir la permiſſion de la prendre auprès d'elle. Monſieur de Perceval ſe rendit avec peine; il attendoit peu de choſe du naturel des jeunes perſonnes, & il s'attendoit à tout de leur imprudence & de leur fragilité. « Madame, dit-il

» d'abord à ſa femme, je n'aime pas
» l'éducation des couvens ; cette ob-
» ſervance extrême de pratiques auſ-
» teres & d'exercices continuels de re-
» ligion, prépare aux jeunes filles un con-
» traſte preſque toujours fatal pour les
» mœurs, au moment de leur entrée
» dans le monde : à voir tout-à-coup
» notre molleſſe, nos diſſipations,
» avec le relachement ſur toutes les
» regles de la piété, il faut qu'elles
» nous regardent comme des damnés,
» ou que leur premier genre de vie
» ne leur paroiſſe plus qu'une ridicule
» momerie ; & c'eſt ce qui arrive en
» effet. Dès-lors tout cet édifice d'édu-
» cation venant à crouler enſemble,
» il ne leur reſte pas un principe de
» religion & de mœurs. D'un autre
» côté, l'étonnement dans lequel les
» jette le ſpectacle ſoudain du monde,
» leur donne une ſtupidité dont elles
» ſe hâtent de ſe faire guérir par le
» premier étourdi, qui vous fait en

» quatre jours de votre nouvelle dé-
» barquée une femme aussi effrontée
» qu'elle étoit nigaude. Voilà quel est
» le fruit trop ordinaire de l'éducation
» des couvens. Encore un coup, je
» ne les aime pas, ou je n'en aime
» que la clôture, par la sureté qu'elle
» donne de la personne de ces enfans.
» C'est toujours s'assurer de beaucoup;
» & si vous m'en croyez, Madame,
» vous vous en tiendrez à cela. Votre
» fille n'en vaudra pas moins, pour
» apprendre quelqu'année plus tard à
» danser & à chanter. Ce n'est pas
» ce qu'il faut regretter qu'elle ignore:
» il faut regretter qu'elle ne soit pas
» exercée aux soins propres à son
» sexe, à la science de gouverner une
» maison, où elle entrera comme une
» poupée qu'on couche & qu'on lève,
» qu'on habille & qu'on déshabille une
» bonne moitié du jour. Mais nous
» sommes montés sur cette méchante
» allure; vous n'y changeriez rien,

» & vous courriez les plus grands riſ-
» ques. Laiſſez-là votre fille juſqu'à ce
» qu'on puiſſe la pourvoir : je ſuis
» prêt à lui faire une part de mon
» bien, meilleure que ma fortune ne
» ſemble le lui promettre ; arrangez-
» vous ladeſſus pour lui choiſir un
» mari. S'il eſt honnête homme, il
» remplira aſſez ſon cœur pour qu'elle
» faſſe ſans danger l'épreuve du mon-
» de ; & j'eſpere que quand elle en
» aura connu les écueils, elle voudra
» les éviter. Mais ne l'expoſez pas à
» l'inexpérience de ſon âge ; à votre
» bonne foi, Madame, qui vous rend
» moins propre qu'une autre à la garde
» dont vous voulez vous charger. En-
» effet, votre modeſtie vous abuſe :
» le miracle que le ciel a fait en votre
» faveur, vous croyez qu'il le fait
» pour tout votre ſexe ; & pour vous
» détromper, il faudroit des malheurs
» ſans remede, que vous ne ſaurez
» pas prévenir, parceque vous ne ſau-
» rez pas les ſoupçonner.

Madame de Perceval ne se rebuta pas. Je connois le naturel de ma fille, dit-elle, & la droiture de son cœur : nous vivrons en amies ; elle me promettra de n'avoir jamais de secret pour moi, & elle me tiendra parole.

» Je crois comme vous, repartit » Monsieur de Perceval, que Julie a » un bon naturel, & qu'elle ne vou» dra ni vous affliger ni vous manquer » de confiance : vous saurez ses secrets » tant qu'elle n'en aura pas où son » cœur s'intéresse ; tremblez, Mada» me, qu'elle s'en fasse de pareils ; » vous espérez envain qu'elle vous les » confiera. Vous allez tenter des ha» zards que votre sécurité me rend » terribles ; & pour vous rendre la » plus malheureuse des meres, il ne » faut que des occasions que la beauté » de votre fille peut faire naître cha» que jour » ! Après s'être ainsi défendu, Monsieur de Perceval se rendit, parcequ'il craignoit d'affliger sa

femme ; & que c'étoit la premiere fois qu'il s'étoit vu obligé de lui reſiſter.

Julie fut amenée à Dijon. Sa beauté étoit ſi accomplie, qu'elle ne parut en aucun lieu public ſans y exciter un attroupement & des acclamations, comme le fait la vue ſubite de quelque choſe d'extraordinaire. C'étoit une tentation dangereuſe pour une mere auſſi épriſe de ſa fille, que l'étoit Madame de Perceval ; cependant elle eut la ſageſſe de ne pas s'en laiſſer éblouir. Elle avoit vu quelques belles filles qui, pour avoir été trop montrées, étoient devenues ſi célebres, que perſonne n'en vouloit ; & elle réſolut de vivre plus retirée encore qu'elle n'avoit fait, & de ne produire Julie que dans deux ou trois maiſons, où l'amitié & les nœuds du ſang raſſembloient chaque jour une compagnie choiſie & peu nombreuſe. Là, quand on eut eu le tems de connoître cette aimable fille, on

découvrit en elle une ame forte, élevée & franche ; une douceur qui tenoit à la bonté de ſon naturel ; une perception vive, & un goût des bonnes choſes qui annonçoient de loin un diſcernement juſte : toutes les graces de ſon ſexe & beaucoup des vertus de l'autre. Le caractere dominant de ſon cœur étoit la tendreſſe, cette ſource précieuſe de nos biens les plus touchans, que l'inexpérience ou l'aveuglement rendent ſi ſouvent celle de nos miſeres. ! Quand ſon ame, échauffée par le printems de l'âge, fit éclore ce germe de tendreſſe, il tourna d'abord au profit de l'amitié qui étoit entre Julie & Madame de Perceval. Cette derniere avoit apeine dix-ſept ans plus que ſa fille : c'étoit un beau ſpectacle de voir deux femmes qui pouvoient diſputer de beauté & preſque de jeuneſſe, dans une intelligence dont notre ſexe offre peu d'exemples, ne pas ſe quitter & avoir toujours l'air

de ſe chercher. Mais le cœur de Julie ne pouvoit pas être rempli lontems d'un ſentiment ſi tranquille.

Un homme véritablement épris n'eût pas été à craindre pour elle : outre qu'elle n'étoit à portée d'en voir aucun qui ne dût s'honorer d'en faire le terme de ſes vues, ce n'eſt pas un amant de cette eſpece qui met en danger une fille un peu gardée & qui a reçu ce que nous appellons une bonne éducation. Il peut bien exciter les ſens comme un autre, mais le trouble qu'il partage l'empêche lontems de profiter du nôtre ; il perd tant d'occaſions, qu'à la fin il n'en trouve plus. L'amant à redouter eſt celui qui n'en prend que le titre, qui attaque un cœur, ſans que le ſien ſoit effleuré : il ſait exciter un trouble plus grand, ſans éprouver le moindre : il obſerve le nôtre de ſens froid, & ne manque pas de voir quand il eſt à ce point qui lui répond de notre défaite ;

ſituation fatale, à laquelle nous n'échappons que quand on ne l'apperçoit pas! Hélas, Comteſſe, qu'eſt en effet notre vertu, qu'une main qui tient avec fatigue le liege ſous l'eau toujours prête à l'élever! & cette main ne ſe laſſe-t-elle jamais! Il y a tant de ces inſtans terribles (nous ſavons trop tard les diſcerner) auxquels l'ame, ſans empire, ne ſemble nous reſter que pour meſurer en eſclave l'ivreſſe des ſens: que pouvons nous devenir avec un ſcélérat qui les pénétre? Pourquoi ne nous en avertit-on pas de bonneheure, aulieu de nous cacher que nous portons en nous le plus dangereux ennemi de notre honneur; & faut-il que nous n'apprenions à le garder, que par les expériences qui le détruiſent!

Ces triſtes reflexions que m'arrache l'image des malheurs dont je vais faire l'hiſtoire, vous diſent trop tot que Julie tomba entre les mains d'un ſé-

ducteur, je n'ai osé ajouter d'*un perfide*. Ah Madame, quels portraits j'ai à vous tracer ici ! N'allez-vous pas penser qu'animée contre le sang malheureux dont je suis descendue, je rappelle les fautes de ceux qui m'ont donné la naissance, pour diminuer la honte de mes égaremens ? Non, ma chere Comtesse, ces égaremens ont laissé les miens sans excuse ; vous savez les premiers, mais vous ne savez pas combien ils ont été expiés : vous ignorez que, plus coupable que les auteurs de mes jours, je jouis d'une prospérité qu'ils méritoient par des vertus plus grandes que leurs foiblesses, par des retours qui ont fait oublier leurs premieres erreurs.

Le Comte de Mainville dut ses malheurs à celui d'être né d'une mere qui outroit de sensfroid tous les travers de son siecle. Jamais elle ne voulut chercher ces tempéramens qui font une classe entre les femmes estimables

& celles qui ſont mépriſées généralement ; elle parut au contraire ſe faire une étude continuelle de choquer toutes les bienſéances plus qu'aucune autre, de devenir le modele d'un genre nouveau de mœurs bizarres & non moins choquantes. On dit que ce n'étoit pas le plaiſir qui l'entrainoit. Ceux qui l'ont connue le plus ont prétendu qu'elle étoit ſans paſſion, qu'il ne lui en auroit pas plus couté d'être raiſonnable que bizarre. Elle avoit épouſé Monſieur de Mainville ſans aucun gout pour lui : c'étoit un des plus beaux & un des plus honnêtes hommes de France ; il fut amoureux de ſa femme toute ſa vie, & il ſoutint toujours auprès d'elle le rôle d'amant. Madame de Mainville commença par le réduire à l'eſpoir d'un héritier unique ; elle affecta plus de dédain pour lui qu'elle n'en avoit en effet ; on ne ſait pas bien ſi elle lui donna un rival, mais elle voulut aumoins le faire croire ;

& elle ne manqua pas de faire ou de feindre le choix qui pouvoit l'humilier le plus. Il faut que je vous dise un trait dont vous pouvez connoitre des témoins : c'est une bagatelle, mais c'est une de ces bagatelles qui font voir tout d'un coup le ton qu'une femme a pris avec son mari. Madame de Mainville étoit un jour dans une maison où elle jouoit souvent : elle portoit un très beau bouquet de violettes qui, dans la saison où l'on se trouvoit, étoient fort rares. Monsieur de Mainville y arriva pendant que sa femme faisoit sa partie ; &, après s'être aquitté des civilités générales, il s'approcha du fauteuil de sa femme, & se mit à voir son jeu. Le bouquet ayant frappé ses regards, il s'écria, ah Madame ! voila le plus joli bouquet du monde, je suis bien tenté d'y faire un larcin ! En disant ces mots, il avança le bras pour détacher une violette, & il le fit d'un

air si galant, que toute autre femme se seroit cru obligée d'y répondre au-moins avec civilité. Madame de Mainville devint furieuse; elle arracha la fleur des mains du Comte, pour l'écraser dans les siennes, & elle le traita avec une dureté dont tous les assistans furent consternés. Apeine cette scène finissoit, qu'on vit entrer le mince personnage dont Madame de Mainville sesoit l'objet de ses préférences, & que peutêtre en secret elle n'estimoit pas plus que le public. Cet homme courut avec affectation se ranger auprès d'elle, pour recueillir l'éclat du triomphe qu'elle lui prodiguoit en tous lieux. Il apperçut le bouquet, & par malheur pour Monsieur de Mainville, il eut la pensée d'en vanter la beauté, comme ce dernier avoit fait. Madame de Mainville posa ses cartes sur la table, pour se tourner vers le cavalier : le trouvez-vous joli, lui dit-elle en lui souriant tendrement ? & en di-

ſant cela elle tira le bouquet de ſon ſein, & le lui préſenta avec un de ces regards d'intelligence. Monſieur de Mainville pâlit de douleur & de honte, & l'on aſſure qu'il en fut malade. Sa ſanté ſuccomba à la fin ſous le chagrin que lui cauſoit une ſuite conſtante de ſemblables procédés ; après avoir langui quelque tems, il mourut à la fleur de ſon âge, emportant les regrets de tous ceux qui l'avoient connu. Les témoignages qu'en donnerent les honnêtes gens de la province, ſembloient reprocher cette mort à Madame de Mainville qui ſe régla ladeſſus pour y être inſenſible à proportion.

Voila par quelle mere fut élevé le jeune Comte de Mainville. Vous pouvez bien croire qu'elle ne fut pas moins outrée dans l'éducation de ſon fils, qu'elle l'avoit été dans ſa conduite. On eût dit qu'elle ne craignoit rien tant que de le voir devenir honnête

homme, tant on la vit se tourmenter pour détourner le penchant d'un bon naturel qui l'auroit porté de ce côté. Je sais qu'on peut nous reprocher en général que l'éducation de nos enfans est fondée sur de mauvais principes. Comme on a voulu être soi-même à la mode, on veut que son fils puisse y être aussi : on le tourne bien plus à devenir agréable que solide, à savoir plaire, qu'à se faire estimer. On peut encore nous reprocher que chaque jour, sans y prendre garde, nous les affranchissons des loix de cet honneur de convention qui n'étoient pas assurément trop gênantes, mais qui mettoient aumoins des bornes aux priviléges d'un joli homme : aulieu que bientôt il n'y aura plus d'intervalle entre la vertu & les vices, entre le respect & le mépris. Mais quels parens, quelle mere surtout ont conçu le dessein de porter un fils vers ce dernier extrême ? Le public en a ac-

cuſé Madame de Mainville. On ſait qu'en donnant un Gouverneur à cet enfant, elle déclara qu'elle ne demandoit pour ſon fils ni religion ni mœurs ; & que ſon choix fut tel, qu'elle ne pouvoit manquer de voir ſes vues remplies. Vous n'ignorez pas, Madame, tout ce qu'on lui a imputé. On veut que, complice des égaremens de ſon fils, elle ait eu cette horrible complaiſance, de recéler des victimes de ſes débauches. Ce bruit mérite peu de foi ſans doute ; mais ce dont on ne peut purger ſa mémoire, c'eſt qu'il n'y eut point d'excès qu'elle n'encourageat par ſon approbation. Elle ſourioit à une ſéduction, à un enlevement, comme à des gentilleſſes de jeuneſſe : la violence, les artifices employés pour ruiner l'innocence, préparoient à ſon fils le même accueil qu'un autre auroit acheté de ſes exploits dans le champ de la gloire.

Le jeune Mainville étoit né avec

un esprit ardent que le besoin de savoir rendoit docile. On ne perdit jamais son tems en lui enseignant quoique ce fût : il apprit le vice comme un rôle, & il le joua avec toute l'exactitude d'un grand acteur. On croit qu'il en gouta peu les douceurs empoisonnées. L'esprit qui devance toujours l'ame ; cet esprit infecté chez lui ; ameſure qu'il se développoit, s'étoit emparé de toutes les fonctions ; quand l'ame vint à éclore, elle n'en trouva aucune à prendre, elle conserva toute sa force pour les remords.

Mainville vit Julie dans une église, un jour qu'elle y étoit seule avec une femme de sa mere, qu'une legere indisposition empêchoit de sortir. La beauté extraordinaire de cette fille ne fit pas sur lui l'impression qu'elle avoit accoutumé de faire sur les autres : son cœur inaccessible à un beau sentiment, ne lui laissa voir en elle qu'un objet éclatant de triomphe, une

grande victime à immoler à ſa diſſolution. Cependant il affecta tous les dehors d'un homme qui auroit été frappé de cette vue comme il devoit l'être : il parut troublé, il ne ceſſa de jetter ſur elle des regards contraints que le reſpect ſembloit retenir, & il mit dans ſes regards cet air paſſionné qui ne ſe montre jamais tant que quand on paroit le cacher, qui fait dire aux yeux ce que la bouche ne peut dire encore, & qu'elle ne dira jamais auſſi bien. Le Comte de Mainville avoit alors vint-ſix ans ; tous ſes traits étoient réguliers & beaux, ſa phiſionomie diſtinguée, ſa taille étoit haute & fine ; le long uſage des exercices du corps dans leſquels il réuſſiſſoit très bien, lui avoit donné une aiſance charmante, il ne feſoit pas un mouvement qui ne fût plein de nobleſſe & d'agrémens ; il étoit difficile de le voir avec indifférence. L'infortunée Julie dévora des yeux les charmes de l'in-

connu, les premiers qui l'eussent touchée ; l'impression s'en gravoit dans son cœur, sans qu'elle le connût, & sans qu'elle pût y résister ; elle ne sentit que le regret de quitter le lieu qui lui offroit cette funeste vue.

Le jeune Comte se mêla dans la foule, pour la suivre ; & il s'approcha assez d'elle, pour mettre un rouleau de dix louis-d'or dans la main de la femme-de-chambre, à laquelle il dit tout bas : *demain ici à la même heure.* C'étoit une fille âgée de trente ans, & qui en avoit passé dix auprès de Madame de Perceval : elle étoit sage, mais avare ; & par un malheur qui remplit cette maison de deuil, on y avoit de la confiance en elle, en faveur de ses bonnes mœurs, sans aucun soupçon de son avarice, dont on n'avoit pas fait l'épreuve. Quand elle eut vu les dix louis qui étoient renfermés dans son rouleau, la somme lui parut si considérable & lui

lui donna de ſi grandes eſpérances ſur la libéralité de ce jeune homme, qu'elle ne penſa à rien de ce que ſa ſageſſe lui eût ſuggéré dans d'autres circonſtances, & qu'elle n'héſita pas à ſe déterminer pour le rendezvous. Elle craignit même que Julie ne le rompît ſi elle en eût été informée, & elle n'eut garde de le lui communiquer. Il eſt certain que Julie n'y auroit pas conſenti : ſon éducation étoit peu éclairée, mais trop honnête pour ne pas la retenir ſur une démarche toujours allarmante pour la pudeur ; & plutot que de laiſſer exécuter le deſſein de la femme-de-chambre, elle en auroit averti ſa mere. Lorſqu'on eut fait enſuite, ſans ſa participation, des démarches beaucoup plus ſérieuſes, elle s'en effaroucha moins qu'elle n'auroit fait de celleci, parcequ'elle n'avoit pas le ſcrupule de les avoir préméditées. Ainſi le premier pas de l'amour eſt de donner

cette méchante logique qui fait ajuſter ſes intérêts avec le cri ſévére de l'honneur. Julie, ſans méfiance ſur la ſituation de ſon cœur, qu'elle ne démêloit pas, & ſans ſoupçon des complots qu'on feſoit pour ſa perte, entretenoit ſa Bonne des charmes & de la bonne mine du jeune inconnu, lui rediſoit l'un après l'autre ſes traits, dont aucun ne lui étoit échappé, donnoit des armes contre elle, dont on alloit faire le plus funeſte uſage.

Mainville ne manqua pas de ſe trouver au rendezvous, où il commença par demander à la Paulin, qui étoit ſa jeune maitreſſe, où elle demeuroit, & comment il pourroit la voir & s'en faire aimer ? Il ne falloit aucune habitude d'intrigue pour prévoir que le rendezvous ne pouvoit pas avoir d'autre objet ; cependant cette fille n'y penſa que quand ces queſtions lui furent faites. L'idée de l'outrage qu'elle feſoit à une famille reſpectable, &

celle des conséquences d'une telle démarche, la troublerent soudainement, & lui inspirerent un remord qui fut d'abord si sincére, que, sans son embarras, elle auroit rendu l'argent de la veille, & fui le cavalier sans lui répondre un seul mot. Mainville sut la retenir, & il l'eut bientôt pénétrée : il vit que les dix louis-d'or l'avoient éblouie, mais que, malgré son avarice, on ne la feroit pas entrer dans un complot de séduction. D'un autre côté, le nom de Madame de Perceval étoit capable seul d'ôter toute espérance : qui eût osé se promettre de perdre une fille en de telles mains ? Tout cela ne l'arrêta pas : il ne s'agissoit que de mettre plus de fourberie dans son rôle, & cette sorte d'efforts ne lui coutoit plus. Il jugea tout d'un coup que, pour faire des progrés, il falloit commencer par tromper sa confidente elle-même. Il lui dit qu'à la vue de Julie, il lui avoit cru de la puissan-

ce ; qu'elle lui avoit inſpiré du reſpect auſſitot que de l'amour, & qu'il apprenoit avec une joie inexprimable qu'il auroit à s'enorgueillir du choix que ſon cœur avoit fait. Il ajouta que, dans quelque rang qu'elle fût née, il n'auroit jamais pu ni tendre des pieges à ſa ſageſſe, ni renoncer à l'eſpoir de la poſſéder ; & qu'il étoit trop heureux de trouver de la gloire dans une paſſion à laquelle il auroit été capable de la ſacrifier. Il reſtoit un ſcrupule à lever ; Mainville s'étoit nommé ; tout le monde connoiſſoit ſon nom & l'éclat de ſa fortune : avec les ſentimens qu'il diſoit avoir pour Mademoiſelle de Perceval, il n'avoit qu'à ſe montrer pour les voir couronnés : l'inutilité du miſtere dans de telles circonſtances, devoit naturellement faire ſoupçonner la droiture des vues avec leſquelles on vouloit l'allier. Mainville alla au devant de ce ſoupçon, en diſant que ſa mere avoit formé pour lui

des projets d'établiſſement dont il étoit toutafait éloigné, même indépendamment des motifs qu'il en avoit à cette heure; mais que ce n'étoit pas l'affaire d'un jour de faire abandonner ces projets à ſa mere, à laquelle il devoit des ménagemens, & qui pouvoit arrêter tous les deſſeins contraires qu'il formeroit ſans ſon aveu; qu'en attendant qu'il l'eût faite entrer dans ſes vues, & diſpoſée à demander elle-même Mademoiſelle de Perceval, comme la bienſéance l'exigeoit, il étoit queſtion de prévenir le cœur de Julie, depeur qu'un autre ne s'en rendît maître, ce qu'il auroit regardé comme un événement qui devoit le rendre malheureux ſans retour. Et comme il avoit bien diſcerné quel étoit le genre de raiſons le plus perſuaſif auprès de cette fille, il en ajouta de celleſci à toutes les autres, je veux dire qu'il lui donna encore dix louis. La Paulin ne ſe crut plus inu-

tile dans cette affaire, elle n'eut plus le moindre ſcrupule ſur la négociation qu'elle entamoit ; & elle ſe promit bien que dans peu toute la maiſon lui ſeroit redevable, pour avoir ménagé à Julie un parti fort audeſſus de ſes prétentions. Dévouée de ce moment à Mainville, elle lui révéla l'impreſſion qu'il avoit fait ſur Mademoiſelle de Perceval. Le jeune Comte ſe fit redire juſqu'au moindre mot qui étoit ſorti de la bouche de cette aimable fille ; & il y lut des ſignes d'une paſſion naiſſante, qui auroient fait le bonheur d'un amant tel qu'il feignoit de l'être. Pour lui, il ne s'occupa que des obſtacles qui lui reſtoient à ſurmonter pour conduire cette paſſion à la déteſtable iſſue qu'il méditoit.

Il convint avec la Paulin, qu'elle cacheroit cette premiere entrevue à Julie, & ils en arrangerent une autre pour le jour ſuivant, dans laquelle Mainville devoit la charger d'une let-

tre. Il la concerta d'après les avis qu'il venoit d'avoir, & la remplit de ces protestations d'amour exagérées qui ne sont qu'un fade persiflage de la galanterie, mais que les jeunes personnes trouvent un langage divin. La Paulin reçut le lendemain cette lettre avec une leçon très circonstanciée sur le rôle qu'elle devoit jouer en la remettant, & elle l'exécuta comme auroit pu faire l'intriguante la plus consommée.

Aussitot que Julie se trouvoit seule avec sa femme-de-chambre, elle détournoit volontiers la conversation sur le bel inconnu : c'étoit un de ces instans que la Paulin devoit prendre pour son ouverture. Savez vous, Mademoiselle, lui dit-elle, que j'ai des nouvelles à vous en donner ? Eh ! d'où les auriez vous : s'écria Mademoiselle de Perceval, avec un intérêt qui n'étoit pas de simple curiosité ? Ecoutez moi, reprit la Paulin, je vais tout vous

conter. Ce matin, au coin du marché, en ſortant d'une boutique où j'avois fait des emplettes pour Madame votre mere, je me ſuis ſentie arrêter par le bras ; & m'étant tournée, devinez qui j'ai vu ? C'étoit votre lorgneur d'avant-hier. Vous voila bien preſſée, mademoiſelle Paulin, m'a-t-il dit en me tirant toujours ſous l'arcade ; il faut pourtant que je vous entretienne un moment. Pour moi, étonnée de m'entendre nommer, je lui ai répondu que j'étois en peine de ſavoir qui lui en avoit tant appris, & par quel hazard j'avois l'honneur d'en être connue. Je ne vous diſſimulerai rien, a-t-il repris ; je ſais qui vous êtes, & qui eſt le bel ange que j'ai vu avant-hier avec vous à la meſſe : ne cherchez plus par quelles voies je l'ai appris, un intérêt trop cher m'animoit, pour y rien négliger ; il y alloit de tout le bonheur de ma vie. Alors il s'eſt mis à me parler du grand amour que vous

lui aviez inſpiré à la premiere vue ; & du vœu qu'il feſoit d'être à vous ou de mourir de déſeſpoir : ce qui m'a engagée à le prier ſérieuſement de ne pas me retenir davantage. Monſieur, lui ai-je dit, j'offenſe ma maitreſſe, en écoutant de ſemblables diſcours ; ſi vous avez des vues honorables, ce n'eſt pas à moi que vous devez les déclarer. En diſant cela, je feſois mes efforts pour dégager mon bras qu'il tenoit toujours. Non, a-t-il reparti, tu ne me quitteras pas ſans m'entendre ; je ne crains ni ta vertu ni ta fidélité envers ta maitreſſe ; ſi je ne dois pas être le plus infortuné des hommes, tu me verras conſacrer tous les jours de ma vie au ſoin de faire ſa félicité. Enſuite il a voulu m'entretenir de quelques projets de ſa mere qui l'empêchoient de ſe déclarer dans ce moment à votre famille, juſqu'à ce qu'il eût toutafait rompu des meſures qu'on prenoit contre ſon gout

& ſans ſa participation : & ſur cela, & ſur ſon nom, & ſur ſes richeſſes, il m'a dit je ne ſais combien de choſes que j'écoutois avec tant de contrainte & ſi peu d'attention, que je ne ſaurois vous les répéter.

Ces dernieres paroles firent croire à Mademoiſelle de Perceval qu'elle n'apprendroit rien de plus : ſon cœur murmura contre cette prétendue diſcrétion de la Paulin, & ſon premier mouvement fut de s'en plaindre. *Pourquoi ne pas....* Un retour de pudeur arrêta ſa langue prête à ajouter, *l'avoir écouté ?* La confidente qui n'oublioit pas un mot de ſa leçon, repartit que le reſpect qu'elle devoit à ſes maitreſſes ne lui avoit pas permis de montrer le moindre intérêt à une déclaration ſi ſoudaine ; mais que toutefois elle n'avoit pas négligé la premiere occaſion qui s'étoit offerte de prendre des informations ſur le compte d'un homme qui ſe vantoit de former

des projets si sérieux. C'est ce que je n'ai pu encore vous expliquer, ajouta-t-elle, laissez moi reprendre mon récit. J'en étois aux protestations du cavalier, aux détails qu'il me faisoit de ses affaires, de celles dumoins qui avoient du rapport à ses sentimens pour vous : je vous ai dit que je témoignois autant d'impatience de le quitter que peu d'attention à ses discours, & que je ne paroissois les écouter qu'avec peine. Après m'en avoir tenu beaucoup de semblables, il a mis malgré moi à mon doigt cette bague que vous voyez, & l'a enfoncée avec tant de force que j'en ai été blessée. Pendant que je faisois de vains efforts pour la retirer, il a coulé une lettre dans la poche de mon tablier & s'est retiré précipitament, me laissant bien embarrassée de ce que j'avois à faire ; car je ne voulois ni garder la lettre, ni n'osois la laisser acause de votre nom qui étoit écrit dessus, sans quoi

je l'aurois jettée dans la place avec ſon diamant. Voila toute mon hiſtoire avec lui : en venant de le quitter, & après avoir apeine tourné le coin de la place, je l'ai vu paſſer ſuivi de deux laquais, qui l'attendoient ſansdoute dans le voiſinage, & qui m'avoient peutêtre épiée toute la matinée avec lui : parmi ces deux laquais, j'ai reconnu Laviolette, camarade de mon frere St. Jean & notre parent ; ce garçon qui ne m'avoit pas vue depuis trois ans qu'il y a qu'il partit pour l'armée, m'a apperçue de ſon côté & a couru vers moi. Je vous avoue, Mademoiſelle, que ſous prétexte de l'intérêt que je puis prendre à ſes affaires, j'ai été bienaiſe de ſatisfaire ma curioſité ſur le compte de notre jeune inconnu. Quelle condition as-tu là, lui ai-je dit après les premiers complimens ? Fort bonne, m'a-t-il répondu ; c'eſt le fils unique de Madame la Comteſſe de Mainville ; le

Roi vient de lui donner un régiment ; ce ſera un des plus grands Seigneurs de la Province. Quelle eſt ſon humeur, ai-je reparti ? Charmante, m'a dit mon couſin ; il eſt doux comme un mouton, libéral comme un Prince. On va ſansdoute le marier, ai-je repris ? Nous l'eſpérions, a reparti Laviolette ; mais on dit qu'il n'y veut pas entendre, & nous en ſommes tous affligés ; car, vois-tu, il ne faudroit que cela pour faire de la maiſon une vraie terre de promiſſion. Mon couſin a voulu s'étendre ſur les biens & l'opulence de Madame de Mainville, de quoi je l'ai diſpenſé, parceque c'eſt une choſe que tout le monde ſait auſſi-bien que lui ; & je l'ai quitté pour regagner le logis où je craignois de me faire attendre.

Mademoiſelle de Perceval écoutoit avidement ce récit & ne s'en feſoit aucun ſcrupule, n'y voyant qu'une choſe toute due au hazard : la lettre

lui parut une affaire d'autre nature ; quoique sa curiosité fût plus vive sur ce point, elle crut que recevoir cette lettre en secret, ce seroit trahir la confiance que sa mere avoit en elle, & qu'elle avoit promis de payer fidélement d'un sincere retour ; elle voulut la lui porter. La Paulin avoit sa leçon sur cette résolution qu'on avoit prévu : elle représenta à sa jeune maitresse qu'elle alloit la perdre, que Madame de Perceval n'entreroit point dans l'examen des circonstances qui avoient fait trouver cette lettre entre ses mains sans son aveu & contre son gré ; qu'elle alloit être accusée de s'en être chargée volontairement, & disgraciée de la maniere la plus éclatante. Julie étoit bonne & accoutumée à exercer sa bonté aux dépens même de ses gouts : elle crut accorder à la sureté de sa femme-de-chambre ce qu'elle accordoit à l'intérêt de son cœur qui se cachoit sous le cri de

l'humanité, pour éluder le ſacrifice de la lettre. La vérité eſt qu'il lui en eut beaucoup couté de la ſacrifier : cependant quelque douloureux que dût être cet effort, il étoit poſſible ; & elle n'eut eu garde de le négliger, ſi elle eût ſu que celuila négligé, elle tenteroit tous les autres inutilement. Elle ouvrit la lettre en tremblant ; chaque mot qu'elle y lut porta un trait au fond de ſon cœur, le ſentiment dont il étoit animé en prêta à cette froide éloquence que l'art avoit apprêtée : cette lecture prononça ſon deſtin.

Mainville n'avoit chargé la Paulin ni de propoſer à Julie de répondre à cette lettre, ni d'en recevoir d'autres : il ſavoit que la maniere la plus ſure de combattre le ſcrupule qu'elle ſe feroit d'en recevoir, étoit de les lui faire deſirer. Il vit ſa confidente en ſecret les deux jours ſuivans, & il lui défendit de rien rapporter de ſa

part à ſa maitreſſe. Julie n'oſoit dire à cette fille qu'elle étoit inquiéte & ſurpriſe de n'entendre plus parler du jeune Comte ; mais il étoit ſi facile de s'en appercevoir, que la Paulin ne s'y méprit pas. Le troiſieme jour elle porta une lettre de Mainville, alléguant, comme la premiere fois, qu'il lui avoit fait violence pour l'en charger. Mademoiſelle de Perceval ſe fit à elle-même la ſupercherie de ne pas approfondir ce récit ; de ne pas permettre à la Paulin de continuer à ſe charger des lettres, & de ne pas le lui défendre : & feignant de ne faire aucune attention aux voies par leſquelles celle-la lui parvenoit, elle la reçut & en reçut quelques autres de la même maniere ; elle ne pouvoit plus s'en paſſer.

Cependant le Comte ſe feſoit répéter par la Paulin les converſations qu'elle avoit avec Julie ; il y liſoit la meſure de ſes progrés. Dans peu de jours

jours il crut en avoir fait assez pour entreprendre de plus grandes choses. Il dit à la Paulin qu'il vouloit, à quelque prix que ce fût, avoir un entretien avec Julie, & qu'il falloit qu'elle lui en fournît les moyens. Cette fille fut effrayée de la proposition ; elle protesta qu'elle ne se prêteroit point à cette entreprise, & que d'ailleurs il n'y avoit pas de possibilité de l'exécuter. Mainville repliqua qu'il ne prétendoit pas qu'elle l'introduisît chez Mademoiselle de Perceval, qu'il ne vouloit pas qu'il parût qu'elle eût été instruite du dessein qu'il formoit d'y pénétrer, & qu'il ne falloit pas que Julie ellemême la sût dans cette confidence. Mainville prévoyoit eneffet que, pour que cette fille pût le servir jusqu'au bout, il falloit qu'elle conservât la confiance de sa maitresse dont la sécurité pouvoit être éclairée par les apparences d'un complot. Il lui dit donc qu'il ne s'agissoit que de

le bien orienter ſur la ſituation des lieux, & de chercher dans la connoiſſance qu'elle en avoit, des reſſources pour l'aider à exécuter ſon deſſein, ſans qu'elle parût y être entrée le moins du monde : & feſant uſage de l'argument qui avoit accoutumé d'abréger ſes négociations, il redoubla ce jour-là ſes largeſſes.

L'or ouvrit l'imagination à la Paulin : elle dit au Comte que toutes les maiſons de ſon quartier avoient ſur le derriere des cours ou des jardins ; que celle qui joignoit le logis de Madame de Perceval étoit occupée par une femme qui louoit des chambres garnies ; qu'à l'une & à l'autre il y avoit au plus haut étage une eſpece de gallerie en balcon, mais qu'elles ſe trouvoient à des hauteurs inégales ; que pour paſſer, par cet endroit, d'une maiſon à l'autre, il falloit monter ſur un toit roide & fort étroit, & redeſcendre de-là ſur un autre non

moins dangereux qui séparoit les deux galleries. Le Comte comprit le reste : Il n'étoit pas en peine de se rendre maitre d'un logement chez la loueuse de chambres ; & le danger qu'on lui fesoit entrevoir dans ce trajet, n'étoit pas capable d'arrêter un téméraire que la débauche rendoit entreprenant, comme eût pu faire le plus tendre amour. La Paulin ajouta que s'il vouloit courir un hazard où il pouvoit y aller de sa vie, il pénétreroit sans peine du balcon à l'appartement de Mademoiselle de Perceval ; que la maison étoit tous les soirs ordinairement fort solitaire, & qu'elle l'avertiroit du jour auquel elle le seroit encore plus. Mainville envoya le même jour dans cette maison un homme qui lui étoit dévoué, pour en louer les parties qui pouvoient être propres à son projet, & il s'y rendit la nuit pour reconnoître les lieux par lui-même. De sa gallerie il

parla en ſecret à la Paulin, & l'aſſura qu'il franchiroit ſans aucune appréhenſion l'intervalle des deux maiſons, au premier ſignal qu'elle lui en donneroit.

Quelques jours après, cette fille l'avertit que Madame de Perceval étoit plus ſeule qu'elle eut jamais été; & elle lui fit une deſcription ſi exacte de l'appartement de Julie, qu'il ſut y pénétrer ſans guide : après avoir bien recommandé à la Paulin de quitter ce ſoir-là, moins que jamais, Madame & Mademoiſelle de Perceval, afin qu'à tout événement, on ne pût pas la ſoupçonner d'avoir favoriſé ce qu'il alloit entreprendre.

Madame de Perceval qui avoit des lettres à écrire, laiſſa à ſa fille la liberté de ſe retirer dans ſon appartement de meilleure heure qu'à l'ordinaire. Julie aimoit à s'y trouver ſans contrainte, pour relire les lettres du Comte, ou pour parler de lui. Quoiqu'elle n'ajoutât que trop de foi aux

fauſſes proteſtations dont ces lettres étoient remplies, elle n'étoit pas ſans inquiétude ſur un miſtere dont la durée pouvoit démentir bientot la droiture des vues de ſon amant. C'étoient des ſoupçons naiſſans que fortifioit l'impatience de voir décider un ſort trop ardemment deſiré. Julie diſoit ingénuement à la Paulin, je voudrois que le Comte fût ſincere, je voudrois être à lui ; mais je ne m'aſſurerai de ſa ſincérité, que quand il ſe déclarera à ma famille ; & s'il tarde à le faire, ne ſerai je pas la plus malheureuſe des filles, d'avoir nourri un eſpoir auquel je vais peut-être être obligée de renoncer ! Mainville ſortit alors de ſa cache, & ſe précipitant aux genoux de Mademoiſelle de Perceval, banniſſez un doute qui m'outrage, lui dit-il ; recevez le ſerment que je fais à vos piés de mourir le jour que je ceſſerai d'être à vous. A cette vue, Julie jetta un cri d'éton-

nement qui effraya sa femme de chambre ; elle eut tant de peur que ce cri fût entendu de toute la maison, qu'il ne lui fut pas difficile d'entrer dans le rôle qu'elle devoit jouer. Le Comte s'efforçoit en vain de rassurer Mademoiselle de Perceval : toujours à ses piés, il lui tenoit des discours passionnés qu'elle n'écoutoit pas, son effroi la possédant encore toute entiere.

Les choses en étoient là, lorsque Madame de Perceval monta à cet étage de la maison, pour prendre dans un cabinet de son mari quelques papiers qu'il lui demandoit de la campagne. Comme elle passoit fort près de la chambre de sa fille, elle ne put manquer d'entendre la voix d'un homme qui y parloit à voix assez basse, mais avec beaucoup de feu. On peut bien croire qu'elle y accourut. Que devint cette femme en voyant un jeune homme aux genoux de sa fille ! Un sen-

timent commun de conſternation ſuſpendit tous les autres, & fit une ſcène muette où chaque acteur demeura un inſtant immobile dans l'attitude dans laquelle il s'étoit trouvé. Madame de Perceval recueillit ſon courage, & tendit la main à Mainville : Allons, Monſieur, lui dit-elle, puiſque vous avez voulu me faire l'honneur de venir chez moi, que je vous reçoive dans un lieu plus décent. Ayant ainſi fait lever le Comte, elle s'appuya ſur ſon bras & le fit deſcendre dans ſon appartement, avec une politeſſe mêlée d'autorité. Julie & la Paulin les ſuivirent dans un état aſſez ſemblable à celui de deux criminelles qu'on mene au lieu de l'exécution. Madame de Perceval fit aſſeoir le Comte, & ne lui adreſſa que ce peu de mots : Monſieur, lui dit-elle, je vous demande ſi en entreprenant ce que vous venez de faire, vous ſaviez qui je ſuis, & par quel tort envers vous je me ſuis attirée une telle offenſe ?

Mainville s'étoit laiſſé conduire ſans ouvrir la bouche : ce ſilence couvert des dehors d'une conſternation plus grande, ſervoit ſes vues & lui donnoit le tems de les méditer. Il étoit aſſez peu touché de la ſituation violente de ces trois femmes, mais très mortifié d'un contretems qui tendoit à faire avorter ſes deſſeins de ſéduction ; & c'eſt ce qu'il s'agiſſoit de détourner. La ſuite naturelle de ce qui ſe paſſoit en ce moment, étoit que Julie fût enfermée le lendemain, & peutêtre pour toute ſa vie, amoins qu'une déclaration bien préciſe ne donnât de ſolides eſpérances à Madame de Perceval. Il avoit à empêcher qu'on lui enlevât la perſonne de Julie, & à ſe ménager dans l'eſprit de cette fille, en ne l'abandonnant pas à la cruauté de ſa ſituation. Son rôle étoit tout arrangé, quand Madame de Perceval lui fit la queſtion que j'ai rapportée. Madame, lui dit-il en affectant

tant un air fort pénétré, je ſavois tout ce qu'il falloit ſavoir pour être le plus coupable des hommes, & je n'oſe eſpérer que par des reſpects de toute ma vie, je puiſſe expier l'offenſe que je vous fais ici.

Ah Monſieur, repartit Madame de Perceval, vous parlez de reſpect ! vous m'avez refuſé celui que vous deviez à la plus abjecte des femmes !

Madame, reprit le Comte, j'apperçois avec une mortelle douleur, l'étendue d'une témérité qu'une paſſion violente m'avoit cachée : un merite auſſi extraordinaire que celui de Mademoiſelle de Perceval pouvoit déranger une raiſon plus forte ; & toutefois je ne devois pas vous donner lieu de douter de mon reſpect.

Monſieur, dit ici Madame de Perceval, ſelon toutes les apparences Mademoiſelle doit plus rougir que ſe glorifier de l'eſpece de ſentimens qu'elle vous inſpire : ils ne doivent pas même

être fort vifs, ajouta-t-elle ; un objet qu'on eſtime peu ne fait pas naître de paſſion forte ; & votre démarche montre aſſez quel cas vous faites de celui qui vous attire ici.

Mainville trouva là une occaſion de faire ſa cour à Mademoiſelle de Perceval ; il parut s'offenſer, pour elle, d'un reproche qui ne pouvoit que l'humilier beaucoup. Madame, dit-il à ſa mere, en prenant un ton piqué, je ſubis la peine de ma folle imprudence : j'ai mérité qu'on ſuſpectat tous mes ſentimens : croyez cependant qu'ils n'ont rien emprunté de la témérité de ma démarche, & que je n'ai apporté ici aucun eſpoir qui démentît le reſpect du à Mademoiſelle de Perceval.

Ah Monſieur, s'écria Madame de Perceval, je ſuis la plus infortunée des femmes ſi je ne peux vous croire ; & toutefois quel moyen, après ce que je vois !

Je conviens, repartit le Comte, que mon entrepriſe peut être fort mal interprétée ; j'ai violé toutes les régles : c'eſt de vous, Madame, que je devois recevoir la permiſſion d'offrir mes vœux à l'adorable Julie, ou plutôt c'eſt ma mere qui devoit obtenir cette faveur pour moi. Souffrez, Madame, que je vous rende compte des fatales circonſtances qui m'ont jetté dans cette démarche : cet expoſé ne la juſtifiera pas, mais il vous fera voir au moins qu'elle ne tient pas à des vues qui doivent vous allarmer. Ma mere a du diſcernement, vous le ſavez, Madame : elle ne pouvoit manquer de reconnoître tout le merite de Mademoiſelle votre fille, tout ce que ſon alliance a de flatteur pour nous : & m'aimant, comme elle le fait avec tendreſſe, elle ne pouvoit qu'applaudir à un choix ſi capable d'aſſurer mon bonheur. Mais malheureuſement elle venoit de projetter un autre ma-

riage : elle a formé seule ce projet ; & c'est cette circonstance qui l'y attache. Le foible de ma mere est d'être jalouse de son autorité ; un projet qui ne la toucheroit pas, lui deviendroit cher, s'il s'agissoit de le soutenir contre quelqu'un qui eut entrepris de le lui faire abandonner. Choisir, pour la faire entrer dans mes vues, le moment auquel elle en avoit de contraires, eût été m'exposer à voir renverser un espoir auquel j'attache mon destin. Il est vrai que je devois me renfermer dans un rigoureux silence, jusqu'à ce que des dispositions plus heureuses donnassent à ma recherche les formes nécessaires pour la faire agréer. C'est un emportement de ma passion que je n'entreprendrai jamais d'excuser, & que vous excuserez encore moins dans les principes de votre austere sagesse, & parceque voyant avec des yeux de mere, vous ne comprendrez pas quelle impression a du-

faire ſur un cœur ſenſible une fille auſſi incomparable que Mademoiſelle de Perceval, & combien il étoit difficile de combattre le deſir de tomber à ſes piés, de lui jurer une éternelle tendreſſe, & de chercher à obtenir la ſienne. Cependant, Madame, peut-être mon reſpect eût-il mis un frein à l'impétuoſité de ces mouvemens, ſans une conſidération qui l'a emporté ſur toutes les autres; c'eſt le danger de me voir enlever un tréſor dont rien ſur la terre ne pouvoit me dédommager: un merite tel que celui de Mademoiſelle de Perceval ne peut lontems être ignoré en aucun lieu de la Province: il doit me faire des ennemis de mon bonheur, de tout ce qu'il y a d'hommes nés pour aſpirer à ſa recherche: quand j'ai penſé que chaque jour qui retardoit la mienne, laiſſoit le cœur de Julie ouvert aux vœux d'un rival plus heureux que moi, j'ai voulu, à quelque prix que ce fût,

faire parler ma tendreſſe, chercher à entrer dans ce cœur pour y combattre ceux qui voudroient entreprendre de me le dérober. Voilà, Madame, la crainte qui a précipité mon entrepriſe, ſans qu'aucune reflexion ait pu m'arrêter, ſans que j'aye pu même en voir la témérité.

Qu'eſpériez-vous, Monſieur, de cette étrange entrepriſe, en venant offrir conditionnellement un cœur dont vous convenez qu'on pouvoit diſpoſer en faveur d'un autre objet!

Madame, répondit Mainville, je vous ai révélé avec franchiſe les obſtacles que pouvoient rencontrer mes ſentimens, je vous ſupplie de ne pas les exagérer. Ma mere n'uſera jamais tirranniquement de ſon pouvoir; j'avois moins à craindre de me voir entrainer dans ſes vues, que de la voir ſe prévenir contre les miennes: j'eſpérois, ce que j'eſpere encore, que je ſuis ſûr d'obtenir, qui eſt de

détacher doucement ma mere de son projet, ce qui est le seul obstacle qui puisse l'empêcher d'approuver le mien.

Cet obstacle peut être grand, Monsieur, dit Madame de Perceval en l'interrompant; je vois bien que vous voulez apprendre à ma fille combien elle est au-dessous des hautes prétentions que vous devez former, & quelle grace vous lui feriez, Madame votre mere & vous, en franchissant l'espace qui vous sépare? Elle doit bien avoir cette pensée, au moins après l'avantage que vous avez pris sur elle; peut-être avant cette humiliation n'aurions-nous pas cru qu'on dût attacher tant de faveur à nous rechercher! Oh mon Dieu, ajouta-t-elle douloureusement, vous avez voulu abaisser mon orgueil; j'avois celui de ne me pas croire reservée à de telles épreuves!

Mainville parut fort touché de ces

marques de douleur ; il voulut ſe jettet aux piés de la mére de Julie , en s'écriant qu'elle lui perçoit le cœur, & qu'il ſouhaiteroit avoir répandu tout ſon ſang pour prévenir les peines qu'elle reſſentoit par ſon imprudence.

Ce mouvement romaneſque déplut à Madame de Perceval ; elle fit raſſeoir le Comte avec un air de chagrin, en lui diſant qu'elle n'étoit point faite à ces actions théatrales. Ici les yeux de Madame de Perceval tomberent ſur ſa fille, qu'elle n'avoit pas regardée depuis le commencement de cette ſcéne. En entrant, elle avoit remarque l'air d'étonnement & d'effroi que lui cauſoit la preſence du Comte : ce qui la ſauvoit du ſoupçon d'avoir favoriſé ſa témérité ; mais Julie continuoit d'être conſternée plus qu'elle n'auroit du l'être naturellement, ſi elle eût eu le cœur net de tout ce qui ſe paſſoit là. Cette découverte perça

cette femme jusqu'au fonds de l'ame : ah Monsieur, s'écria-t-elle avec la plus vive douleur, j'avois voulu me flatter qu'aumoins vous n'aviez point de complice de votre entreprise ; mais à voir le trouble qui accuse Mademoiselle, je suis plus malheureuse que je ne croyois !

Quoique Mademoiselle de Perceval n'eût rien à se reprocher sur ce point, elle n'avoit pas la conscience assez bonne sur beaucoup d'autres, pour pouvoir prendre le ton de l'innocence : aulieu de répondre elle fondit en larmes, & son silence & ses pleurs furent de nouveaux témoins qui l'accusoient. Cependant Mainvilie ne manqua pas de prévoir que tot ou tard elle se justifieroit auprès de sa mere, & qu'en se justifiant sur ce point, elle leveroit le rideau sur tous les autres, nommeroit la Paulin, & mettroit toute l'intrigue à découvert. D'abord, il feignit un instant de laisser

à Julie le ſoin de répondre, pour n'avoir pas l'air d'aller audevant d'un éclairciſſement dont il auroit redouté la ſincérité dans la bouche de cette belle fille. A la fin, il dit à Madame de Perceval que puiſque la timidité empêchoit Julie de ſe juſtifier, il lui devoit une juſtice qu'elle ne ſe rendoit pas ellemême : & alors, ſe feſant un merite de révéler un miſtere qui ne pouvoit être caché lontems, il apprit à Madame de Perceval la plupart des petits incidens de cette intrigue, ou dumoins tout ce qu'il vit qu'elle en apprendroit malgré lui. Il lui dit qu'il avoit conçu la plus vive paſſion pour Mademoiſelle de Perceval en la voyant à la promenade ; que ne pouvant ſe produire ouvertement chez elle, par les conſidérations qu'il venoit d'expliquer, il avoit fréquenté aſſidument tous les lieux où elle pourroit paroitre ; qu'ayant eu le bonheur de ſe trouver deux ou trois fois aſſez

près d'elle à l'égliſe, il avoit fait parler ſes yeux pour déclarer ce que ſa bouche ne pouvoit faire entendre; qu'il avoit découvert que la maiſon voiſine de la ſienne étoit occupée par des femmes qui louoient des logemens garnis, & qu'ayant eu un preſſentiment que ce voiſinage lui ouvriroit quelque voie pour faire paſſer ſes vœux juſqu'à l'adorable Julie, il s'étoit rendu maître d'un de ces logemens, en le feſant louer par un homme qui l'en laiſſoit diſpoſer; que la ſituation des deux galleries lui avoit ſervi à faire paſſer quelques lettres qu'il avoit le ſoin de jetter dans la gallerie de Mademoiſelle de Perceval, lorſqu'il y croyoit cette belle fille ſeule ou ſans autre compagnie que celle de ſa femme de chambre; comme cela étoit arrivé quelquefois; que l'enfant croître, avec ſon amour, l'impatience de le déclarer lui-même aux piés de ſa belle maîtreſſe, il n'avoit pu reſiſter à la

tentation que lui feſoit naître la ſituation des deux galleries; qu'après s'être aſſuré que perſonne ne pouvoit pénétrer dans cette partie de la maiſon où il étoit, ni être témoin de ce qu'il alloit entreprendre, il étoit paſſé par-deſſus le petit toit, ſans ſavoir où cette entrepriſe le conduiroit, & trop préoccupé de ſon projet, pour enviſager les contretems qui pouvoient en être les ſuites; qu'il avoit gagné à tâtons le derriere d'une porte, qui s'étoit trouvée par hazard celle de l'appartement de Mademoiſelle de Perceval, où il l'avoit bientot entendue éntrer, accompagnée de ſa femme-de-chambre; qu'il avouoit qu'alors, quoique plus heureux dans ſon ſuccès qu'il n'auroit oſé ſe le promettre, il avoit cependant ſenti ſa fermeté prête à l'abandonner, & qu'il doutoit s'il tireroit aucun fruit de ſa téméraire entrepriſe, lorſqu'il avoit eu le bonheur de s'entendre nommer avec quel-

que bonté par cette charmante fille, ce qui lui avoit donné le courage de paroître & de se jetter à ses piés : il ajouta que Madame de Perceval savoit le reste, qu'elle avoit été témoin de la frayeur que cette apparition avoit causé à sa fille, & qu'elle avoit été attirée par les cris qu'elle avoit jettés dans son effroi. Mainville croyoit eneffet que c'étoient ces cris qui avoient amené Madame de Perceval.

Par ce récit concerté, Mainville mettoit Julie dans la nécessité de montrer ses lettres à sa mere, ce qui jettoit une grande apparence de franchise sur son procédé : & il fesoit très adroitement la leçon à la Paulin & à sa jeune maitresse sur ce qu'elles avoient à taire, sans s'exposer au moindre soupçon ; deforte que par sa fausse ingénuité il s'assuroit de n'être pas trahi par l'ingénuité de ces filles. Son stratagême le servit autant

qu'il voulut auprès de Madame de Perceval : cet éclairciſſement moitié faux, moitié ſincere, tempéra la douleur de cette femme ; & ſi elle preſſa encore le jeune Comte, c'étoit moins par défiance de ſa droiture, que pour l'engager le plus qu'elle pourroit. Elle finit par lui demander ſérieuſement quelle iſſue il ſe promettoit de tout ce qui venoit de ſe paſſer, & quelle étendue il exigeoit qu'elle donnât à ſa complaiſance ?

Madame, lui répondit-il ſans héſiter, je vois qu'aux termes où nous ſommes vous ne devez plus entendre parler de moi, que je ne m'annonce par des propoſitions ouvertes ; ce ſera Monſieur de Perceval qui devra vous porter les premieres ſollicitations que je vous ferai faire de conſentir à mon bonheur : vous pouvez compter que je vais hâter cet inſtant en homme qui en fait dépendre le deſtin de ſa vie. Cependant j'oſe vous demander

une grace plus grande à la vérité que je ne devrois l'attendre après les torts que j'ai avec vous. J'ignore, ajouta-t-il, si la belle Julie a daigné ouvrir mes lettres, si elle y a lu les assurances d'un amour que mes yeux lui ont déclaré si foiblement : j'ignore surtout si cet amour la touche, & si en lui offrant mon cœur, je ne suis pas condamné par le sien ; je n'ai pas la présomption de l'interroger ladessus en votre présence ; que ce soit à vous, Madame, qu'elle révèle ce secret : & si j'étois assez heureux pour avoir trouvé grace aux yeux de votre adorable fille, pour qu'elle n'eût point de répugnance à faire ma félicité, daignez, Madame, ne pas m'immoler à la fatalité de ma situation ; ne vous hâtez pas de disposer d'un cœur que le ciel auroit bien voulu me destiner ; je vous le répete, je ne prétends pas une longue attente.

Eh bien Monsieur, répondit Ma-

dame de Perceval, ſi vous êtes ſincere, nous nous tiendrons honorés de votre recherche, & je croirai ma fille heureuſe de vous avoir inſpiré des ſentimens vertueux. Pour ce qui eſt de ſes diſpoſitions, je vous aurois dit dans d'autres tems que je préſumois aſſez bien d'elle pour m'attendre que ſon cœur ne s'engageroit que ſur les pas de ſon devoir, mais ce diſcours auroit trop de fierté pour la circonſtance où je me trouve : je vous promets donc d'étudier les progrés que vous aurez faits ſur ſon cœur ; & pour ſi peu qu'il penche à vous donner la préférence, j'écarterai s'il le faut, pour un peu de tems, les occaſions qui pourroient ſe preſenter de contraindre vos penchans : il ne s'en preſente pas encore, mais cette attente ne peut pas, comme vous dites, être fort longue ; & vous comprenez bien que ſi ſon pere formoit des projets pour elle, je ne pourrois

pas

pas les combattre par l'espoir que vous donnez, tant qu'il ne sera pas plus fondé ; vous pouvez vous assurer aussi que je ne ferai pas partager à Monsieur de Perceval le chagrin que me cause cette aventure, & qu'il n'apprendra vos sentimens que par les démarches que vous pourrez faire pour en prouver la sincérité. Jusques là, Monsieur, je compte que vous ne chercherez point ma fille, & que vous n'entreprendrez rien dont je puisse m'offenser ; ne m'en donnez-vous pas votre parole ?

Je ne dissimule pas, répondit le Comte, qu'il me seroit extrêmement difficile de ne pas chercher à faire parvenir quelques lettres jusqu'à Mademoiselle de Perceval : si j'osois attendre de vous, Madame, cet excès de faveur de..... Il s'arrêta, comme craignant d'en trop dire.

Ah Monsieur ! s'écria Madame de Perceval, voudriez-vous vous préva-

loir de ce que votre témérité me fait devenir malgré moi la confidente de ce qui s'eſt paſſé, qui eſt une choſe ſans remede ; & avez-vous pu penſer que je favoriſerois librement une intrigue entre ma fille & vous ?

Eh bien, Madame, repartit Mainville, j'en redoublerai d'efforts pour abréger le cruel délai, & je n'entreprendrai rien dont vous ne ſoyez & dont vous ne puiſſiez être inſtruite.

Cette aſſurance ſatisfit Madame de Perceval, qui ne penſa plus qu'à enſevelir cette aventure dans un profond ſecret, en quoi le hazard la ſervoit à merveilles.

Elle avoit permis à une de ſes femmes de faire un petit voyage dans ſa famille ; le ſeul laquais qu'elle gardoit auprès d'elle étoit malade ; le reſte des domeſtiques étoit à la campagne avec Monſieur de Perceval : il n'y avoit dans la maiſon, outre la Paulin, que deux femmes de cuiſine qui étoient

dans un ſouterrain, hors de portée de rien entendre de ce qui ſe paſſoit dans les appartemens ; la Paulin étoit le ſeul témoin auquel on eût à recommander le ſilence. Deſorte que le jeune Comte fut congédié avec plus de marques d'amitié, que ne ſembloit le lui promettre le commencement de cette ſcéne. On convint expreſſément qu'il ne remettroit plus le pié chez la loueuſe de chambres ; & Madame de Perceval lui annonça que, ſous prétexte de ſe mettre à l'abri des vents, elle feroit fermer le lendemain le côté de ſa galerie qui donnoit vers la maiſon voiſine. C'eſt de quoi Mainville ne ſe mit pas fort en peine, il ſe promettoit bien de ſe frayer des chemins moins périlleux.

Madame de Perceval lut les lettres que ſa fille avoit reçues, & elle les trouva aſſez reſpectueuſes : ſon abſolue inexpérience en matiéres de galanterie, ne lui laiſſa pas voir [illegible]

étoient plus étudiées que tendres.

Deux jours après, un homme vêtu en payſan vint demander la Paulin, lui remit un paquet à ſon adreſſe qu'il dit venir de ſa famille, & diſparut ſoudainement, ſous prétexte que ſes camarades l'attendoient. La Paulin trouva ſous ſon enveloppe une lettre pour Mademoiſelle de Perceval, que cette derniere porta à ſa mere ſans l'ouvrir. Madame de Perceval contente de cette bonne foi, rendit la lettre à ſa fille, en lui diſant qu'elle pouvoit la lire. Si maman vouloit prendre la peine de la lire ellemême, je la verrois enſuite ſi l'on jugeoit pouvoir m'en donner la permiſſion ? La lettre fut lue en commun & aſſez approuvée : on dit à la Paulin qu'elle pourroit recevoir celles qui lui viendroient par des voies ſemblables, pourvu qu'elle ne parût jamais informée du miſtere que ces lettres renfermoient, & qu'elle ne fit aucune

réponſe qui pût compromettre ni elle ni perſonne de la maiſon. Madame de Perceval, en donnant ce peu de liberté au penchant de ſa fille, crut s'aſſurer qu'elle n'en prendroit pas de plus grandes : d'abord cette conduite lui réuſſit. Julie ſoutenue par la glorieuſe confidence de ſa mere, ſe contenta de faire aſſurer le Comte en ſecret, qu'elle n'étoit pas inſenſible aux témoignages de ſa tendreſſe : & hors ce petit miſtere qu'elle feſoit encore à ſa mere, elle réſolut de ne pas faire un pas de plus ſans ſon aveu. La Paulin continua d'être la meſſagere ; &, pour ſon intérêt, elle étendit un peu ſes pouvoirs : c'eſt-à-dire qu'en rétabliſſant, dans les aſſurances de Julie, ce que ſa reſerve en retranchoit, elle rendit au Comte les ſentimens de ſa maitreſſe, tels apeuprès qu'ils étoient ; & donna par-là aſſez d'importance à ſes meſſages, pour ſe les faire bien payer.

Mainville parut fort content, afin de soutenir son rôle ; avec les vues qu'il feignoit, il auroit dû l'être beaucoup : mais dans son vrai système il se trouvoit fort loin de compte, & il vit bien que, pour avancer ses affaires, il falloit allarmer la sécurité de Madame de Perceval, & lui faire perdre la confiance de sa fille.

Dans cette vue il se fit presenter dans une maison où Madame de Perceval alloit assidument ; & il s'y attacha à lui faire sa cour d'une maniere assez marquée. Il mit à la vérité dans ses empressemens beaucoup de respect ; ce qui n'empêcha pas que Madame de Perceval ne prît cette démarche pour une infraction de leur traité. Elle s'en plaignit au Comte dans ces termes, & elle s'apperçut avec un vif chagrin, qu'autravers de ses feintes soumissions, il paroissoit déterminé à la chercher malgré elle. Ce peu de déférence la choqua ; & le

reſſentiment ôtant quelque choſe au Comte de la bonne opinion qu'elle avoit de lui, elle commença à faire un peu moins de fonds ſur la droiture de ſes vues. Cependant elle étoit bien embarraſſée ſur le parti qu'elle devoit prendre; & elle ſentoit que pour ſe conduire ſurement, elle avoit beſoin de l'expérience de Monſieur de Perceval : mais il reſtoit la difficulté de lui faire une telle ouverture. Madame de Perceval s'y réſolut à la fin, avec la précaution de taire à ſon mari ce qui ne pouvoit que l'affliger, ſans aucune utilité pour le conſeil qu'elle en vouloit prendre. Elle lui dit que le Comte la ſeſoit preſſentir ſur un projet de mariage, ſur lequel il ne tarderoit à ſe déclarer ouvertement, qu'autant de tems qu'il lui en faudroit pour rompre un autre projet, que ſa mère formoit ſans le conſulter & contre ſon inclination. Elle ajouta que Mainville s'étoit fait preſenter chez

la Préſidente leur couſine, où il lui rendoit des ſoins marqués, dont Julie étoit viſiblement l'objet ; & qu'elle déſiroit ſe conduire par ſes avis, dans une circonſtance auſſi importante.

Monſieur de Perceval n'apprit point avec plaiſir que le Comte penſat à ſa fille. Les Mainvilles, dit-il à ſa femme, croiroient peutêtre nous faire grace en nous recherchant, je vous aſſure cependant qu'ils ſont les derniers que je voudrois pour Julie : ce jeune Comte ſe montre fort digne de la mere dont il eſt ſorti ; & je ne trouve pas que ce ſoit aimer beaucoup une fille, que de ſouhaiter qu'elle tombe en de telles mains.

Quoique la charité de Madame de Perceval retranchât beaucoup de la rigueur avec laquelle le public jugeoit cette famille, elle n'auroit peutêtre pas plus penché que ſon mari à la choiſir, ſi elle ne ſe fût crue un peu néceſſitée par les circonſtances. Ce jeune

jeune homme trouvé de nuit aux piés de ſa fille, laiſſoit dans ſon eſprit des ſcrupules dont il n'y avoit qu'un mariage qui pût la guérir : d'ailleurs le Comte lui revenoit aſſez, elle ſavoit qu'il plaiſoit à Julie ; & ſa vertu étoit allarmée de l'idée de voir prendre à ſa fille d'autres engagemens, avec un cœur rempli d'un premier penchant. Ces conſidérations la firent plaider en faveur de Mainville : elle repréſenta que ſes mauvaiſes mœurs étoient peut-être moins ſa faute que celle du tems ; qu'il étoit preſque impoſſible que les jeunes gens auxquels leur fortune & leur rang donnoient quelque indépendance, ne fuſſent entrainés par un torrent dans lequel il ſembloit qu'on prît ſoin de les jetter, plutot que de les en détourner ; que puiſqu'à ſon âge le Comte formoit des vues ſi ſérieuſes, on pouvoit eſpérer que ſon ame n'étoit pas entiérement corrompue, & que ſon union avec une jeune

femme vertueuſe & aimable, pourroit le retirer du déſordre dans lequel il avoit vécu par le paſſé.

Monſieur de Perceval repartit qu'à la vérité la débauche de nos jeunes gens étoit la faute du ſiecle, mais qu'il y avoit ici bien plus que débauche; que Mainville étoit connu par des ſéductions, des enlevemens & des artifices qui tenoient de la ſcélérateſſe; que quelques relâchées que fuſſent les loix du monde, on n'y confondoit pas ces deux eſpeces de mœurs; que le débauché & l'homme galant ne prenoient que des femmes qui ſe mettoient ſur les rangs, ce qui étoit s'accommoder d'un effet qui eſt dans le commerce; mais qu'aller ruiner l'innocence cachée dans le ſein des familles, c'étoit dérober ſur les autels; qu'on avoit beau adoucir les choſes par des noms, qu'un ſéducteur étoit un malhonnête homme, & qu'un malhonnête homme ne pou-

voit faire un bon mari. Cependant, ajouta-t-il, nous n'en sommes pas au point de délibérer sur ce qu'il faudroit faire de sa recherche ; nous avons à nous assurer plutot sur quelles vues elle est fondée, car avec des audacieux de cette trempe, on peut être exposé à de plus grands dangers qu'à celui de faire un mauvais choix. Monsieur de Perceval conclut que par l'entremise d'un ami qui vivoit dans quelque liaison avec Madame de Mainville, il tacheroit de découvrir si cette femme avoit les vues que son fils lui attribuoit, ce qui seroit un premier moyen pour juger de la sincérité du jeune Comte : & qu'on prendroit son parti selon les lumieres que cette recherche donneroit.

Monsieur de Perceval fit plus ; il alla dans des maisons où Mainville étoit obligé de paroitre ; & l'ayant engagé dans une conversation où il fit entrer des idées de mariage, il

amenoit naturellement toutes les explications ouvertes ou détournées, que ce jeune homme pouvoit avoir à lui faire : mais entre hommes, on n'eſt pas ſi prompt à ſe faire des avances dont on peut ſe voir demander compte ; là, les conſéquences ſe préſentent de plus près. Le jeune Comte ſentit l'aſcendant que la droiture & le véritable honneur ont toujours ſur l'ame d'un fourbe ; & il eſquiva un examen dont il ne pouvoit ſe tirer avantageuſement. Monſieur de Perceval le quitta plein d'indignation ; & il auroit ſu dèslors à quoi s'en tenir, quand même il n'auroit pas appris de ſon ami, que ce projet d'établiſſement attribué à Madame de Mainville, étoit une fable Il fut bien décidé que ſi l'audacieux avoit eneffet des vues ſur Mademoiſelle de Perceval, elles étoient des plus criminelles ; & il fut décidé auſſi qu'on tiendroit Julie dans un couvent, juſqu'à ce qu'elle fût

mariée, pour ne pas la laiſſer ſous les ſerres de ce vautour.

Madame de Perceval annonça cette réſolution à ſa fille, & elle y joignit une défenſe ſévére de rien recevoir de plus du jeune Comte, & d'avoir aucune eſpece de communication avec lui. Elle ne manqua pas d'ajouter que Mainville étoit un impoſteur, un monſtre. Mais ce monſtre étoit aimable, il n'avoit point de griffes, il ne mordoit pas; il étoit ſi doux, ſi ſoumis; il ne parloit que d'adorer, que de ſervir; il vouloit mourir plutôt que ceſſer d'aimer: quel mal pouvoit-il donc y avoir à redouter de la part d'une ſi agréable créature? Voila quelle eſt aſſez communément la logique d'une petite fille, lorſqu'elle vient à s'appercevoir que cette eſpece qu'on lui a fait ſi hideuſe, eſt pourtant ce que ſes yeux lui font découvrir de plus charmant; & que, faute d'être capable des diſtinctions qui font dif-

cerner le séducteur de l'amant sincère, elle croit que tout le mal qu'on lui a dit des hommes, est un conte de nourrice, semblable à ces fables de géans qui n'ont qu'un œil, & qui mangent les petits enfans.

Vous jugez bien, Madame, que Mainville fut promtement instruit de la cruelle résolution qu'on avoit pris d'éloigner sa maitresse ? Il s'étoit attendu que ce seroit l'effet de sa conduite ; mais pour en tirer tout l'avantage qu'il se promettoit, il feignit de l'apprendre avec surprise & avec une extrême affliction. Il accusa d'inhumanité Madame de Perceval, & chargea la Paulin de demander à Julie si elle seroit aussi inhumaine que sa mere ; & si, pour l'empêcher de tomber dans un affreux désespoir, elle ne voudroit pas l'assurer de sa bouche que son cœur combattroit le projet barbare qu'on formoit de les séparer ? La proposition d'une entrevue parut

fort grave à la Paulin, mais ne l'effraya pas autant qu'elle l'avoit fait la premiere fois : après beaucoup d'objections & de refus, elle promit d'y penſer. L'avarice de cette miſérable fille ſe trouvoit dans une violente criſe ; elle voyoit que l'abſence de Julie alloit faire tarir les largeſſes du Comte, & qu'elle avoit beſoin de quelque ſervice ſignalé pour attirer une pluie d'or qui l'indemniſat d'avance de l'inutilité dans laquelle elle alloit tomber.

Julie qui auroit donné de ſon ſang pour voir le Comte, ne fut pas toutefois ſi promte à ſe déterminer. Autant que ſa timidité l'allarmoit ſur une telle entrepriſe, autant elle ſe ſentoit retenue par la droiture de ſon ame : elle ne pouvoit ſupporter la penſée de faire une ſi grande trahiſon à Madame de Perceval. Cependant, comme l'amour argumentoit auſſi de ſon côté, qu'avoit fait ce pauvre

Comte à ſa mere, pour qu'elle condamnat auſſi impitoyablement un penchant qu'elle avoit cru pouvoir approuver ? & ne donnoit-elle pas le premier exemple d'un peu d'injuſtice ? Elle flotta quelques inſtans entre pluſieurs réſolutions qui ſe détruiſoient l'une l'autre ; & cette fois elle s'arrêta à celle qui devoit lui couter le plus : la Paulin fut chargée d'annoncer un refus à Mainville. Vas l'aſſurer, lui dit Julie, que je ne porterai pas juſqu'à ce point ma déſobéiſſance envers ma mere : dis-lui que je m'éloignerai de lui avec regret, mais que la durée de cette ſéparation eſt une choſe toutafait entre ſes mains ; que je ne crois pas eneffet que ma famille ait aucun éloignement pour lui, ni qu'elle rejettat des propoſitions ſolides, & que ſi l'on me fait les défenſes dont il murmure, il faut qu'on ait des raiſons de ſoupçonner ſa ſincérité : ajoute que je m'explique

peutêtre avec trop peu de reſerve, mais que feſant tant que de rendre compte de mes diſpoſitions, je veux les montrer telles qu'elles ſont: demande-lui pour moi la même franchiſe; dis-lui que ſi ſes vues ne ſont pas telles qu'il a voulu les faire paroître, je le conjure au nom de Dieu de ne pas chercher davantage à troubler mon repos.

Le zele de la Paulin étendit beaucoup les craintes de ſa maitreſſe; cette fille fit une vive ſortie ſur les mœurs des jeunes gens; elle dit au Comte que les ſiennes étoient particuliérement fort décriées; que Julie feroit quelque choſe de plus en ſa faveur, ſi elle pouvoit le croire; que c'étoit à lui à diſſiper ſes doutes, à prouver que ſa famille avoit tort de les lui inſpirer, & qu'alors le cœur de cette belle fille auroit le courage de ſurmonter quelques ſcrupules.

Le jeune Comte écoutoit tout cela

avec un air fort grave, il paroiſſoit méditer profondément ce que cette fille lui diſoit. Aulieu de combattre ſes raiſonnemens par d'autres, il la pria de l'attendre dans le lieu où ils s'entretenoient ; & l'ayant laiſſée un moment ſeule, il revint avec une eſpece de bréviaire ou livre d'égliſe : il l'ouvrit à un évangile ; & ayant mis ſa main deſſus, je prends, dit-il le ciel à témoin de mes ſermens ; je veux qu'il m'accable de toute ſa vengeance, ſi je ſuis jamais à d'autre qu'à Mademoiſelle de Perceval ! Retourne vers ta maitreſſe, ajouta-t-il ; dis-lui ce que tu as vu, & aſſure la que je meurs, ſi avant ſon départ, je ne renouvelle à ſes piés le ſerment que tu viens d'entendre.

Pour le coup, il n'y avoit plus à douter, amoins d'un endurciſſement véritable : le moyen de ſe défier encore d'une foi jurée ſi ſaintement ? Pouvoit-on ſe diſpenſer d'entendre un

amant ſi fidele, ſi déſolé, & qu'on venoit encore d'affliger par d'injuſtes méfiances ? Ajoutez qu'on feſoit les malles de Julie, qu'on n'attendoit que l'arrivée de Monſieur de Perceval, pour la congédier. Quoi ! partir ſans le voir .... pour ne pas le revoir, peutêtre ! Que ſait-on, ſi pour l'encourager à ſurmonter les obſtacles, il n'a pas beſoin qu'on flatte ſon amour de quelque eſpoir ? Avec le cœur dans une telle diſpoſition, on ne fut pas lontems à combattre les ſcrupules : il n'étoit plus queſtion que des difficultés ; elles étoient fort grandes, & c'étoit une choſe bien hardie que d'introduire de nuit un homme dans une maiſon comme celle de Madame de Perceval. Toutes réflexions faites, on trouva que la grande hardieſſe même qu'il y avoit, en diminuoit un peu les riſques ; que plus ce projet étoit dangereux en luimême, moins il devoit être ſoupçonné ; & que

moins, par conſéquent, il ſeroit expoſé à être traverſé. Les nuits étoient fort noires, le quartier peu fréquenté : le Comte pouvoit ſe trouver à dix heures ſonnantes à l'entrée du logis ; la Paulin ſeroit derriere la porte, qu'elle tiendroit entr'ouverte ; & elle le conduiroit par cet eſcalier dérobé qui donnoit ſous la porte cochere préciſément : cette fille avoit accoutumé de courir toute la maiſon ſans lumiere, & preſque toujours en fredonnant quelque bout de chanſon ; elle ne manqueroit pas de chanter & même plus haut, en menant le cavalier ; quelqu'un iroit-il ſe douter qu'elle fût ſi bien accompagnée ? On étoit alors à table, les domeſtiques attachés à leur ſervice, aucun ne pouvoit ſe trouver ſur ſes pas : à minuit ils étoient couchés au plus haut étage ; il étoit facile de reconduire le galant avec la même ſureté. Ce plan parut fort bien entendu, & il fut

réfolu qu'on en feroit l'eſſai ce ſoir même, parceque le lendemain on pouvoit ne plus y être à tems. La Paulin remplit ſa tâche avec une dextérité admirable ; & Julie cacha aſſez bien ſon tranſiſſement.

Quand une femme d'un âge raiſonnable a arrangé un tête à tête, ſurtout ſi c'eſt contre de grands obſtacles & avec un manifeſte danger, on peut faire fonds qu'on eſt d'accord de tout à peuprès avec elle, & qu'on pourroit moins l'offenſer en entreprenant beaucoup, qu'en n'entreprenant pas aſſez. Cela n'eſt pas auſſi exactement vrai d'une fort jeune perſonne, qui peut très bien faire cette périlleuſe démarche, ſans y attacher de ſi grands deſſeins. Mainville étoit trop inſtruit, pour manquer à ces diſtinctions ; auſſi ne fit-il de tentatives que pour obſerver ce qu'il pouvoit eſpérer des plus grandes : pour ne perdre aucun de ſes avantages, il évita ſoigneu-

sement de les brusquer. Il eut lieu d'entrevoir que Mademoiselle de Perceval n'avoit pas même envisagé les risques que sa pudeur couroit dans cette téméraire entrevue, & que s'il venoit à l'allarmer sérieusement sur ce point, elle pouvoit lui échapper sans retour. Le coeur de Julie étoit alors dans une émotion tendre, mais douce & paisible; elle ne se trouvoit pas trop mal de sa situation: elle aimoit un jeune homme charmant; elle s'en croyoit aimée; elle espéroit être à lui; & dans son calcul le terme de cet espoir ne devoit pas être fort éloigné: son amour trouvoit assez de raisons d'être satisfait, pour ne lui demander rien de plus, ou du moins pour ne pas le demander avec empire. Avec le sens froid que cette situation lui laissoit, elle pouvoit s'appercevoir du dessein qu'on avoit formé d'exciter dans ses sens un plus grand désordre; & c'est un état dans lequel une fille

chaſte ne ſe laiſſe pas entrainer, ſi elle peut le prévoir. Mainville ſentit qu'il ne tireroit pas grand parti de l'émotion tendre de cette belle fille; mais il vit qu'il étoit aimé, qu'il l'étoit beaucoup: il réſolut d'allarmer cette tendreſſe, de brifer un cœur qu'il avoit touché, & de jetter l'ame de Julie dans une agitation violente, qu'il ſeroit le maitre de faire ceſſer quand il en ſeroit tems pour ſes deſſeins. Il eſpéra qu'en ce moment auquel toutes les paſſions boulverſées par cette tempête, reprendroient tumultueuſement leur place, il ſeroit faire autant de chemin qu'il voudroit à un cœur qui connoitroit peu ſa ſituation. Ce deſſein demandoit des occaſions que le départ prochain de Julie devoit rendre éloignées; auſſi Mainville étoit-il réſolu de reculer ſon triomphe, pour l'aſſurer: mais un incident auquel il ne s'attendoit pas, lui conſerva toutes les facilités qu'il alloit perdre.

Monſieur de Perceval arriva de la campagne avec une légere indiſpoſition, qui étoit l'avancoureur d'une maladie violente. Le lendemain de ſon arrivée, il fut dans un aſſez grand danger qui augmenta pendant quelques jours. On ne penſa plus au départ de Julie, mais Julie penſa à voir ſon amant. Cette démarche ne coute qu'une fois à la pudeur, & devient néceſſaire auſſitot qu'elle a été éprouvée. Mainville, par ſa conduite, ne contribua pas peu à diſſiper ce qui auroit pu reſter de ſcrupules; il étoit rentré dans un ſi grand reſpect, & il le ſoutenoit ſi religieuſement, qu'il acheva d'enchanter Mademoiſelle de Perceval. La ſageſſe d'un amant eſt eneffet, aux yeux d'une fille vertueuſe, un attrait qui rehauſſe les autres & qui les ſurpaſſe tous. Julie goutoit ce charme ſi pur & ſi rare, ou ſi vous voulez, cette illuſion d'épancher ſon ame ſans trouble, ſans allarme; de

trouver

trouver dans ſon amant tous les genres d'agrémens dont il eſt ſuſceptible, ſans y craindre les pieges d'un ennemi ; de ſentir ſon cœur ſe repoſer dans cette douce confiance d'avoir ſon honneur, comme en garde, entre les mains d'un gardien jaloux de le conſerver : elle étoit heureuſe de tout ſon bonheur préſent, & un peu par le gout anticipé de celui qu'elle attendoit encore ; attente qui n'eſt pas ſans charmes, quand on ne la ſupporte pas trop impatiemment.

C'eſt de cet état ſi heureux, que Mainville entreprit de la faire tomber dans une conſternation extrême. Dabord il manqua à un rendezvous, & enſuite il paſſa quelques jours ſans donner de ſes nouvelles. Lorſqu'au bout de trois jours la Paulin fut parvenue à le joindre, il ne répondit à ſes reproches & à ſes queſtions, que par des impréçations entrecoupées, qu'il ſembloit qu'un vif reſſentiment

lui arrachat ; quelques noms de perfide & de parjure furent tout ce qu'elle en rapporta de plus intelligible : il la quitta brusquement, sans vouloir l'entendre davantage, & avec l'air d'un homme trop violemment agité, pour qu'on pût en tirer d'autre éclairciſſement.

L'étonnement de Julie fut égal à ſa douleur, quand elle ouit ce rapport étrange. Sans s'arrêter à chercher dans ſes conjectures les cauſes d'une ſi bizarre révolution, elle envoya coup ſur coup pluſieurs meſſages qui furent pendant quelques jours tous inutiles. L'emportement du Comte ayant paru enſuite un peu calmé, le galant écouta la Paulin qui deſcendoit aux prieres les plus humbles ; lui peignoit ſa maîtreſſe éplorée, abîmée dans une mortelle inquiétude, ſur un changement dont elle ne pouvoit deviner les motifs. Cette exclamation, *la Perfide !* répétée de tems en tems, fut d'abord

la ſeule réponſe qu'il fit à tout ce que lui diſoit cette fille. A la fin il daigna expliquer l'énigme ; il étoit jaloux. Il nomma un jeune Chevalier de Cicey que Julie voyoit librement, ſous le prétexte de quelqu'alliance : c'étoit à lui qu'elle le ſacrifioit ; c'étoit pour l'immoler avec plus de barbarie, qu'elle l'avoit flatté de quelqu'eſpoir : un tel excès de trahiſon dans une ſi grande jeuneſſe, envers un amant ſi tendre, ſi fidele, ſi reſpectueux, étoit une choſe monſtrueuſe ! Il voudroit avoir été écraſé le jour qu'il avoit du connoître la perfide : il ne doutoit pas que, dans un de ſes tranſports, il ne perçat ſon lache cœur pour en arracher l'image d'une ingrate qu'il n'en pouvoit bannir !

Mademoiſelle de Perceval voyoit effet ce Chevalier de Cicey neveu de ſon pere, qui, au retour de ſa premiere campagne, étoit venu viſiter

les parens qu'il avoit à Dijon, & qui se trouvoit là tout à propos pour entrer dans la fable de l'artificieux Mainville. Quand la tendre Julie apprit que l'emportement de son amant venoit de jalousie, elle sentit beaucoup diminuer sa douleur; *si Titus est jaloux, Titus est amoureux, &c.* est une maxime que nous savions toutes avant Racine. Quelque prévenu que pût être son amant, il ne pouvoit manquer d'être désabusé par ses propres yeux; il ne pouvoit tarder longtems à reconnoitre son injustice. Julie lui fit dire tout ce qui pouvoit servir à lui ôter cette fantaisie de la tête: elle lui fit faire cette offre, que si, pour calmer son souci, il falloit défendre au Chevalier de la voir le peu de tems qu'il avoit à rester dans la Province, elle étoit prête à tout hazarder, quelque interprétation qu'on pût donner à cette démarche: & surtout elle le fit presser de venir la

voir ce ſoir là même. Monſieur de Perceval étoit beaucoup mieux, il eſpéroit ſe trouver en peu de jours en état de la conduire à ſon couvent. Julie ne vouloit pas partir ſans voir le Comte ; elle étoit réſolue (s'il avoit le caprice ou la dureté de ne pas venir) de s'enſevelir pour toujours dans le cloitre où l'on alloit la mettre.

Le Comte fit encore toutes les petites grimaces qu'il falloit, pour rendre ſon entrevue plus touchante : il fit le difficile, & parut ſe laiſſer trainer plutot qu'aller. Il arriva pâle, défait, avec un viſage allongé, comme quelqu'un qui auroit été pret de mourir de triſteſſe.

Quoi, me direz-vous, Comteſſe, pâle, défait, avec la comédie qu'il jouoit ? Oui, ma chere ; & c'eſt parcequ'il jouoit la comédie, qu'il étoit pâle & défait. Croyez vous que les hommes ne nous atteignent pas ; qu'ils

ne nous rendent pas en équivalent nos évanouiſſemens, nos vapeurs, nos migraines ; qu'ils ne ſoient pas auſſi grands comédiens que nous ? Oui, pour apprêter un triomphe à leur vanité, ou pour ſatisfaire des deſirs que quelques appas ont fait naitre, ils nous traitent quelquefois comme des courtiſans intéreſſés traitent un Prince qu'ils mépriſent. Ce n'eſt plus la conſéquence des choſes qui regle leur joie ou leur triſteſſe : il n'eſt plus queſtion de différence des caracteres, du plus ou du moins de ſenſibilité, du concours des paſſions qui ſuſpend ou accélere leur mouvement, ni des circonſtances qui ôtent du prix des événemens ou qui en ajoutent, qui tempérent ou qui aigriſſent les ennuis : ils ſont toujours triſtes ou joyeux, au degré préciſément qu'il faut qu'ils le ſoient pour nous flatter ; ils ont un viſage uniforme pour chaque événement, comme des habits pour les

cérémonies ; ils ſont ſérieux, ils rient, ils pleurent : & il arrive qu'au moyen de ces fingeries, comme par autant de reſſorts, la folle créature qui nomme fiérement ſes eſclaves, eſt réellement entre leurs mains une machine paſſive, qu'ils montent & démontent à leur gré. Mais je m'arrête à raiſonner, Madame, ne ſentez vous pas que je m'effraye à l'approche des choſes que j'ai à vous raconter ? N'importe, je m'y ſuis engagée ; franchiſſons rapidement ce terrible pas.

Julie trouva le Comte changé, très changé : ce fut ſa premiere obſervation ; & vous pouvez juger ſi elle fut faite avec tendreſſe. N'attendez pas que je vous copie leur ſcéne : les efforts de mémoire que vous me verrez répéter ſouvent, pour refaire des converſations ſi éloignées, ne ſerviroient de rien pour celleci ; vous vous imaginez bien qu'elle m'a été peu détaillée : elle ſeroit de ma compoſi-

tion, & je ferois un Roman. Je fai ſeulement que Mainville fit le crue tout le tems qu'il le falloit pour ani mer la ſcéne autant qu'il s'étoit pro poſé de le faire. Ce petit cœur ſi gonflé, ſi boulverſé, ne pouvoit ſe calmer tout d'un coup : il étoit comme ces mers courroucées, qui grondent & bouillonent encore après l'orage, & ne peuvent reprendre leur niveau. Il ſe facha donc encore, mais ſes reproches devenoient tendres. Inſenſiblement il reçut les juſtifications de Julie : à la fin il reconnut qu'il avoit eu tort de s'allarmer, qu'il s'étoit rendu coupable ; il tomba aux piés de ſon amante, en lui demandant pardon de ſes outrages, de ſes ſoupçons. La tendre Julie retrouvoit ſon amant ; c'étoit repaſſer à la vie : ſon ame reſerrée par la douleur, ſe déploya au-dela de ſes premieres limites ; & toutes les paſſions dont l'action avoit été ſuſpendue, y trouverent une place

plus

plus grande, & y rentrerent avec le surcroit de force qu'elles avoient aquis dans le repos : mais toutes, elles préterent leur force à la tendresse qui seule y dominoit. Le Comte aidoit les progrés de cette situation par la sienne : son attendrissement croissoit dans une sage gradation : il pleuroit aux genoux de Mademoiselle de Perceval, qui lui rendoit ses larmes, & qui trouvoit à les répandre une joie douce qu'elle n'avoit jamais éprouvé. Insensiblement la tête de Julie tomba sur celle de son amant, & pressa le visage de Mainville sur son sein ; les larmes qu'il continuoit de répandre alloient s'y perdre. Vous croyez bien, Comtesse, que la poésie n'exagéreroit pas beaucoup en nommant ces larmes, une pluie de feu. Mainville attentif aux progrés de cette scéne, sans le paroitre, sembloit être entrainé par le même enchantement : il ne précipitoit aucune situation ; à

un désordre favorable dont il n'abusoit pas, il en voyoit succéder un plus favorable encore ; il n'y avoit en apparence point contribué, il ne s'en appercevoit pas. Le Comte cessoit, pour ainsi dire, d'être criminel ; il ne l'auroit pas été sansdoute, s'il eût pu séparer l'état où ils se trouvoient l'un & l'autre, des artifices par lesquels il l'avoit préparé : car, quant à ce moment, Julie étoit tombée dans une ivresse de sens qu'il étoit impossible qu'un jeune homme ne partageat pas, & qu'aucun homme ne pouvoit partager, sans en profiter.

Julie resta étonnée d'elle-même, sans démêler de quel de ces sentimens elle alloit être affectée, la joie, la douleur, la honte ou le remords : c'étoit un sommeil de son ame dont le réveil devoit être affreux. Mainville ne la laissa pas lontems incertaine de sa destinée ; dès l'instant fatal, il ne vit en elle que des restes

froids de ſon triomphe : & l'ivreſſe des tranſports qu'il avoit excités, duroit encore, qu'il étoit occupé à rendre d'autres ſoins. Vous avez connu, Madame, cette fameuſe Marquiſe de Vanoſſe qui a fait autrefois l'ornement & le ſcandale de Dijon. Jamais femme ne fut d'une beauté plus accomplie, & elle étoit née avec de l'eſprit & un naturel aſſez doux. Mais cette douceur même de naturel ne ſervit qu'à lui faire contracter avec flexibilité tous les travers & toutes les mauvaiſes habitudes d'une mere qui, aux mœurs les plus dépravées, joignoit une extrême baſſeſſe de ſentimens. La fille avoit ſi bien profité à cette école, qu'avant qu'elle eut dix-huit ans, avec une figure qui enflammoit tous les cœurs, & aſſez de fortune pour la Province, il étoit décidé qu'il ne ſe trouveroit point de téméraire qui oſat devenir ſon mari. Le pauvre Vanoſſe fut ce téméraire, avec plus de raiſons

qu'un autre de ne l'être pas : lui, railleur impitoyable des disgraces de l'himénée, & qui voulut bien préparer la vengeance la plus complette à tous les maris qu'il avoit frondés. La belle Marquise de Vanosse ne portoit pas ce nom depuis un an, qu'elle étoit célébre & chansonnée, connue par les aventures qu'elle avoit & par celles qu'elle n'avoit pas : car cette femme n'étoit pas seulement étourdie & frivole, mais extravagante & effrontée : le ton de deraison lui étoit devenu si propre, que si quelquefois il lui échappoit de parler bon sens, le premier mouvement autour d'elle, étoit de se regarder d'un air surpris, comme si on l'eût entendu parler de tête : elle sut toujours rendre si visibles ses plus menues affaires, & en faire soupçonner tant d'autres ; elle s'attira la réputation, quoique peu méritée, d'être une bonne fortune si commune, qu'un homme délicat ne

put porter ſes chaînes, & que la vanité éloigna d'elle une foule d'amans que ſes charmes lui ſubjuguoient. Il ſembloit que cette conquête fût peu propre à flatter Mainville, lui qui n'aimoit à triompher qu'au milieu des plus grandes difficultés : cependant, ſoit caprice ou volupté, il voulut eſſayer d'une femme qui étoit à la vérité la plus belle peut-être qu'eût produit ſon ſiecle. Madame de Vanoſſe l'agaçoit partout où ils ſe rencontroient, peut-être par gout pour lui, ou bien dans l'eſpoir que l'éclat d'un tel amant la mettroit plus à la mode. Ce n'étoit pas avec une femme comme elle, que le Comte étoit homme à filer le parfait amour : ils s'étoient trouvés dans une maiſon, dans le tems dont je viens de parler ; le Comte lui avoit demandé ſi ſon cœur étoit libre ; & comme elle l'en eut aſſuré, il lui répondit que pour lui, il défiloit un reſte de chaîne, qu'il ſeroit à elle

dans peu de jours. Le lendemain de cette conversation, il lui avoit écrit ce billet.

» J'ai besoin de dix jours apeuprès » pour mettre fin à la plus brillante » aventure qui fut au monde : songez » bien qui vous allez prendre d'ici là ; » & qu'il ne soit pas dit qu'en vous » sacrifiant une conquête sans égale, » je ne succéde qu'à un homme com- » mun. Si vous saviez quel est l'éclat » du trophée que je vous prépare, » vous soutiendriez ces dix jours d'in- » terregne, dans le déséspoir d'avoir » à me donner troc pour troc ».

Il courut lui faire l'histoire de son triomphe : la Marquise qui étoit plus dissolue que méchante en eut horreur, & ne voulut pas le revoir. Ce traitement ne le ramena pas à Julie, & elle n'en entendit plus parler. Il n'en falloit pas tant pour dissiper le nuage

qui couvroit l'abîme qu'elle venoit de creuser sous ses piés : une nouvelle source de lumieres s'étoit ouverte avec sa fatale expérience ; elle vit que la ruine de son innocence étoit la derniere scéne du rôle que ce jeune homme venoit de jouer si péniblement.

Je vous ai dit, Madame, que Monsieur de Perceval s'étoit cru hors de danger : il abusa de son meilleur état ; une rechute prompte & terrible le ravit à sa famille en peu de jours. Madame de Perceval auroit été affligée, quand elle n'auroit perdu qu'un mari ordinaire : mais elle perdoit un homme qui n'avoit aucun défaut essentiel, & qui avoit un grand nombre de qualités excellentes ; un époux qu'elle aimoit & dont elle étoit aimée, qui connoissoit le merite de sa femme & qui lui en tenoit compte ; l'appui de trois enfans qui lui étoient chers. Aussi sa douleur fut profonde, & le tems

la diminua peu. Julie aimoit tendrement ſon pere, les tourmens dont ſon ame étoit déchirée, ne l'empêcherent pas de ſentir toute la peine de cette cruelle ſéparation : à la vérité, ſa premiere douleur y trouva l'avantage de ſe couvrir ſous les expreſſions de l'autre, de ſe cacher ſans ſe contraindre ; mais Julie ne connoiſſoit pas encore toute la fatalité de ſa ſituation. De fréquentes indiſpoſitions auxquelles on ne fit dabord aucune attention, manifeſterent bientot une groſſeſſe : la Paulin plus inſtruite, pour avoir ſervi quelques jeunes femmes, découvrit la premiere ce funeſte ſecret. Ce nouveau chagrin ne reſſembla plus au premier : nos douleurs ont chacune un caractere & une expreſſion qui leur ſont propres : celle qui fait qu'on eſt mécontent du ſort, eſt toute différente de celle qui fait qu'on eſt mécontent de ſoi ; & ce n'eſt pas à la vue de ſes fautes qu'on

eſt plus mécontent de ſoi, c'eſt quand elles ſont ſuivies de leur peine. Madame de Perceval étoit accoutumée à voir ſa fille affligée, & elle aimoit en elle une douleur qu'elle croyoit commune avec la ſienne; mais toutacoup elle crut appercevoir une affliction d'un autre genre, exprimée par tous les ſignes qui pouvoient allarmer le plus une mere tendre. L'infortunée Julie dépériſſoit: pâle, abbatue, dans un ſilence perpétuel; l'éclat de ſon tein flétri; ſes beaux yeux qui avoient accoutumé de retracer, comme en un miroir, une ame calme & inaltérable, devenus ſombres, rêveurs, attachés en terre & ſouvent humides: on voyoit qu'elle ſe feſoit violence pour prendre aſſez de nourriture pour ne pas défaillir. Madame de perceval chercha d'abord dans ſon eſprit, avec une curioſité inquiete, à quoi pouvoit tenir un changement ſi allarmant: la ſanté de Julie étoit viſi-

blement altérée ; mais il n'étoit pas moins visible que la source du mal n'étoit pas dans la santé. Cette femme se souvint de Mainville ; elle savoit que le devoir du service le tenoit éloigné de la Province, & elle ne doutoit pas qu'il n'eût fait de l'impression sur Mademoiselle de Perceval. Quelle apparence toutefois qu'une passion nourrie de si peu d'habitude, eût jetté d'assez profondes racines, pour réduire cette aimable fille à l'état dans lequel on la voyoit ? C'est ainsi que raisonnoit Madame de Perceval dans sa fausse sécurité : cependant à quelque point qu'elle en fût abusée, elle résolut d'observer le cœur de Julie, avec assez de circonspection pour en pénétrer le secret. Elle ne fit parler dabord que sa tendresse allarmée sur les apparences de cette mauvaise santé. Vous êtes changée, ma fille, lui dit-elle avec ce tendre intérêt qui pénètre les ames sensibles ;

vous l'êtes beaucoup : étoit-ce de mes yeux que je devois l'apprendre ? avez-vous oublié que votre mere vous aime, ou vous-même ne l'aimeriez-vous plus ?

Cette queſtion amenoit pour Julie l'inſtant terrible qui devoit prononcer ſon arrêt ; un arrêt de mort l'auroit moins conſternée. La curioſité de Madame de Perceval devoit la conduire néceſſairement à la découverte du fatal miſtere : le glaive dont ſon ame alloit être percée, porta le premier coup ſur celle de ſa fille infortunée ; un froid ſaiſiſſement s'empara d'elle & lui coupa la voix. Ce ſpectacle annonçoit des malheurs à Madame de Perceval ; mais rien ne pouvoit la préparer à ceux qu'elle alloit apprendre. Quand ſa fille reprit l'uſage de ſes ſens, elle ſe ſentit preſſée des bras de ſa mere, qui l'inondoit de ſes pleurs en l'appellant ſa chere Julie : la vue de ces tendres ſoins lui inſpira un ſen-

timent d'indignation contre elle-même, qui l'obligea à se dégager avec effort des bras de sa mere, comme si elle eut eu horreur de s'y trouver ; en disant, ah Madame ! à qui prodiguez-vous .... ? Ces paroles navrerent le cœur de Madame de Perceval : juste ciel ! s'écria-t elle, quel langage ! ma fille, que dites-vous ! Julie ne répondoit pas ; un évanouissement plus profond que le premier l'avoit empêchée de poursuivre. Quand elle en fut revenue, elle se jetta à genoux visavis sa mere, tenant ses mains jointes & élevées vers elle, & les portant quelquefois sur son visage pour l'en couvrir : elle parut d'abord prête à parler, mais elle ne put dire que ce mot, Madame ! ... qu'elle répéta plusieurs fois. Puis se levant toutacoup, comme par l'effet de quelque reflexion subite, elle sortit précipitament de la chambre de sa mere, & courut s'enfermer dans la sienne. A la vue de

cette ſcéne étrange, un noir preſſentiment s'empara de Madame de Perceval ; ſa curioſité fut mêlée d'effroi, mais cet effroi même la rendit plus vive : cependant pour ne pas tourmenter ſa fille dans un moment dans lequel elle paroiſſoit ſi peu en état de répondre, elle fit appeller la Paulin pour l'interroger. La Paulin ne ceſſoit de pleurer une infortune dont elle étoit l'inſtrument en grande partie ; elle étoit affligée par attachement pour ſa jeune maitreſſe, & bourrelée par ſes remords ; les premieres queſtions de Madame de Perceval l'anéantirent. Alors cette femme aſſurée par le trouble même de cette fille, qu'elle en apprendroit tout ce qu'elle vouloit ſavoir, la preſſa ſans relache ; & moitié par prieres, moitié par menaces, elle en arracha le ſecret terrible qu'elle n'étoit pas aſſez heureuſe pour pouvoir ignorer.

Ce malheur étoit audeſſus de toutes

vertus humaines, la religion seule étoit au-dessus de lui ; Madame de Perceval y vit une grande occasion d'exercer la sienne ; elle crut que la charité qu'elle auroit du à toute autre infortunée, elle ne la devoit pas moins, parceque l'infortunée étoit sa fille ; & elle ne mit point de restriction à sa charité : au lieu d'inutiles reproches, Julie en reçut des secours & des consolations auxquelles je dus la vie ; sans ces généreux soins, celle de Julie n'auroit pas assez duré pour me donner le jour.

Pour Mademoiselle de Perceval, le seul triomphe que la religion put obtenir d'elle, ce fut de lui faire supporter la vie ; la clémence même de sa mere augmentoit la violence de cet effort ; & cent fois, pour se trouver moins malheureuse, elle imploroit en secret sa sévérité. Je voudrois, Madame, vous faire un tableau fidelle de la derniere scéne de cette histoire,

je veux dire de celle qui me donna la naiſſance ; mais je n'ai guères appris que les détails auxquels mon pere eut part, encore n'a-t-il jamais pu m'en achever le récit chaque fois qu'il l'a entrepris. Qu'il vous ſuffiſe de ſavoir que ce ſpectacle n'ébranla pas la charité de Madame de Perceval, qu'on ne vit ſe rallentir ni ſon indulgence ni ſes ſoins. Mais l'infortunée Julie deſcendoit dans l'ame de ſa mere, elle y liſoit tous les genres de douleur dont elle étoit conſumée, & qui ſe fortifioient des efforts qu'on feſoit pour les cacher. La reconnoiſſance que demandoit le cœur de Madame de Perceval, c'étoit de ne pas rendre inutiles de ſi grands ſacrifices ; mais cette reconnoiſſance n'étoit pas au pouvoir de ſa fille, elle ne pouvoit que feindre : & ces deux femmes, par ménagement l'une pour l'autre, cachoient ſous une ſérénité affectée, la plus extrême déſolation.

Cependant, dans les circonſtances où ſe trouvoit Julie, une telle diſpoſition d'eſprit ne pouvoit qu'être fatale. Son accouchement avoit été aſſez heureux ; mais le lendemain elle fut ſaiſie d'une groſſe fievre accompagnée d'un délire ſi violent & ſi long, qu'on déſeſpéra d'elle abſolument. Quand elle revint de cette agitation, & que ſes regards, d'abord mal aſſurés, ſe furent arrêtés ſur les objets dont elle étoit environnée, la conſternation qu'elle apperçut ſur tous les viſages, l'inſtruiſit de l'extrémité de ſon état. Si elle n'avoit pas ſouhaité la mort, elle l'avoit aumoins attendue comme le terme d'un malheur plus difficile à ſupporter ; mais elle l'avoit enviſagée de loin, ſon approche ſouleva la nature. Julie attacha ſucceſſivement les yeux ſur tous les aſſiſtans, comme pour les interroger une derniere fois ſur ſa deſtinée ; & il parut bien qu'elle y avoit lu clairement ſon arrêt. Aprés

cette

cette obſervation, elle fit un effort pour ſe mettre ſur ſon ſéant, & elle dit d'un ton ému, *il faut donc mourir!* Et comme elle prononçoit ces paroles, on remarqua ſur ſon viſage un léger frémiſſement qui en altéra la ſérénité : mais, revenue de ce déſordre preſqu'auſſitot qu'elle y étoit tombée, *allons*, continua-t-elle d'un ton ferme, *n'eſt-ce pas mon unique eſpérance, & ai-je rien de mieux à faire que de mourir?* Enſuite ſe tournant vers ſon confeſſeur qu'elle avoit apperçu là, mon révérend Pere, lui dit-elle, je vous ſuis fort obligée de la peine que vous avez pris de venir & de reſter; je crois qu'il convient qu'on nous laiſſe ſeuls; vous aurez la charité de ſuppléer à ma préparation, ma tête eſt ſi affoiblie qu'elle me ſerviroit mal toute ſeule: mon Dieu! ajouta-t-elle en prenant ſa tête de ſes deux mains, elle eſt bien foible en effet, bien dérangée; je dois avoir

été dans un transport fort violent ; je vous aurai bien effrayés.... N'aurois-je pu mourir sans causer tout l'embarras que je donne !... Mais, mon révérend Pere, hâtons nous de profiter de cet intervalle que Dieu m'envoye, je pourrois retomber dans l'état d'où je viens de sortir... je ne le crois pas cependant, je sens mes forces épuisées, tous les efforts sont faits... & la fin sera sansdoute plus tranquille.... elle est bien proche, mon Pere, hâtons nous... N'est ce pas que je suis bien mal ?

Le confesseur répondit que des dispositions si pieuses ne devoient jamais être remises ; que d'ailleurs il ne pensoit pas que son état fût aussi désespéré qu'elle le disoit, & qu'on pouvoit attendre beaucoup de sa jeunesse. Ah, graces à Dieu, repartit Julie, je suis résignée à tout ce qu'il a résolu de moi ; soit qu'il veuille abréger ou prolonger ma pénitence, c'est à la

miſéricorde à en régler la durée. . . ? Hélas, ajouta-t-elle avec un profond ſoupir, n'ai-je pas trop vécu d'un an! Le Religieux ayant dit qu'il falloit ſatisfaire le deſir de la malade, le Curé de la Paroiſſe qui étoit là depuis lontems, préſenta la main à Madame de Perceval, dont la douleur muette offroit un ſpectacle non guères moins touchant que celui d'une fille ſi accomplie, mourante à ſeize ans & dans de ſi pitoyables circonſtances.

Quand Julie ſe fut confeſſée, on exigea qu'elle prît un bouillon, & qu'elle cherchat un peu de repos: elle reſta ſeule une demi-heure par docilité, & elle fit enſuite prier ſon directeur de retourner auprès d'elle. Mon révérend Pere, lui dit-elle, je ſuis occupée d'une penſée que je ne puis rejetter, & ſur laquelle je ne veux pourtant rien décider que de votre avis: le ſort de ma fille m'in-

quiéte ; elle eſt déja ſi malheureuſe par ſa naiſſance ! Je voudrois aumoins la ſauver de l'horreur d'un abandon abſolu : n'approuveriez vous pas, mon Pere, que je fiſſe appeller Monſieur de Mainville ? Croyez vous que s'il la recevoit de mes bras mourans, il ne voulût pas lui ſervir de pere, & que ce ſpectacle n'amollît pas ce cœur endurci ? Le Religieux répondit que cette penſée étoit raiſonnable, qu'il croyoit qu'elle venoit du Ciel, qui peutêtre avoit attaché la converſion de ce jeune homme à ce ſpectacle ; & que pour lui il en attendoit plus d'un grand bien. Ne voulez vous pas, ajouta-t-il, Mademoiſelle, que j'aille le propoſer à Madame de Perceval ? J'avoue, mon révérend Pere, répondit Julie, que je n'attendois que d'avoir votre ſuffrage, pour demander ce bon office à votre charité, & ſi elle obtient ce que je deſire, vous ajouterez aux conſolations que Dieu daigne répandre ſur ma mort.

Madame de Perceval fit dabord quelques difficultés ; ſon cœur ſe ſouleva au nom de Mainville, & dailleurs elle proteſta qu'à quelqu'humiliation qu'elle dût s'attendre, il lui en couteroit de voir ſortir l'innocente créature de ſes mains. Mais le ſage Religieux n'eut pas de peine à la convaincre que cet enfant devoit être remis à Monſieur de Mainville, & que c'étoit le ſeul moyen d'aſſurer un ſecret qui étoit entre les mains de peu de gens : il ajouta que des motifs plus preſſans que l'honneur de Mademoiſelle de Perceval, rendoient ce ſecret néceſſaire. La religion vous défend de vous venger, Madame, lui dit-il ; & ſansdoute vous écouterez ſa voix, mais elle parleroit envain à Meſſieurs vos enfans entrainés par les préjugés du monde : ſi ce fatal miſtere leur étoit jamais révélé, il feroit couler bien du ſang, & pourroit vous couter de nouvelles larmes : ne trou-

blez pas les derniers momens de votre fille infortunée, par la crainte de vous préparer encore d'autres malheurs. Ce discours fit l'effet qu'on pouvoit en attendre sur une femme sage & pieuse. La Paulin reçut ordre d'aller sur-le-champ chercher Mainville, & de mettre tout en usage pour l'amener.

Cette fille trouva le jeune Comte dans une situation qu'il n'avoit pas encore éprouvée : un de ses compagnons de débauche, jeune, riche, bien fait, &, comme lui, l'espoir d'une illustre famille, venoit de payer de sa vie une criminelle séduction : un frere avoit vengé cet outrage, en lui plongeant son épée dans le cœur : il n'y avoit que deux heures que ce jeune homme étoit mort dans les bras de Mainville, cruellement agité de ses remords, & dans un effroyable désespoir ; & le cœur du jeune Comte, brisé par ce

ſpectacle, étoit ouvert pour la premiere fois à la terreur & à la pitié. La vue de cette fille & ſon air conſterné, lui cauſerent une vive émotion ; mais quand il l'eut interrogée, & qu'au lieu d'en recevoir des réponſes, il la vit verſer des torrens de larmes, pouſſer des ſanglots dont elle paroiſſoit prête à être ſuffoquée, & s'abandonner à une déſolation qui auroit touché le cœur le plus inhumain; il fut lui-même ſi troublé par ces funeſtes préſages, qu'à peine il conſerva aſſez de preſence d'eſprit pour l'interroger de nouveau. La Paulin, dont la douleur étoit animée par la vue du Comte, ne pouvoit tenir aucun diſcours ſuivi : tout ce que Mainville put comprendre fut que Julie mourante ſembloit n'attendre que ſa preſence, pour rendre le dernier ſoupir. Le jeune Comte, ſans proférer une parole, courut prendre ſon épée & ſon chapeau; & preſentant la main

à cette fille, il l'invita par ſon action à le conduire ſans perdre de tems.

Mainville arriva dans la chambre de Julie à l'inſtant qu'elle venoit de recevoir le Sacrement redoutable de nos Autels : elle étoit dans ſon lit, à la vue des aſſiſtans, la tête élevée par pluſieurs oreillers : un mouchoir dont on avoit été obligé de ceindre ſa tête, lui donnoit une ſorte de grace nouvelle : elle ne paroiſſoit point changée : la ferveur avec laquelle elle s'étoit excitée à participer à l'auguſte Miſtère, l'avoit miſe dans une agitation qui relevoit l'éclat de ſon tein ; à quoi avoient auſſi contribué les cordiaux qu'on lui donnoit pour ſoutenir ſes forces ; jamais ſa beauté n'avoit été ſi éclatante, & c'eſt ce qui rendoit ce tableau à la fois terrible & touchant ; car à voir ce beau viſage ſi radieux, ſi ſérein, on eût dit qu'elle étoit dans une ſanté parfaite ; & par tout ce qui l'environnoit, on voyoit

qu'elle

qu'elle alloit mourir. Quand le Comte entra, un recueillement général ſuſpendoit les triſtes impreſſions que feſoit cette ſcéne : Julie avoit ſes mains jointes ſur ſa poitrine, ſes yeux étoient immobiles & apeine entr'ouverts ; les ames des aſſiſtans attachées à la ſienne, ſembloient être élevées avec elle, & détachées des objets qui frappoient les yeux. La premiere impreſſion que ce ſpectacle fit ſur le Comte, fut la terreur : la vue d'une fille mourante, de femmes & de Prêtres proſternés en oraiſon autour d'elle, épouvanta un téméraire accoutumé à braver tous les dangers ; il réſiſta en tremblant à la fille qui l'entrainoit dans cette chambre, apeine il oſa en franchir la porte : ſans contenance, ſans maintien, il ſe réfugia dans un coin, plus humilié, plus abaiſſé que le dernier des valets qui étoient là ; on voyoit à ſon embarras, qu'il croyoit ſouiller par ſa preſence une action ſi ſainte

Cependant il s'efforçoit de porter ſes timides regards ſur les objets qu'offroit cette ſcéne, lorſque des cris d'enfant étant venus à percer ce profond ſilence, acheverent de lui développer ce qu'il ignoroit encore. A ces ſons, ſon viſage ſe couvrit toutacoup de feu & paſſa non moins ſubitement à une pâleur extrême : auſſi blanc que ſon linge, ſes bras pendans à côté de lui, il tomboit ſans connoiſſance, lorſqu'un Eccléſiaſtique qui remarquoit ſon état, alla le relever & le conduire dans une chambre voiſine, où il lui fit donner quelques ſecours. Quand il eut repris ſes eſprits, on le ramena dans la chambre de la malade, & on le fit approcher de ſon lit, auprès duquel il ſe mit à genoux. Il n'y étoit reſté qu'un petit nombre de perſonnes, & Julie étoit dans la même ſituation. Bientot elle ouvrit ſes beaux yeux, & les attacha vers le ciel ; des rayons de lumiere ſem-

bloient en ſortir & ſe répandre autour d'elle. Son confeſſeur la croyant à la fin de ſa méditation, s'approcha d'elle, & lui dit, Mademoiſelle, voila Monſieur de Mainville qui s'eſt rendu avec empreſſement à vos deſirs. Sans détourner les yeux, elle lui répondit d'un ton doux, *je l'ai vu*, & elle rentra dans le même recueillement : ce qui fit juger qu'on l'avoit interrompue au milieu de quelque dévote aſpiration dont elle étoit occupée. Un moment après, elle jetta les yeux ſur Mainville, & lui dit avec une grace charmante, Monſieur, je ſuis fort ſenſible à votre complaiſance, je vous en fais mes très humbles remercimens ... Puis, comme ſi elle eut pris garde trop tard à ſa ſituation, elle continua : mais, Monſieur, dans quelle poſture je vous vois ? cela étoit bon tantot quand on avoit la charité de m'accorder des prieres, mais maintenant je ne puis le ſouffrir ; relevez

vous, Monsieur, de grace relevez vous. Elle avoit beau presser; sa voix avoit jetté un trouble plus grand dans l'ame du jeune Comte, il n'y avoit point de signe d'humiliation assez grand à son gré, pour le remord qu'il ressentoit: sa presence qu'on avoit redoutée, comme capable d'exciter des sentimens peu chrétiens, n'inspiroit plus qu'une compassion générale; la mort se peignoit sur son visage, & non sur celui de la victime qu'elle alloit frapper. Julie qui n'étoit pas dans des circonstances à insister sur le cérémonial, ne s'opiniatra plus à le faire lever, & se pressa de profiter des dispositions favorables qu'elle voyoit pour le succès de cette entrevue. Cette pitié, Monsieur, lui dit-elle, montre vôtre bon naturel, & fait voir que votre cœur a été entraîné malgré lui par l'ardeur de la jeunesse & la contagion du mauvais exemple. Tant d'indulgence & de

douceur de la part d'une perſonne ſi cruellement outragée, redoubla l'indignation que le Comte avoit contre luimême : Ah ! s'écria-t-il en frémiſſant, j'ai la pitié des tigres ! pour ébranler mon cœur barbare, il a fallu un ſpectacle inconnu ſur la terre, avant qu'elle eut produit un monſtre tel que moi ! Quand vous ne vous jugeriez pas avec autant de ſévérité, reprit Julie, je ne vous ferois point de reproches, je n'ai pas eu ce deſſein en vous appellant, & peutêtre n'eſt-ce qu'à moi que j'en dois faire : mais, Monſieur, ſoit que vous croyez avoir quelques torts à réparer, ou par générosité pure, accordez une conſolation à mes derniers inſtans. Ici Julie ſe fit apporter ſa fille ; & après l'avoir baignée de ſes larmes, elle la preſenta à Mainville : voila, lui dit-elle, Monſieur, une infortunée qui le ſera toujours malgré votre générosité, quel ſeroit ſon ſort ſi vous la

lui refuſez ! Recevez la dernier mains mourantes, ayez ſoin qu'on l'éleve chrétiennement, faites qu'elle pardonne la honte de ſa mere & qu'elle ne l'imite pas ! La vue de l'enfant fit treſſaillir le Comte & le fit pâlir de nouveau ; mais enſuite elle l'attendrit. Sa douleur devenue plus douce fit paſſage à ſes larmes ; il en verſa quelque tems ſur l'innocente créature qu'il tenoit dans ſes bras. Son cœur allégé par ces pleurs, s'ouvrit avec moins de contrainte : je reçois, dit-il, ce précieux dépôt avec la plus reſpectueuſe reconnoiſſance ; mais adorable Julie ! vous le recevrez de moi à votre tour ; que ce bien nous ſoit commun, que ce cher gage obtienne ma grace ; jamais on n'en fut plus indigne, mais c'eſt un triomphe plus grand pour votre généroſité : ſi vous avez quelque pitié pour cet enfant, étendez la ſur ſon malheureux pere ; éteignez un courroux que le ciel rati-

fieroit par le ſien, & qui retomberoit ſur tout ce qui vient de moi ! Je vous ai pardonné, reprit Julie ; j'ai demandé au ciel ſes bénédictions pour vous, il vous les a déja accordées en vous feſant deſavouer des ſentimens criminels ; & je meurs conſolée par l'eſpérance que vous ſerez digne de votre nom & de l'eſtime que j'eus pour vous. Ah ! ſi vous me pardonnez, s'écria le Comte, vivez Julie, vivez pour aſſurer la prédiction que vous daignez faire en ma faveur : ce cœur féroce dont vous triomphez pourra encore, avec un tel guide, s'enrichir de quelquune des vertus qu'on admire en vous ! Vous voulez donc que je croye, Monſieur, repartit Julie, que ſi le ciel eût prolongé ma deſtinée, vous auriez effacé l'opprobre dont je me ſuis couverte par ma foibleſſe, & adouci la mortification d'une famille qui meritoit ſi peu d'en recevoir ? Il n'y a ici

l'opprobre que pour moi, répondit le Comte avec des marques ſincéres de confuſion : fourbe, ingrat, le plus ſcélérat des hommes, je me ſuis revêtu des dehors de la candeur, de la ſincérité ; c'eſt par là que je me ſuis emparé de votre confiance ; j'ai ſu écarter de vous, par un diabolique artifice, la timidité & la défiance qui ſont les gardiens de la pudeur ; j'ai eu ſur vous l'avantage d'un hôte perfide, qui égorge pendant le ſommeil le voyageur qu'il avoit reçu ſous ſon toit : voila de quel œil je vois ma conduite ; j'en ai plus d'horreur que vous ne pouvez en avoir eu : toute ma vie paſſée ſe preſente à mon eſprit comme un abîme effroyable : je me reconnois indigne de la main d'une femme vertueuſe, indigne ſurtout de l'adorable Julie ; c'eſt à elle à me faire grace, à me rendre un peu d'eſtime de moi, que, ſans elle j'aurai perdu ſans retour : ſi ſon cœur eſt capable

de tant de générosité, je ne croirai pas que tous les instans de ma vie employés à réparer mon crime, puissent m'aquitter d'un si grand bienfait.

Pendant que le Comte achevoit de parler, Julie & son confesseur se regardoient avec un air d'intelligence qui auroit pu, dans d'autres circonstances, faire soupçonner un concert de vues entr'eux; leurs idées étoient néanmoins fort différentes. Julie, par ses regards, vouloit témoigner son étonnement de voir prendre à cette entrevue une tournure à laquelle elle n'avoit pas même osé penser: & le Religieux vouloit lui faire entendre par les siens, qu'il ne voyoit rien arriver à quoi il ne se fût attendu. Cependant cette aimable fille sentit ouvrir son cœur à une joie à laquelle elle le croyoit fermé pour toujours; on la vit éclatter dans ses yeux, qui devoient être bientot fermés à la lumiere. Monsieur, dit-elle

à Mainville, votre pitié eſt généreuſe, elle eſt grande ; graces à ma ſituation, je ne ſuis pas dans des termes à en abuſer beaucoup pour moi ; mais je la ferai ſervir à ceux que j'ai enveloppés dans mes malheurs. Alors Julie fit appeller ſon médecin, qui n'avoit pas quitté la maiſon ; & d'auſſi loin qu'elle le vit, Monſieur, lui dit-elle, je vous demande une grace eſſentielle à mon repos, c'eſt de me dire ſans détour combien il me reſte de tems à vivre ; je le crois fort court, vous ne me ſurprendrez pas, & vous verrez que j'ai de puiſſans motifs pour ſouhaiter d'en être éclaircie. Cette fermeté, loin d'en inſpirer au médecin, le jetta dans un étonnement mêlé de douleur, qui ne lui permit pas de répondre. Je vous demande pardon, reprit Julie avec un doux ſouris, du chagrin que ma queſtion vous cauſe ; je vois bien que vous craignez de m'épouvanter : je puis

cependant vous assurer avec la sincérité d'un ame qui va paroitre devant son Juge, que je suis toute disposée à la mort, que je la crois très proche, & que ce que vous m'en direz ne peut pas, ce me semble, l'avancer d'un seul instant : daignez donc répondre à ma question, je ne vous la fais pas sans des raisons importantes, comme vous pourrez vous-même bientot en juger. Le médecin pressé par ces instances, s'efforça de répondre, *puisque vous me l'ordonnez absolument, Mademoiselle, je ne crois pas que demain matin* . . . . Malgré l'insensibité qu'on contracte ordinairement dans l'exercice de cette profession, il lui fut impossible d'en dire davantage. Eh bien, ajouta Julie, demain je ne vivrai plus, voila ce que vous voulez dire ? Le silence & la tristesse du docteur confirmerent ce qu'il n'avoit pas la force d'exprimer. Julie, sans changer de couleur, se tourna vers le Comte

pour lui faire une propoſition à laquelle la déciſion de ſon ſort venoit de la déterminer ; mais elle le vit dans un ſi grand déſordre, qu'elle ne put dabord s'occuper que de lui. Eneffet le pauvre Mainville avoit été ſi foudroyé de la réponſe du médecin, qu'il étoit tombé dans un fauteuil à côté du lit, preſque ſans vie : ſon viſage étoit changé à un point qu'il inſpiroit une pitié mêlée d'effroi ; tandisque Julie dans les bras de la mort, ſure de n'avoir à reſpirer que quelques heures, laiſſoit voir un viſage ſérein où il ne manquoit aucune des graces dont on l'avoit toujours vu embelli. Après avoir témoigné obligeament au Comte, qu'elle voyoit avec reconnoiſſance les marques de ſa ſenſibilité, elle ajouta que dans l'état où étoient les choſes, elle n'héſitoit plus à lui en demander une dont elle lui ſeroit fort redevable : vous donnerez un nom à une infortunée qui ne de-

vroit pas porter la peine de mes fautes ; vous ferez que je descendrai au tombeau sans l'infamie que j'avois encourue, vous sécherez les pleurs d'une mere qui meritoit de moi un retour si différent, & vous éteindrez des ressentimens qui pourroient faire maudire lontems ma memoire. J'aurois eu quelque peine à proposer ces nœuds, poursuivit Mademoiselle de Perceval, s'ils avoient du avoir plus de durée : dans les circonstances où je me suis mise, il est rare qu'on doive la main d'un époux à son penchant, le don qu'il en fait n'est ordinairement que l'effet d'une pitié généreuse, & il y a peu de générosité à en abuser ; car c'est le forcer plutot que le voir se donner ; mais puisque ce scrupule ne peut me retenir, je vous invite à m'engager une liberté que vous recouvrerez dans peu d'heures. Ah Julie ! s'écria douloureusement Mainville en tombant à genoux une seconde

fois, ne parlez pas de ma pitié, c'eſt la votre que j'implore ! Puiſque vous voulez m'accorder ce titre honorable de votre époux, n'abandonnez pas un coupable auquel vous faites grace ; vivez pour me rendre heureux autant que je fus criminel ! Julie un peu attendrie par l'action du Comte ne répondit pas : mais le confeſſeur qui voyoit avec peine, différer l'inſtant déciſif dont l'extrême foibleſſe de la malade pouvoit faire perdre l'occaſion, s'adreſſa à Mainville pour hâter les choſes. Monſieur, lui dit-il, quelles que ſoient les apparences, le ciel peut ſansdoute rendre Mademoiſelle de Perceval à vos vœux ; mais nous ne pouvons nous conduire que par les conjectures humaines, elles exigent qu'on ne differe point de former les nœuds propoſés : vous comprenez bien, ajouta-t-il, que cela doit influer beaucoup ſur le repos de Mademoiſelle, & que ſa ſanté pourroit s'en

ressentir : ne voulez vous pas qu'on aille sur le champ la cérémonie ? Mainville, dont l'ame étoit percée par chaque circonstance qui annonçoit la mort prochaine, répondit tristement, mon Pere, tout ce qu'il vous plaira, je n'ai de volonté que la sienne.

Le Religieux content de voir les choses au point auquel il les désiroit, se hâta d'aller avertir Madame de Perceval, & rentra bientot accompagné d'un honnête Ecclésiastique que le Curé avoit laissé dans la maison, & qui, vu les circonstances, ne fit aucune difficulté de prêter son ministere. Mainville & Julie furent unis.

Madame de Perceval n'avoit pas eu la force d'en être témoin : cette conclusion étoit consolante pour elle, mais la hâte qu'on y mettoit lui annonçoit que sa fille avoit presqu'achevé de vivre ; ainsi le même événement soulageoit sa douleur & la combloit : elle n'en avoit jamais été si accablée,

Cependant Julie, après avoir embraſſé tendrement ſon époux & fait ſur lui une fervente priere, l'invita d'aller ſe jetter aux genoux de ſa mere ; le ſage Religieux l'y conduiſit. La ſcéne fut dabord douloureuſe pour Madame de Perceval, elle finit par des épanchemens de cœur qui la rendirent tendre & touchante : Mainville s'accuſa ſans ménagement ; Madame de Perceval répondit qu'ils étoient tous à plaindre, mais qu'elle l'aimoit, qu'il ſeroit ſon fils. Après avoir donné un libre cours à ſes larmes, cette tendre mere s'efforça de remettre ſon viſage, pour paſſer dans la chambre de Julie. Ma fille, lui dit-elle en l'abordant, notre ſituation a changé, je ſuis fort conſolée par les bons ſentimens de Monſieur de Mainville, & vous pouvez regarder devant vous d'un œil plus content ; banniſſez les chagrins par leſquels votre ſanté eſt ébranlée ; vous n'avez qu'à vivre pour ſécher tous

tous les pleurs que vous avez fait couler. A ces tendres paroles, Julie fit un effort pour se lever sur son séant ; & déployant ses deux bras, elle les jetta autour du cou de Madame de Perceval, qu'elle serra de tout ce qui lui restoit de forces, en s'écriant, *ah maman !*... Après une pause elle ajouta, *il m'est donc permis de vous appeller encore de ce doux nom avant de mourir !*... eneffet elle n'avoit osé le lui donner depuis sa fatale aventure. Ces deux femmes resterent assez lontems dans la même situation, comme dans une extase de plaisir ; mais un épanchement de cœur aussi vif consumoit les dernieres forces de Julie : on vit ses bras se détacher du corps qu'ils tenoient embrassé, & tomber pendans : un côté de son visage étoit caché dans le sein de sa mere, l'autre perdoit insensiblement & par dégrés le tendre éclat dont il avoit été animé jusqu'à ce moment, & se

couvroit d'une pâleur froide ; on crut qu'elle étoit à ſon dernier inſtant. Madame de Perceval s'apperçut la derniere de cette allarmante ſituation : elle s'abandonna aux plus tendres plaintes, tandisque par des cordiaux & d'autres ſecours on s'efforçoit de ranimer le triſte objet de ſes pleurs. Ces ſoins eurent quelque ſuccès ; Julie reprit l'uſage de ſes eſprits, mais elle demeura dans une ſi grande foibleſſe, qu'on vit bien que le fatal inſtant n'étoit que ſuſpendu, & qu'il ne l'étoit pas pour lontems. Quand elle eut recouvré aſſez de forces pour ſe faire entendre, elle prit une des mains de Madame de Perceval, & la portant ſur ſa bouche, elle s'écria avec une émotion fort tendre, ah maman ! dans quelle douce ſituation je mourois !... Puis ramenée toutacoup par une réflexion chrétienne, elle ſe tourna du côté de ſon confeſſeur, en lui diſant, mais mon Pere ! à quelle ob-

gueilleuſe joie ſe livre une pécherefſe autant humiliée que je le ſuis ! priez Dieu qu'il me faſſe racheter ces ſentimens ſuperbes par le ſentiment amer de mes égaremens !

Cependant, depuis cette grande foibleſſe il fallut recourir à tout moment aux cordiaux : ils donnerent encore pendant quelques heures des intervalles de vie, que Julie employa à s'animer par des diſcours pieux, & à en adreſſer de conſolans à ſa mere & à Mainville. Dabord on fut tenté de lui interdire ces longs diſcours qui devoient épuiſer ſes forces ; mais le confeſſeur ayant conſulté le médecin, & ayant été aſſuré par ſa réponſe, que ce ménagement feroit apeine la différence de quelque quart d'heure, fut d'avis qu'on lui laiſſat la conſolation de remplir ſes derniers inſtans, de l'exercice de la religion & de l'amitié.

Son état fut apeuprès le même

pendant le reſte de la ſoirée ; il changea viſiblement vers minuit : à la vérité il ne ſurvint plus d'évanouiſſement, & elle ne perdit plus connoiſſance, mais ſa voix s'éteignoit, & l'on s'apperçut qu'elle reſpiroit avec difficulté. Ellemême ſentit que ſa fin étoit proche : elle pria qu'on la ſoulevat avec des oreillers, afin qu'elle pût voir une derniere fois tous les aſſiſtans ; & après les avoir ſalués de ſes regards & d'un petit mouvement de tête, elle leur adreſſa ſes adieux. Ma chere maman, dit-elle, & vous mes amis, nous allons nous ſéparer, recevez mes tendres adieux. Enſuite elle demanda pardon de nouveau à Madame de Perceval des chagrins qu'elle lui avoit cauſés ; elle la ſupplia de l'embraſſer encore une fois, de ſe ſouvenir d'elle dans ſes prieres & de vouloir ſe rappeller quelquefois ces beaux jours de ſa vie, auxquels elle ne s'étoit pas rendue indigne de

ſon amitié. Elle remercia reſpectueuſement ſon confeſſeur, en lui diſant qu'elle eſpéroit être toujours preſente dans ſes prieres. Le médecin eut auſſi ſes remercimens : elle en fit à ſes domeſtiques, & demanda à ſa mere la permiſſion de leur diſtribuer quelques petites libéralités. Mainville ayant remarqué qu'elle paroiſſoit trouver beaucoup de ſatisfaction à exercer cette généroſité, voulut l'aider à l'étendre; il lui preſenta une bourſe fort remplie d'or, en la priant de diſpoſer d'une fortune qui leur étoit commune, & l'aſſurant que tout ce qu'elle ordonneroit ſeroit exécuté religieuſement. Julie diſtribua la bourſe, après avoir remercié le Comte de ſon attention & de ſes offres : elle ajouta que les domeſtiques de ſa mere avoient une bonne maitreſſe; que ſi toutefois il vouloit leur faire quelque libéralité pour l'amour d'elle, il pouvoit ſuivre les mouve-

mens de ſon cœur, mais qu'elle n'avoit rien à lui demander à cet égard. Quand ces petits ſoins furent remplis, elle ſe fit apporter ſa fille : elle la baiſa pluſieurs fois, elle fit ſur elle une courte priere & lui donna ſa bénédiction : enſuite elle s'adreſſa à ſon époux, mais ſans l'appeller du nom trop ſérieux de Monſieur ; mon cher Comte, lui dit-elle, je ne vous la recommande pas, je croirois vous faire outrage ; je vous exhorte ſeulement à la faire ſouvenir que j'aurois été heureuſe ſi j'euſſe été ſage ; apprenez lui à profiter de mon exemple, & faites que bientot elle merite de prendre auprès de ma mere la place de la fille que je lui fis perdre par mes egaremens..... Embraſſez-moi, mon cher Comte.... Et comme le Comte l'embraſſoit, adieu Mainville.... adieu !... ne vous affligez pas, ſouvenez vous que ma foibleſſe a fait le mal, & que Dieu a tout permis ;

ſi vous m'aimez, conſervez vous pour ma fille. Enſuite elle tira une bague de ſon doigt ; & la mettant au bout d'un des doigts du Comte, je vous prie de la faire mettre à votre grandeur, & de la porter pour l'amour de moi.

Elle n'avoit pas dit tout cela ſans beaucoup de pauſes ; ſa voix s'affoibliſſoit à chaque inſtant, & ſur la fin elle devint ſi foible & ſi embarraſſée par le défaut de reſpiration, qu'elle s'arrêtoit preſque à chaque mot. Depuis ce diſcours, elle n'en tint plus d'autre ; elle put ſeulement faire entendre quelquefois ces mots ademi articulés, adieu maman ..... adieu Comte. Après avoir reſté quelques momens immobile & comme recueillie en ellemême, elle étendit la main, & l'accompagnant de ſes yeux qui s'ouvroient apeine, elle parut chercher quelque choſe autour d'elle : Mainville ayant étendu la main de

ſon côté, Julie la rencontra, & témoigna que c'étoit ce qu'elle cherchoit: elle ramena le bras du Comte vers elle, & l'ayant mis entravers ſur le corps de ſa fille, elle l'y preſſa de tout ce qui lui reſtoit de forces, comme pour l'inviter une derniere fois à recevoir l'enfant de ſes mains. Quand le Comte eut retiré l'enfant, Julie fit un dernier effort pour ouvrir les yeux; & ayant rencontré ceux de ſon confeſſeur qui ſuivoit attentivement tous les mouvemens qu'il lui voyoit faire, elle fit ſigne que c'étoit lui qu'elle cherchoit, & qu'elle déſiroit avoir le crucifix qu'il tenoit dans ſes mains. Le Religieux l'ayant remis auſſitot dans les ſiennes, elle l'appuya ſur ſa bouche & ſur ſa poitrine; & ayant paſſé ſes deux mains pardeſſus en travers, elle le preſſa aſſez fortement contre ſes lévres, & rendit le dernier ſoupir.

Tout le monde reſta plongé dans une

une douleur ſtupide, qui ne laiſſoit penſer à aucun des ſoins que les circonſtances exigeoient. La douleur de Mainville fut plus grande encore, mais active ; elle fut réfléchie, il médita un plan pour l'entretenir dans le même degré. Il donna ſes ordres, ſans oppoſition, pour les reſtes de ſon infortunée épouſe ; ils furent embaumés avec grand ſoin, & conduits le lendemain à une terre dont le Comte jouiſſoit en propre, & où il ſuivit de près ce triſte dépôt. Quelques jours après, j'y fus auſſi tranſportée, non ſans des combats de la part de Madame de Perceval. Alors Mainville ayant près de lui les objets de ſa douleur & de ſes eſpérances, les ſeuls auxquels ſon cœur pût s'intéreſſer, s'enterra, pour ainſi dire, tout vivant auprès d'eux, garda peu de domeſtiques, ne viſita perſonne, & ne diſſimula pas à ſes amis qu'ils

l'obligeroient en, ne troublant point ſa ſolitude.

Madame de Mainville avoit dabord regardé cette profonde retraite, comme une ſingularité d'un jeune homme ardent dont toutes les paſſions devoient s'exprimer avec impétuoſité : elle s'attendoit que cette douleur conſumée par ſa violence, lui rendroit bientot ſon fils avec tous ſes agrémens & même avec ſes défauts. Mais quand elle vit que le ſoin de ſon avancement ne l'arrachoit pas de ſa ſolitude, qu'il avoit laiſſé nommer à ſon emploi & déclaré qu'il ne ſerviroit plus ; que deux années ſe ſuccédoient ſans qu'il ſurvînt aucun changement dans ſa façon de vivre, elle s'allarma ſur un fils pour lequel elle avoit toujours eu des vues ambitieuſes, & elle ſe rendit auprès de lui, dans l'eſpérance qu'il ne réſiſteroit pas à ſes prieres & à ſes repréſentations. Madame de Mainville étala dabord à ſon fils toutes les con-

sidérations qui pouvoient l'attacher au monde, en lui fesant une peinture brillante des avantages de tout genre, qu'il étoit le maître de s'y procurer; & s'étant mise en tête qu'un léger badinage feroit plus de diversion à sa douleur, que des raisonnemens sérieux, elle voulut tourner en plaisanterie la catastrophe trop lontems déplorée, qu'elle l'accusoit de traiter en capucin. Le Comte s'entendit rappeller avec horreur les principes dont on avoit empoisonné sa jeunesse; mais son respect pour celle qui lui parloit, ne lui permettant pas de laisser voir son indignation, il employa un étrange moyen pour couper court aux importunités dont il craignoit d'être assiégé. Sans répondre à sa mere, il la pria respectueusement de le suivre dans un appartement où il alloit, disoit-il, la satisfaire tout d'un coup sur les motifs de sa retraite; & l'ayant conduite à une porte dont lui seul avoit la

clef ; il la mena par plusieurs pieces jusqu'à une derniere chambre dont tous les jours étoient bouchés, & qui étoit éclairée par une lampe. Mainville, au moyen de cette lampe, alluma plusieurs bougies, qui firent voir à sa mere une assez grande piece plus longue que large, terminée par une espece d'alcove ou niche, & toute tendue de velours noir parsemé de larmes d'argent : dans cette niche étoit un coffre long élevé à la hauteur d'une table, couvert d'un tapis de même étoffe trainant jusqu'à terre, plus richement brodé que le reste, & traversé d'une croix de drap d'argent. Quand le Comte eut suffisamment éclairé la chambre, il s'avança vers le coffre qu'il baisa ; & levant ensuite le couvercle, qui s'ouvroit comme le dessus d'un claveſſin, il découvrit aux yeux de Madame de Mainville un cercueil dans lequel on voyoit, autravers d'une glace, le corps de Julie

embaumé, le visage découvert, & vêtue des habits qu'elle avoit en mourant. Mainville le montrant de la main à sa mere, lui dit: voilà, Madame, mon ouvrage & l'objet de ces remords que vous voulez calmer! Ce spectacle fit sur Madame de Mainville plus d'impression que son fils n'en attendoit, & plus qu'il ne le désiroit: elle regarda quelque tems le cercueil avec des yeux fixes, & sortit ensuite sans proférer que ces deux mots, *adieu Mainville*. Elle ordonna sur le champ qu'on mît les chevaux à son carrosse, & regagna Dijon, sans s'arrêter un moment de plus. Là, elle resta pendant quatre jours enfermée, ne voyant que la femme qui la servoit. Le cinquieme jour, elle envoya chercher son Notaire & son Intendant, & elle chargea le premier de dresser un acte par lequel elle alloit mettre son fils en possession de tous ses biens, sous la reserve

d'une modique pension : aussitôt que l'acte eut été mis dans les formes, elle l'envoya à son fils avec tous les papiers nécessaires pour se faire rendre ses comptes, & elle partit au même instant pour une maison de Carmelites, où vous savez qu'elle a fini ses jours dans des exercices de piété.

Cet événement ne changea rien au genre de vie qu'avoit embrassé mon pere ; il donna ses ordres pour faire distribuer ses revenus dans toutes ses terres, comme il le faisoit dans celle qu'il habitoit ; c'est-à-dire, à marier les jeunes gens qui avoient peu ou point de bien, à fournir aux besoins des malades & des orphelins, & à donner à tous les paysans peu aisés des secours de grains, de bestiaux & d'argent : pour lui il vécut avec le même nombre de valets & dans la même solitude. Il arriva seulement un changement intérieur qui fut une suite de la visite de Madame de Mainville.

Cette femme ne put taire ce qu'elle avoit vu : On fut bientot de quel étrange ſpectacle le Comte nourriſſoit ſa douleur ; la religion de l'Evêque de N *** ſon parent, en fut allarmée. Le pieux Prélat courut chez le Comte ; & ſachant qu'il n'avoit pas à faire à un eſprit foible, il lui déclara ſans détour le ſujet qui l'amenoit. Il lui dit que ſa conduite étoit une eſpece d'idolatrie, qu'il ſavoit bien qu'elle étoit entrée dans le monde par de ſemblables tranſports ; qu'il ſe trompoit fort, s'il croyoit que ce fût honorer dignement la mémoire d'une perſonne qui s'étoit ſoumiſe à la volonté du ciel avec réſignation ; qu'il étoit bien triſte que par cette rebellion envers Dieu, il rendît inutiles pluſieurs vertus dont on lui voyoit ſuivre la pratique : enfin, mon couſin, lui dit-il, je vous dois la vérité à plus d'un titre, je ſuis Evêque, votre parent & votre ami ; je me

flattois de venir voir un chrétien contrit & ſoumis ; & ma peine eſt extrême de ne trouver qu'un Héros de Roman !

Il fallut que le Comte conſentît au ſacrifice qu'on exigeoit de lui ; il dépoſa ces reſtes trop chéris dans le caveau de ſes peres, & il ſe conſola en marquant auprès d'eux la place qu'il eſperoit y occuper bientot.

Cependant je touchois à ma douzieme année ; j'étois fort grande, & l'on trouvoit mon eſprit aſſez avancé. Mon pere parut s'appercevoir tout-acoup que mon éducation étoit ſacrifiée à ſes chagrins : il devoit me laiſſer une fortune capable de me faire prétendre aux plus hauts partis ; mais quels ſecours m'offroit une maiſon comme celle où il vivoit, pour me former au rôle qu'il ſembloit que je devois jouer un jour dans le monde ? Ce n'eſt pas qu'il eût négligé rien de ce qui pouvoit s'allier avec le genre

de vie qu'il menoit : il avoit fixé près de moi, par ſes largeſſes, une veuve qui avoit de l'eſprit, de la naiſſance, & des ſentimens élevés qui n'avoient rien perdu de leur grandeur dans le renverſement de ſa fortune. Vous verrez, Madame, que j'aurois été fort heureuſe de reſter toujours en de ſi bonnes mains ; mais le préjugé vouloit que j'allaſſe aquérir de frivoles agrémens, & prendre l'air du théatre ſur lequel je devois être tranſplantée. Mon pere s'impoſa cette nouvelle privation auſſitot qu'il la crut néceſſaire. Ma fille, me dit-il la larme à l'œil, c'eſt mon deſtin de faire le malheur de tout ce qui me touche ; je vous tiens ici dans un tombeau : quittez cette triſte demeure ſi peu conforme aux idées dont votre eſprit doit ſe remplir ; vous irez au premier jour chez ma ſœur ; Madame d'Arvieu conſent à vous ſuivre. Madame d'Ar-

vieu étoit la gouvernante ou plutot l'amie qui avoit pris ſoin de mes jeunes ans. Mon pere ajouta que je devois me faire ce plan & le ſuivre fidelement : c'étoit de me former le cœur dans les entretiens de Madame d'Arvieu , & d'apprendre le monde auprès de ma tante. Accoutumez vous, me dit-il, à traiter Madame d'Arvieu d'amie, & ſoyez la ſienne veritablement : laiſſez lui voir à cœur ouvert l'impreſſion que fera ſur vous tout ce que vous verrez & que vous entendrez ; c'eſt le ſeul ordre qu'il faudra mettre dans les inſtructions que vous devez en recevoir : ne paſſez pas de jour ſans vous entretenir aumoins deux heures avec elle ; laiſſez lui le choix de vos lectures juſqu'à ce qu'elle vous abandonne à vous-même , quand elle trouvera votre eſprit aſſez formé pour lire tout ce que la curioſité vous fera rechercher. Pour ce qui eſt de

votre tante, ajouta-t-il, peut-être ne faudroit-il pas la juger avec trop de ſévérité ſur toutes les démarches de ſa jeuneſſe ; mais elle n'en eſt que plus propre à montrer des écueils qu'elle connoit ; je ne crois pas qu'on puiſſe trouver ailleurs plus de lumieres néceſſaires pour former ſolidement les mœurs d'une jeune perſonne : toutefois je n'exige pas qu'elle prenne ce ſoin de vous ; Madame d'Arvieu s'en charge, comme je viens de le dire : ma ſœur n'aura rien à faire ; & vous, ma fille, vous n'aurez qu'à ouvrir les yeux ſur elle au milieu de la bonne compagnie qu'elle voit ; il n'y a pas de femme qui ſache mieux le monde, & ſi vous vous formez à ſa maniere, vous ne ſerez déplacée en aucun lieu & en aucun rang. Quand mon pere me tint ce diſcours, il avoit déja invité ſa ſœur à venir ſe charger elle-même du dépôt qu'il

vouloit lui confier ; elle ſe rendit à ſa demande avec aſſez d'empreſſement : je partis avec elle.

Fin de la premiere Partie.

LES CONFESSIONS DE MADEMOISELLE DE MAINVILLE, DUCHESSE DE ****

*A la Comteſſe de N*** ſon amie.*

SECONDE PARTIE.

Je commence à peine à vous parler de moi, Madame, & je ſuis à la ſeconde partie de mes Mémoires : vous pourriez me reprocher que c'eſt avoir mis une hiſtoire à la tête d'une autre

hiſtoire ; ſi je feſois un livre, cela ſeroit ſansdoute irrégulier : mais vous, qui vous intéreſſez à tout ce qui a des rapports prochains avec la deſtinée de votre amie, peutêtre jugerez vous que vous ne l'auriez pas bien connue, ſans les détails du long récit par lequel j'ai commencé.

Maintenant, avant d'aller plus loin, il faut que je vous diſe, Madame, qui étoit cette tante qui devint la dépoſitaire de ma jeuneſſe ; je puis ajouter, l'arbitre de mon ſort. Mais aulieu de m'engager dans une froide deſcription, je vais vous la faire connoitre par quelques traits de ſa vie ; ſon portrait naitra ſous ma plume, ameſure que j'avancerai dans ce court récit.

Mademoiſelle de Mainville & ſon frere étoient de deux mariages différents : la fille, née du premier, étoit l'aînée d'une quinzaine d'années ; de ſorte qu'après la mort de mon grand

pere, elle ſe trouva preſqu'indépendante & maitreſſe de ſon ſort. Elle étoit de la plus belle figure; elle avoit plus d'eſprit qu'il n'eſt ordinaire d'en avoir; & ſa fortune étoit aſſez conſidérable pour en faire un fort bon parti, n'eût-elle eu que cet avantage. Cependant, comme elle vécut lontems dans des Couvens, & que dans ces commencemens elle ſe tint aſſez cachée, elle avoit plus de vint ans lorſqu'on commença de la rechercher. Des amis communs lui propoſerent le Marquis de Péne, jeune homme peu brillant, mais qui avoit des mœurs, de l'honneur, & une fortune ſolide; & qui avoit pris pour elle la plus forte inclination. Quand on demanda à la belle quelles pouvoient être les eſpérances du Marquis, elle répondit qu'elle ne le connoiſſoit pas, qu'il n'avoit qu'à venir la voir, & qu'elle ſe conſulteroit; elle ne voulut pas même que perſonne le lui preſentat. Le pau-

vre de Péne augura dabord favorablement d'une entrevue arrangée avec tant d'apparence de franchiſe : cependant il n'en fut pas moins embarraſſé, quand il lui fallut faire ſon compliment. Mademoiſelle de Mainville, avec un ſensfroid peu propre à diſſiper cette timidité, l'arrêta aux premieres paroles : Monſieur, lui dit-elle en le regardant fixément de la tête aux piés, épargnez vous la fatigue de votre harangue ; je ſais pourquoi vous venez, vous me faites l'honneur de m'aimer, c'eſt un point convenu entre nous : pour ce qui eſt de moi, vous ne ſeriez pas édifié ſansdoute de me trouver ſi promtement dans la même diſpoſition, cela dépendra de l'examen que nous allons faire l'un de l'autre : il doit commencer par ce qui frappe les yeux, par où ſe fait toujours la premiere impreſſion : cela eſt avancé de mon côté ; quant à votre figure ; paſſons aux allures, ayez la bonté,

Monſieur,

Monſieur, de marcher devant moi. Tout cela fut dit avec une gravité ſoutenue, qui perça le cœur du jeune Marquis; il en fut aſſez piqué pour avoir l'aſſurance de dire qu'avec les ſentimens qu'on ſavoit qui l'amenoient, il n'avoit peutêtre pas du s'attendre à une ſi amere raillerie. Je ſuis fachée, Monſieur, reprit Mademoiſelle de Mainville, qu'il n'y ait pas dans mes expreſſions autant de ſérieux qu'il y en a dans ce que j'ai voulu exprimer: aureſte ſi mon examen vous fache, c'eſt un chagrin que je ne vous ferai pas durer, il eſt fini; vous n'êtes pas parti du bon pié, Monſieur, je demeure votre ſervante; & en diſant cela elle le quitta. Voila de quelle maniere ce premier prétendant fut éconduit. Je veux vous dire encore, Madame, ſa rupture avec le Préſident de St. Laurens; je l'appelle une rupture, parcequ'elle étoit plus engagée avec celuici. Le Préſident étoit pour

elle, à tous égards, un parti ſortable ; c'étoit un fort honnête homme, jeune, bien fait, & il avoit une fortune proportionnée à ſon rang : il a paſſé pour un des eſprits des plus délicats de ſon ſiecle, & cette qualité qu'il trouvoit dans Mademoiſelle de Mainville, le lui avoit attaché autant que ſa beauté. Il lui feſoit ſa cour aſſidument avec aſſez d'eſpoir de voir ſa recherche couronnée, lorſqu'une Mademoiſelle de Nicey vint dans le même couvent : c'étoit une fille de vint-cinq ans, fort laide, mais qui avoit tout l'eſprit qu'il eſt poſſible d'avoir, & la converſation du monde la plus engageante. Elle venoit à Dijon ſolliciter un grand procès pour lequel on l'avoit recommandée au Préſident. St. Laurens paſſionné comme il l'étoit pour les femmes d'eſprit, trouva tant de charmes dans celui de Mademoiſelle de Nicey, qu'il en oublia pendant quelques jours ſa maitreſſe. Quand

ſon admiration fut épuiſée, il alla faire reflexion que tout cet eſprit qui venoit de l'éblouir dans la plaideuſe, ſe trouvoit dans Mademoiſelle de Mainville, qui avoit pardeſſus l'avantage d'une grande beauté : il revint ſur les ailes de l'amour, & un peu confus de ſa déſertion. Mademoiſelle de Mainville feignit d'entendre ſes excuſes avec attendriſſement : St. Laurens, lui dit-elle, vous êtes un perfide, je ne devrois plus vous voir ; mais je ſuis bonne, peutêtre mon indulgence excitera vos remords & votre fidélité : je vous pardonne ; & pour que notre réconciliation ſoit ſolide, je veux la ſceller du baiſer de paix. St. Laurens tranſporté d'aiſe, & oſant apeine croire ce qu'il entendoit, montroit douloureuſement les trous ſerrés de la grille. Que vous êtes peu inventif, lui dit Mademoiſelle de Mainville ! ne voyez vous pas ce carroſſe qui eſt ſous les fenêtres du parlouer d'enhaut ? en mon-

tant dessus, n'atteindrez vous pas préciſément aux barreaux de ces fenêtres, qui ſont ſi peu ſerrés qu'on y paſſeroit la tête au beſoin ? Allez, ajouta t-elle, je ſerai lahaut avant vous. Le pauvre Préſident emporté par un premier mouvement, ne penſa point à la gravité de ſon caractere, & courut grimper ſur l'impériale du carroſſe d'où il atteignoit eneffet la fenêtre du parlouer ; mais le coquin de cocher auquel Mademoiſelle de Mainville avoit fait donner un louis, ne le vit pas plutot huché ſur ſa voiture, qu'il donna du fouet à ſes chevaux, & partit comme un éclair, laiſſant le galant pendu aux grilles, dans la poſture la plus pénible & la plus mortifiante qu'on puiſſe ſe repréſenter. Cependant la malicieuſe Mademoiſelle de Mainville appelloit à haute voix & Religieuſes & Penſionnaires, tandisque dans la rue les petits enfans attroupoient les paſſans, pour leur

montrer le Préſident pendu aux grilles du couvent. Il donna ce ridicule ſpectacle au public, juſqu'à ce qu'on lui tendît charitablement une échelle au moment que ſes forces étoient prêtes de l'abandonner. Vous vous doutez bien, Madame, qu'il ne revit pas Mademoiſelle de Mainville.

Voila de quelle maniere elle traitoit les projets d'établiſſement; après en avoir fait échouer un grand nombre de conſidérables, elle s'aviſa d'épouſer un Monſieur Sainval, apeine gentilhomme, qui n'avoit ni figure, ni bien, ni ſenscommun. Comme les bizarreries de Mademoiſelle de Mainville n'étonnoient plus, on plaiſanta de celleci un jour ou deux, & enſuite on trouva que ce choix n'étoit pas autant dépourvu de raiſon, que dabord il avoit ſemblé l'être. Monſieur Sainval étoit dans la maiſon de ſa femme un être purement paſſif; ce que les maris n'avoient pas encore

la politeſſe d'être dans la Province. Madame de Sainval tenoit une maiſon de jeu où ſe raſſembloit la meilleure compagnie de Dijon : elle y donnoit tous les ſoirs des ſoupers délicieux à une douzaine de convives agréables ; & comme le plat perſonnage de Monſieur Sainval auroit gâté cet aſſortiment, ſa femme lui donnoit un écu pour aller ſouper à l'auberge. Sainval qui trouvoit la plupart du tems à ſouper chez quelque connoiſſance, empochoit l'écu, & étoit fort content de ce traitement. Madame de Sainval n'eut aucune des petites prétentions de ſon ſexe : le ſoin qu'elle prit de ſa perſonne, n'alla jamais audela de la propreté ; il parut qu'elle auroit préféré l'habillement des hommes, elle portoit toujours une culotte de velours cramoiſi, & des ſouliers plats ; allant à pié appuyée ſur une canne à bequille. Elle voyageoit par toutes les Provinces voiſines, prenant les voitu-

res publiques, mangeant avec tous les voyageurs qu'elle y trouvoit; excepté quand on passoit dans une ville où il y avoit un Evêque, car elle ne manquoit jamais d'aller souper & coucher chez lui, soit qu'elle le connût ou qu'elle ne le connût pas. Sa conversation étoit plus sérieuse que gaie, toujours polie, juste & intéressante; elle ne parloit que de ce qu'elle connoissoit, elle écrivoit comme Madame de Sévigné. Elle s'amusa de beaucoup de choses, sans se passionner pour aucune, sans même, pour ainsi dire, s'en occuper: desorte, que sans qu'elle fût ni dissipée ni étourdie, on ne parvint jamais à l'engager. On ne l'accusa pourtant pas d'être insensible, mais on prétendit que ce qui est le sceau de l'engagement avec les autres femmes, ne signifioit rien avec elle; & qu'une affaire menée à sa conclusion, sans formes ni préliminaires, n'étoit d'aucune conséquence pour les suites,

& ne donnoit même aucun droit à ſa ſociété, ſi d'ailleurs on n'avoit les qualités qui y feſoient admettre. On ne lui nomma donc point d'amans, mais on lui attribua des aventures. On gloſa ſurtout ſur un long ſéjour qu'elle fit à Paris, tenant maiſon ouverte & feſant les délices des plus honnêtes gens de la ville & de la cour. Ayant fait dix ans après un ſecond voyage, elle en ramena une petite fille qu'elle nommoit Mathilde, & ſa filleule, & qui exerça beaucoup les langues du pays. L'âge de la petite perſonne, qui s'accordoit avec l'époque de la premiere abſence, une grande reſſemblance avec Madame de Sainval, à quoi l'on ajoutoit la tendreſſe viſible pour la filleule, donnoient beaucoup à penſer; & l'opinion aſſez générale qui étoit répandue dans le public, lui attira une ſortie fort vive de la part de cette Marquiſe de Vanoſſe dont je vous parlois il n'y a pas lontems: car

car ma tante ayant un jour voulu mettre Mathilde d'une partie de jeu chez la premiere Préſidente, l'effrontée Madame de Vanoſſe dit tout haut à Madame de Sainval, en quelle qualité, je vous prie, Madame, Mademoiſelle prétend-elle jouer ? ſi c'eſt comme Mademoiſelle votre fille, j'aurai l'honneur de faire ſa partie avec joie; mais ſi c'eſt Mathilde tout court, je ſuis ſa ſervante & la vôtre auſſi.... J'ajouterai que Madame de Sainval gagna toute ſa vie beaucoup d'argent au jeu, dont elle fut toujours prodigue; mais elle conſerva en entier ſa petite fortune, & l'économiſa ſi bien, qu'elle jouit d'une aiſance qui ſembloit annoncer de plus grands revenus. Voila, Madame, ma tante de la tête aux piés: vous trouverez peutêtre que j'ai été fort longue dans ſon portrait, mais vous conviendrez bientot que je ne pouvois me diſpenſer de vous la faire bien connoitre.

Je fus dabord traitée chez elle avec bonté & avec ces orgueilleuſes diſtinctions qui apprennent à une petite perſonne qu'elle doit être une très importante héritiere : mais cet état brillant devoit être de courte durée ; il finit avec la vie de mon pere, que je perdis deux ans après l'avoir quitté. Vous ſerez, ſi je ne me trompe, Madame, un peu étonnée de la révolution que cet événement fit dans ma fortune. Madame de Sainval s'aviſa d'examiner le mariage de ma mere. Vous vous ſouvenez dans quelles triſtes circonſtances il avoit été célébré. Accablé de douleur, comme on l'étoit, perſonne n'avoit penſé à ce qu'il convenoit de faire ; on n'avoit rien écrit. Cependant le Prêtre qui l'avoit fait, le Confeſſeur, le Médecin, & preſque tous les témoins qui y avoient aſſiſté étoient morts : il étoit auſſi difficile de le prouver que de le nier. Madame de Sainval s'étant aſſurée que les

formes de la justice lui étoient favorables, se présenta pour recueillir la succession du Comte de Mainville, comme étant sa sœur unique. On ne manqua pas de me faire nommer un curateur, qui réclama la succession pour moi, à titre de fille ; à quoi Madame de Sainval répondit que son frere n'avoit pas été marié, & que par conséquent il ne laissoit pas de fille.

Ma tante, que je ne devrois bientôt plus appeller de ce nom, crut me devoir un compliment sur cette procédure. Petite, me dit-elle, ma tendresse pour toi a combattu dans mon cœur contre l'intérêt de mes enfans, & je n'aurois écouté qu'elle, si quelque considération pouvoit m'affranchir de l'obligation de défendre leurs droits : mais tu seras toujours ma fille, & tu ne dois avoir aucun souci de ton sort. Je n'étois pas née avare, & je ne sentois pas encore le prix de ma fortune.

Pour une fille de l'âge que j'avois alors, tout ce qu'elle a de richeſſes audela du fonds de ſes menus plaiſirs, eſt apeuprès comme ſi elle ne l'avoit pas. Je fus peu affligée de l'idée de perdre mes biens, mais je le fus beaucoup de celle d'être dépouillée de mon nom, & de voir compromettre la mémoire de ma mere : je pleurai, & ne répondis rien à Madame de Sainval. Cependant elle preſſoit vivement les procédures. J'étois ſans défenſeur : Madame de Perceval étoit morte avant mon pere ; de ſes deux enfans mes oncles, l'un avoit été tué à la guerre, l'autre criblé de bleſſures n'étoit occupé que des douleurs qui conſumoient un reſte de vie : perſonne ne me connoiſſoit encore, perſonne ne réſiſtoit à Madame de Sainval. Auſſi emporta-t-elle bientot ſon affaire ; toute la ſucceſſion de mon pere lui fut adjugée, & je n'eus plus de nom.

Madame de Sainval cacha ſa joie,

& affecta de me traiter humainement, pour n'avoir pas l'air de triompher de moi. Elle fut fort sage d'avoir mis ces tempéramens dans sa conduite, car l'avantage qu'elle venoit d'avoir sur moi, ne lui profita pas lontems. Son mauvais génie me fuscita un grand oncle, un vieux Chevalier de Mainville, qui étoit alors occupé de quelque négociation dans une Cour du Nord. Il apprit là la mort de son neveu, & les prétentions de Madame de Sainval; ses affaires étoient bien avancées, il redoubla d'activité pour les terminer, & revint beaucoup plutot qu'on ne l'attendoit. A la vérité sa diligence ne put arrêter les premiers succès de Madame de Sainval: le Parlement avoit prononcé en sa faveur, avant que mon oncle rentrat en France; elle étoit en posseſſion de tous mes biens: mais le Chevalier n'étoit pas homme à se rebuter. Auſſitot qu'il se fut aquitté de ses devoirs à la Cour,

il vint à Dijon & fit examiner avec grand ſoin tout le procès, eſpérant trouver dans ma mauvaiſe défenſe & dans la faveur des loix pour les mineurs, des moyens de faire revenir ſur le Jugement qui m'étoit ſi rigoureux. Il eſt certain que j'avois été défendue aumoins bien foiblement ; mais on avoit eu ſoin de faire obſerver les formes, pour que je paruſſe l'avoir été ; & cette reſſource trompa encore les eſpérances de mon oncle. Madame de Sainval croyoit triompher, lorſqu'on alla déterrer je ne ſais quelle ſubſtitution aſſez peu connue de la famille, & que le Chevalier entreprit ſurlechamp de faire valoir pour lui. Peutêtre le droit qu'il en tiroit, n'auroit-il pas trouvé beaucoup de faveur dans d'autres circonſtances, mais ici elles lui étoient toutes favorables. On ſavoit qu'il n'étoit venu que pour moi ; & ſi dans ce moment il demandoit pour luimême, on étoit perſuadé qu'il

ne feſoit que me prêter ſon nom : on ne doutoit pas qu'accueillir ſa demande, ce ne fût me faire rentrer dans les droits de la nature, dont l'avare cupidité de Madame de Sainval venoit de me dépouiller. Or on commençoit à prendre ce petit intérêt à mes affaires, & c'étoit à Madame de Sainval que j'en avois l'obligation. Pour faire trophée des ſoins généreux qu'elle m'accordoit depuis qu'elle avoit envahi ma fortune, elle me montroit un peu plus au monde qui vivoit chez elle ; je ne fus plus inconnue aux honnêtes gens : deſorte que quand nos intérêts eurent rallumé entre nous une querelle, nous combattîmes l'une contre l'autre de toutes nos armes ; & le ſort ne ſe déclara pas cette fois pour Madame de Sainval. On trouva ſon procédé envers moi beaucoup plus malhonnête qu'il ne l'avoit paru ; & avant que les Juges l'euſſent condamnée, elle l'étoit généralement par le

public. Je ne ſais, Madame, ſi ceci vous paroitra une vanité ? il me ſemble qu'il n'y en a pas, parceque j'ai toujours cru que le peu que je pouvois avoir de merite m'avoit moins ſervi que mes malheurs : ils étoient fort grands, & je n'avois pu encore les meriter ; cette ſituation a toujours été touchante. Que ſi vous voulez qu'il y ait de la vanité, ſouvenez-vous que c'eſt la vanité d'une perſonne de quinze ans, dont je ſuis aujourd'hui ſi loin, que c'eſt raconter l'action d'une autre.

Vous vous attendez que le Chevalier de Mainville aura gagné ſon procès ? Oui Madame, il l'a gagné ; & Madame de Sainval eſt dépouillée à ſon tour, ſans qu'il lui reſte veſtige de tant de richeſſes. Voulez vous ſavoir quelle fut ſon affliction ? Meſurez-la par l'étendue de la ſucceſſion qu'on lui reprenoit : au moyen de quelques liquidations qui s'opéroient

tous les jours, elle devoit donner bientot juſqu'à cent mille livres de rente. Ajoutez à cela qu'on s'en croyoit ſi bien aſſuré, qu'on en avoit déja réglé le partage. Les deux Demoiſelles Sainval devoient avoir vint-mille livres de rente chacune, & épouſer deux gentilshommes des meilleures & plus riches maiſons du pays: reſtoient ſoixante-mille livres de rente pour faire du petit Sainval un des plus grands Seigneurs de la Province. Tout cela ſe trouvoit n'être qu'un beau ſonge; il n'y avoit plus de riches épouſeurs pour les infantes, on auroit pu ſe demander s'il y en avoit eu. Je vous ferai, Madame, bientot connoitre ces infantes.

Vu le cours qu'avoient pris les choſes, je devenois pour Madame de Sainval un objet déſagréable, dont elle n'eût pas mieux demandé que de ſe défaire. Mon oncle s'y attendoit & le déſiroit: il avoit deſſein de me

mener à Paris chez une Abbeſſe de ſa connoiſſance, auprès de laquelle j'aurois reſté, toujours ſous la direction de Madame Arvieu, juſqu'à ce qu'on m'eût trouvé un bon établiſſement. Mais Madame de Sainval vit fort bien qu'aux yeux du public, me laiſſer ſortir de chez elle dans ces circonſtances, ſeroit la même choſe que me chaſſer: il n'auroit plus fallu que ce trait pour la deshonorer ſans reſſource. D'ailleurs elle prenoit plaiſir à déranger les vues du Chevalier de Mainville: ils s'étoient toujours fort haïs, ſans en avoir autant de motifs qu'à cette heure. Elle lui fit dire qu'elle me tenoit de mon pere, & qu'elle étoit curieuſe de voir s'il ſeroit aſſez hardi pour venir m'arracher de ſes bras.

Mon oncle auroit voulu que je quittaſſe moi-même cette maiſon; mais étoit-ce à une fille de quinze ans à diſpoſer d'elle? Je ne crus pas même

pouvoir prendre ſur moi de le voir contre la défenſe de Madame de Sainval. Vous jugez bien, Madame, qu'il ne vint pas chez elle, & que de tout le tems qu'il paſſa à Dijon, je ne ſortis pas une fois ſans Madame de Sainval. Mon oncle me fit donc dire de l'aller voir chez une femme très reſpectable, chez laquelle il me donnoit rendezvous. Il étoit bizarre ſansdoute qu'avec les vues qui l'avoient amené dans la Province, & avec celles qu'il paroiſſoit avoir pour moi, il s'en retournat ſans m'embraſſer, ſans me connoitre. Je conſultai Madame d'Arvieu qui décida, ſans héſiter, que je ne devois pas y aller ſans la permiſſion de ma tante; que c'étoit à Monſieur de Mainville à me voir chez elle, ou à en obtenir l'agrément de me voir ailleurs. Vous ſavez, lui dis-je, qu'il ne peut ni l'un l'autre; voulez vous cependant que je désoblige un parent généreux, le ſeul preſque

qui me reſte ; & pourrois je être blâmée d'une civilité envers un bienfaiteur que mes intérêts ont attiré du fonds de l'Europe, & qui, à ce ſeul titre, auroit tant de droits ſur mon cœur ? Il faut que je vous diſe, Madame, ce que me répondit la ſage Madame d'Arvieu : je ſerois bien heureuſe d'en avoir fait la règle des actions de toute ma vie. « Mademoiſelle, » me dit-elle, ne nous feſons pas juge » de la bonté morale des actions ; car » ſi vous ouvriez une fois ce tribunal, » vos paſſions ne manqueroient jamais » d'y gagner leur cauſe : ici, par exem- » ple, ſi nous examinons de bonne » foi ce qui vous fait pencher à dé- » ſobliger Madame de Sainval, de » préférence au Chevalier, n'eſt-ce » pas que vous êtes plus intéreſſée à » ménager ce dernier ? Ce ſeroit donc » l'intérêt qui détermineroit votre ju- » gement dans cette occurrence, & » vous ſavez que c'eſt un conſeiller

» peu délicat : que ſeroit-ce lorſque
» des paſſions vives viendroient plai-
» der contre des regles gênantes, dé-
» compoſer les principes des mœurs &
» propoſer d'ingénieux ſiſtêmes de mo-
» rale ? Voulez vous paſſer votre vie
» à diſcuter votre devoir, ſans pou-
» voir preſque jamais vous aſſurer de
» le ſuivre ? c'eſt par cette dangéreuſe
» ſcience de raiſonner les mœurs, que
» notre ſiecle les voit périr, & ſur-
» tout dans notre ſexe : c'eſt par elle
» qu'on calme ſa conſcience, qu'on
» obtient cette paix funeſte qui ôte
» les reſſources du remords. Vous avez
» un guide plus sûr pour connoitre vos
» devoirs, ils ſont tracés dans une
» regle ſimple & facile : c'eſt de ne
» jamais vous rien permettre qui bleſſe
» une regle de mœurs reçue dans la
» ſociété : il pourra vous en coûter
» ſouvent le ſacrifice de vos penchans
» & quelquefois celui de vos intérêts ;
» mais ſouvenez vous, Mademoiſelle,

» qu'on n'eſt pas le maître de rendre » ſa vie heureuſe, mais qu'on l'eſt de » la rendre irreprochable ; & qu'on » ne peut s'aſſurer d'aimer ſon devoir, » que dans les occaſions où il en coûte » pour le remplir ».

En me parlant de la ſorte, Madame d'Arvieu ne ſouhaitoit pas que je reſtaſſe dans cette maiſon, elle en étoit bien éloignée. Cette reſpectable amie voyoit affoiblir ſenſiblement ſa ſanté ; & ſon expérience lui feſoit enviſager tous les riſques que je pouvois courir en de telles mains. Auſſi fit-elle dire en ſecret au Chevalier de Mainville, qu'il ne pouvoit faire rien de plus utile pour moi, que de me tirer d'auprès de Madame de Sainval ; & qu'une maiſon auſſi diſſipée que la ſienne, ſeroit bientot un dangéreux ſéjour pour moi à l'âge auquel j'allois être ; qu'elle prévoyoit avec la plus vive inquiétude, que a mort qui ne pouvoit pas être éloignée, me laiſſeroit

à la merci de trois femmes qui trouveroient peutêtre des sujets de joie dans toutes les fautes que je pourrois faire pour me préparer un avenir malheureux. Elle ajoutoit que Monsieur de Mainville devoit prendre tout sur son compte ; qu'il ne devoit pas oublier que mon pere, en me remettant entre les mains de Madame de Sainval, lui avoit donné sur moi des droits de mere ; & qu'à mes yeux, elle ne devoit pas les avoir perdus en me dépouillant de mon bien ; qu'enfin les moyens dont il pourroit se servir devoient m'être indifférens, pourvu que rien ne vînt de moi, & que je ne parusse pas me dérober des bras d'une femme, que mon pere m'avoit donné pour me servir de mere.

Mon oncle avoit plus de jugement qu'il n'en falloit pour sentir la légitimité de mes excuses ; mais il étoit dominé par ce foible commun à tant d'autres, de ne rien relacher de l'a-

veugle dépendance dans laquelle il vouloit tenir ceux qui recevoient ou qui attendoient des bienfaits de lui. Si l'on eût pu le faire réfléchir d'avance ſur l'injuſtice de ce qu'il exigeoit de moi, il eût été capable d'entrer dans d'autres vues ; le malheur étoit qu'il avoit expliqué ſa volonté, & elle n'étoit pas ſuivie d'une promte obéiſſance : il n'étoit pas homme à examiner après cela. Il partit bruſquement, en me feſant dire qu'il me laiſſoit maitreſſe de mes préférences, & qu'il ne penſeroit plus à rompre la belle chaîne qui me lioit à Madame de Sainval. Vous verrez, Madame, juſques à quel point une foibleſſe choquée peut porter le reſſentiment d'un homme d'honneur.

Ici, Madame, nous allons paſſer d'un ſaut ſur trois ou quatre années de ma jeuneſſe ; que pourroient-elles offrir qui valût la peine de vous être raconté ; Juſqu'à ce qu'une petite fille

ſent

ſent éclore ſon cœur, ſa vie n'eſt qu'une végétation où rien n'intéreſſe. Je fus un enfant juſqu'à l'âge de dix-huit ans. M'y voila arrivée : j'ai perdu depuis lontems Madame Arvieu ; il faut vous faire connoitre les perſonnes auxquelles je reſte livrée. Vous ſavez déja par cœur Madame de Sainval : voici les infantes que je vous ai annoncées.

Mademoiſelle de Sainval l'aînée étoit une fille de vint-cinq ans, grande, bien faite, plus laide que jolie, mais la laide la plus aimable & la plus ſéduiſante que vous ayez vu de vos jours. Elle n'employoit nul art pour cacher les diſgraces de la nature ; & par cet air de bonne foi, en un point dans lequel les femmes en ont le moins, elle cachoit ſans peine l'art avec lequel elle maſquoit les défauts de l'eſprit & du cœur ; à cet égard, ſon art étoit extrême. Cette fille avoit connu de bonheure tous ſes déſa-

vantages du côté de la figure & de la fortune ; & elle avoit senti aussi que la réputation de sa mere ne l'aideroit pas. Il falloit qu'elle se fût encore rendu justice sur les mauvaises qualités de son ame, puisqu'elle avoit fait une profonde étude de tous les dehors capables de les démentir. Vous l'auriez crue, avec tout le monde, complaisante, douce, généreuse & même charitable, indifférente pour le luxe, assez attachée à la religion & irréprochable sur les mœurs. Veniez vous à la connoitre ? vous la trouviez haute, insensible, ambitieuse, avare, éprise du luxe & de la représentation, capable d'étourderis & de passions vives, incapable d'attachement, indifférente pour la religion & peu scrupuleuse sur les mœurs. Mais comme elle étaloit tous les dehors des vertus contraires, & qu'elle étoit née avec ce genre d'esprit propre à faire atteindre à la plus haute science du

monde, elle plaiſoit à tout ce qui abordoit chez elle, & elle s'attiroit une eſtime qui tenoit de la vénération. Sa cadette, qu'on nommoit Lucile, n'affectoit rien & ne déguiſoit rien : imaginez une taille moyenne, mais bien priſe & gracieuſe, un petit minois chiffoné tout plein de graces, avec des yeux plus qu'éveillés, qui alloient chercher les gens à une lieue ; allant venant ſans ceſſe, toujours chantant, toujours ſautant, & débitant avec une volubilité étourdie une douzaine de mots de jargon, avec leſquels elle agaçoit tout autour d'elle Parmi les jeunes gens elle s'emparoit à point nommé de tous les nouveaux venus, & quelquefois elle en feſoit ſa conquête pour quelques jours. Vous croirez, madame, que cette hâte à s'emparer des gens devoit faire penſer peu avantageuſement d'elle ; mais la vanité des hommes corrigeoit beaucoup de cette mauvaiſe impreſſion. Si dans ces

occaſions le premier mouvement eſt contre une femme, le ſecond peut faire croire à l'homme, que c'eſt par l'effet d'un merite extraordinaire qu'il eſt enlevé en ſe montrant; & croyez que quand dans les choſes il y a un côté par lequel la vanité eſt flattée, on ne manque guéres de ſe jetter entiérement vers celuila. Au bout de quelques jours, on voyoit Lucile ſe conſoler d'une de ces conquêtes manquées, avec une autre auſſi peu ſolide: ce qui décéloit qu'il y avoit dans ſon manege plus de jeu que de grands deſſeins. Deſorte qu'en la connoiſſant mieux, on avoit moins mauvaiſe opinion d'elle, & on l'avoit moins bonne de ſoi.

Il ne vous reſte, Madame, qu'à connoitre la petite perſonne qui doit jouer le principal rôle ſur le théatre qui va s'ouvrir à vos yeux. Je ne vous donnerai ici qu'une eſquiſſe du portrait: vous en raſſemblerez les couleurs

répandues dans tous ces mémoires, ou plutot vous les distribuerez à tous les portraits qu'on peut faire de moi ; car sous le visage de votre amie, on a vu successivement deux ou trois femmes fort différentes l'une de l'autre. Voici quelques traits qui conviennent plus généralement à toutes les faces sous lesquelles j'ai paru. Vous savez que la nature m'avoit donné un grand nombre de parties de beauté ; mais je fus bien moins satisfaite de celles dont j'étois douée, que mécontente pour celles qui me manquoient : à cet égard, comme à tous les autres, je regardai toujours audessus de moi & jamais audessous ; je voulus être malheureuse de tout le bien que je vis arriver aux autres ; & jamais, pour me trouver heureuse, je ne voulus comparer mes maux avec les maux plus grands que je pouvois voir partout à côté de moi. Mon penchant dominant étoit un desir immodéré de plaire ; mais comme ce

desir étoit accompagné d'une ferme confiance en l'infaillibilité de mes charmes, je dédaignois fiérement de les faire valoir, & je ne paroissois pas coquête ; je ne l'étois même pas dans la rigueur du mot, car si je desirois avidement tous les hommages, aumoins je ne les cherchois pas, & souvent je les recevois avec une hauteur froide qui sembloit les rejetter. Ne croyez pas cependant qu'on ne m'ait devinée : pour désabuser mes amis, je montrois d'assez bonne foi le chagrin de voir une femme faire une conquête où j'étois, ou celui de l'entendre vanter en ma présence ; c'étoient deux malheurs trop grands pour moi, pour pouvoir les dissimuler. D'après ceci vous calculez déja, Madame, de que le dose d'orgueil j'étois pétrie en naissant ; mais cet orgueil n'a pas toujours agi avec toute sa force : Madame d'Arvieu qui n'espéroit pas de le déraciner, s'étoit appliquée à le dé-

tourner adroitement à mon avantage. En feignant de ne pas s'appercevoir que j'étois orgueilleuſe, elle cherchoit à m'inſpirer cet orgueil de pouvoir me rendre témoignage à moimême que je poſſédois plus de bonnes qualités qu'une autre : & quand l'orgueil ſe tourne de ce côté, il eſt à la fin tempéré par une vertu qui eſt la recompenſe des premieres qu'on a aquiſes ; ameſure qu'on s'enrichit de quelques qualités eſtimables, on ouvre les yeux ſur toutes celles qu'on a à aquérir encore, on s'étonne d'avoir pu s'eſtimer. Je n'étois pas allée fort avant dans cette carriere, quand je perdis le ſage guide qui m'y conduiſoit ; cependant je me reſſentois du peu de chemin que j'y avois fait. Mon amie avoit cultivé mon eſprit avec aſſez de ſuccès ; mon jugement étoit autant formé qu'il devoit l'être à mon âge ; & je laiſſois voir un gout aſſez décidé des bonnes choſes, pour que mon ſuffrage fût de

quelque prix. Il faut ajouter encore que mon humeur convenoit à ma situation : ma vivacité étoit tempérée d'une nuance de triſteſſe qui feſoit voir que je reſſentois les malheurs de ma maiſon, & l'influence qu'ils avoient eu ſur ma deſtinée. Ce n'étoit pas un ſentiment modeſte des ombres qu'il avoit plu au ciel de répandre ſur l'éclat de ma naiſſance ; c'étoit bien plutot un dépit orgueilleux de ce qu'il me manquoit quelque choſe de ce qui pouvoit enfler mon courage ; mais les dehors étoient pour moi, ils me donnoient ce ton de dignité qui convenoit à ma naiſſance, ſoit qu'on l'enviſageat par les plus beaux côtés auſſi-bien que par les moins avantageux. Enfin ce mêlange de paſſions balancées les unes par les autres, feſoit que je paroiſſois avoir cet empire qui les domine, me donnoit un air de reſerve ſage & réfléchie, qui écartoit la foule des téméraires, & qui pouvoit faire

honneur

honneur à l'homme que j'aurois distingué.

Apresent, Madame, il faut vous dire quelles conquêtes avoient fait ces trois merites. Je n'examinerai pas ce que Mademoiselle de Sainval pouvoit avoir fait de son cœur jusqu'à ce jour: il y a de bonnes langues qui prétendent qu'elles pourroient vous en dire de nouvelles; mais je hais la médisance, & je ne veux pas remonter plus haut que le tems qui répond à mes dix-huit ans. Je vous ai dit, Madame, que cette fille savoit s'attirer une sorte de vénération: il falloit bien que tot ou tard ce sentiment trouvat à en faire naître un plus vif dans quelqu'un de ces enthousiastes des qualités solides de notre sexe. Mais comme cette impression est plus faite pour se loger dans de bonnes têtes mûries par l'âge, & que la jeunesse aimable mais frivole s'arrête pour l'ordinaire aux frêles agrémens de la beauté, il étoit

encore conſéquent que les grands triomphes de Mademoiſelle de Sainval fuſſent dans une claſſe vénérable. C'eſt à cette étoile qu'elle dut la conquête du Marquis de M***, que la plus cruelle épreuve n'avoit pas guéri du gout de l'hymen. On pouvoit dire de lui, à la lettre, qu'il avoit épouſé le malin Eſprit ſous un viſage féminin : ſix ans de ce terrible ménage l'avoient vieilli à un tel point, qu'on regardoit le retour de ſa ſanté comme une réſurrection. Cet homme n'étoit plus jeune, & ne ſe montroit pas fort ſage en voulant courir de nouveaux hazards après ce qu'il avoit éprouvé : mais il étoit emporté par le deſir immodéré d'avoir des enfans à qui laiſſer une grande fortune, & ſurtout par la fauſſe confiance de trouver en Mademoiſelle de Sainval toutes les vertus oppoſées aux vices dont il avoit été le martyr. Il eſt vrai que pour prendre ſes ſuretés, il obſervoit à loiſir la belle : trois

années s'étoient passées dans cette étude, sans qu'il se déclarat. A la vérité le public ajoutoit d'autres motifs de ce long délai : on disoit que le Marquis, pour faire diversion à ses chagrins domestiques, s'étoit jetté fort avant dans la galanterie, & qu'à cette heure il attendoit qu'un regain de jeunesse qu'il devoit au repos, fût parvenu jusqu'à le rendre nubile. Quoiqu'il en soit, il avoit encore cette fausse confiance qu'on ne pénétroit point ses vues ; & il se persuadoit que cette fille se montroit à lui avec la bonne foi d'une personne qui ne croit avoir aucun intérêt à se faire valoir. On l'avoit pénétré du premier moment, & l'on ne manquoit pas de le mitoner comme il falloit, pour l'engager chaque jour davantage. Mademoiselle de Sainval jouoit là un rôle qui ne lui coutoit pas beaucoup ; car, bien qu'elle calculat tout ce qui pouvoit rendre son espoir peu touchant du côté de la per-

ſonne, elle attachoit aſſez de prix à ce qu'il y avoit à gagner pour elle du côté de la fortune, pour donner un air de ſincérité aux marques de ſa conſidération pour le Marquis. Et le pauvre homme regardant comme un chef-d'œuvre du bon ſens de cette fille de ſavoir apprécier ce qu'il valoit, la reconnoiſſoit de ſon côté pour une femme unique, & croyoit que le ciel n'avoit voulu lui faire faire un ſi rude apprentiſſage, que pour lui faire mieux gouter le bonheur de poſſéder un ſi grand tréſor.

Lucile, ſans avenir, ſans projets, vivoit du jour à la journée; ſe repaiſſant chaque ſemaine de l'illuſion d'avoir un amant, & ſe conſolant d'en ſortir, par rentrer dans une illuſion ſemblable.

Pour moi, Madame, je n'étois pas ſans mon captif: un Chevalier de Roſel étoit venu plaider à Dijon la dépouille d'une vieille femme qu'il avoit

épouſée pour ſe tirer d'une extrême pauvreté ; &, comme tous les plaideurs, il avoit recherché la maiſon de Madame de Sainval, qui paſſoit, qu'oiqu'avec peu de fondement, pour une ſolliciteuſe accréditée. Ma chere tante ſe conſervoit de ſon mieux cette réputation ; parceque ces plaideurs jouoient chez elle, & payoient de leur bourſe une ſollicitation qui n'a, que je ſache, influé ſur le ſort d'aucun procès. Revenons à Roſel : repréſentez vous, Madame, un petit homme, mince, ſec & noir ; de petites jambes, de petits bras, des cheveux noirs qu'on nommeroit régulièrement des crins, qui ne laiſſoient à découvert qu'un travers de doigt de front ; un petit nez de doguin & le reſte de même. Je n'oublierai jamais la décoration ſous laquelle il apparut, dans le deſſein ſansdoute de nous charmer. Ce petit vilain individu étoit empaqueté d'un habit de ſoie dans des

couleurs tendres & brillantes; je crus voir ſortir les extrémités d'une chenille d'entre de la verdure & des fleurs. Monſieur de Roſel fut amoureux de moi, ou peutêtre il feignit de l'être; car j'ai toujours cru que plus dupe qu'un autre du prétendu crédit de Madame de Sainval, il avoit voulu l'intéreſſer à le déployer tout entier pour ſa défenſe. Quoiqu'il en pût être, il ſe déclara promtement à ma tante, afin qu'elle fît cauſe commune avec lui. Madame de Sainval le regarda comme un homme que le ciel lui avoit fait tout exprès pour ſa vengeance: elle croyoit s'en devoir une des avantages que j'avois eu ſur elle, & de ceux que je pouvois avoir encore: car elle ne comptoit pas tellement ſur les caprices du Chevalier de Mainville, qu'elle ne s'attendît à le voir me reſtituer mes biens. S'il venoit à les garder, cette femme ne pouvoit me ſouhaiter rien de plus cruel, que de de-

voir ma subsistance à un tel mariage ; & si elle devoit avoir la mortification de me revoir riche, quel autre triomphe lui restoit-il à espérer plus touchant, que d'avoir fait passer ma personne avec tous ces grands biens entre les mains de ce monstre ? Car il faut que vous sachiez, Madame, que tout ce que j'ai dit de la figure, je devois le dire de son caractere & de son esprit. L'hideuse créature s'approchoit de vous avec cet air de contentement de soi, qui choque bien plus dans les hommes de cette espece, que dans les autres, & qui pourtant, ce me semble, leur est plus commun. Ne croiriez vous pas comme moi, Comtesse, que c'est une commisération de la Providence qui ne leur laisse pas sentir leur difformité & leur sottise : ce qui fait qu'ils ne peuvent avoir ce modeste embarras avec lequel un homme de merite nous aborde ? Pour ceux la, ils se presentent d'un air ouvert

qui ſemble vous dire qu'ils n'ont qu'à paroitre pour vous ſubjuguer, & qu'ils le ſavent. C'étoit là ſurtout Roſel : orgueilleux, inſolent, preſque brutal ; enfin toute l'impertinence de la fatuité, quand elle eſt jointe à une extrême ſottiſe. Ma tante accueillit favorablement les offres du cavalier ; & pour qu'il m'en arrivat tout le mal qu'elle en pouvoit attendre, elle les fit ſervir à me brouiller avec le Chevalier de Mainville, plus que je ne l'étois. Elle lui écrivit pour lui faire part des projets de Monſieur de Roſel ; & en lui demandant ſon aveu pour ce mariage, elle n'omit aucune des tournures choquantes qu'il falloit pour ne pas l'obtenir. Elle dirigea dans le même ſens la lettre que j'écrivis moimême ; car elle voulut que je partageaſſe la démarche, & que je paruſſe avoir la plus grande part dans ce projet d'établiſſement. L'artificieuſe femme prévit très bien que ſi elle paroiſſoit avoir

fait ce mariage ſeule, Monſieur de Mainville pourroit un jour m'en plaindre plus que m'en blâmer ; qu'il pourroit même ſe le reprocher comme une ſuite du caprice par lequel il m'avoit abandonnée à cette femme ; & que dans ce ſens il pourroit auſſi ſe croire obligé de m'en dédomager. En m'en rendant le projet commun, elle voulut me faire encourir le blâme d'une affaire qui ne pouvoit qu'être déſapprouvée de quiconque s'intéreſſeroit à moi. Mon oncle reçut nos propoſitions de la maniere qu'on l'avoit prévu ; il ne nous répondit ni à l'une ni à l'autre. Ce fut un beau ſujet pour ma chere tante de ſe donner carriere ſur la bizarrerie de l'homme : elle publia que, pour l'extravagance de ce vieux fou, on ne laiſſeroit pas manquer un bon établiſſement à une fille ; car c'étoit dans ces termes qu'elle en parloit : elle avoit grand ſoin d'exagerer les prétentions du Chevalier de

Roſel, qui, dans le vrai, ſe réduiſoient à peu de choſe. Vous me demanderez, Madame, comment j'avois pu conſentir à une ſi étrange alliance ? Je me fais encore à moimême la même queſtion. Mais y avois-je bien conſenti ? c'eſt ce que je ne ſaurois dire. Ce qu'il y a d'aſſuré, c'eſt que je ne refuſois pas ; & comment auriez vous voulu que je refuſaſſe ? Je ne pouvois me fortifier d'aucun appui contre Madame de Sainval ; je ne voyois nul refuge après elle : au lieu de ſoumiſſion, j'avois de la timidité qui fait le même effet. Ajoutez que, ſi cette idée étoit peu flatteuſe, elle n'en combattoit pas une plus flatteuſe ; je n'ambitionnois encore que des hommages ſans conſéquence, je ne déſirois ni un amant ni un mari ; & mes yeux ne s'étant arrêtés ſur perſonne, je n'avois point de regle de comparaiſon, pour juger de du Roſel. Quand j'eus enſuite à qui le comparer, je ne

manquai pas de le trouver effroyable; je friſſonnai de la ſeule penſée que j'avois du être à lui.

Cependant nous conſervions en paix nos avantages reſpectifs, parceque la conquête de l'une de nous ne convenoit pas à l'autre. Cette bonne intelligence fut détruite ſoudainement par l'arrivée de Limeuil, c'eſt le nom que portoit alors le Comte. Je ne me diſpenſerai pas plus, Madame, de vous en faire le portrait, que ſi vous ne l'aviez pas vu: après tout, il faudroit l'avoir vu comme moi à cet âge; & il faut auſſi, pour le peindre aujourd'hui, en avoir conſervé la même impreſſion. Vous connoiſſez, Comteſſe, ces grands yeux noirs ſi bien fendus, au niveau de ce front ſérein & auguſte, qui s'ouvre avec cette douce majeſté, qui intimide & qui raſſure, qui fait naître la confiance auſſitot qu'il attire le reſpect: mais vous n'avez pas vu ces yeux, lorſqu'à vint-

cinq ans, pleins d'une ame vive & tendre qui cherchoit ſon objet, ils ſembloient, pour ainſi dire, vous offrir un cœur & demander le vôtre. N'allez pas croire pour cela, Madame, qu'il y eût du manege dans ces yeux : je vous dis que Limeuil avoit une ame aimante, qui échauffoit tout, qui attiroit tout ; & cette ame étoit dans ſes yeux, comme elle eſt dans ceux de tout le monde, quand on ne l'en retire pas : mais il n'y mettoit nul deſſein : il ne connoiſſoit pas plus le charme de ſes regards, que les charmes de ſa figure ; & ſes yeux parloient à toutes les femmes par cette raiſon, qu'ils ne parloient encore à aucune. Ses autres traits n'étoient pas moins remarquables, & ils avoient tous cet accord qui caractériſe les belles figures. Son teint, que la plus jolie femme pouvoit envier, étoit aſſurément trop beau pour un homme, & il lui auroit ôté quelque choſe de la

majeſté de ſon ſexe, en lui donnant trop des graces du nôtre ; mais une profonde modeſtie étoit ſi généralement empreinte ſur ce viſage, qu'il ne falloit pas moins de toute ſa douceur pour que ſa phiſionomie ne fût pas auſtere. Il étoit bien vêtu, peu paré ; mais dans ſon ajuſtement le plus ſimple, on appercevoit une ſorte de gout & de dignité qui ſemble être propre à certaines gens comme la phiſionomie. Sa converſation étoit plus douce qu'enjouée, plus juſte que brillante. Son commerce étoit comme ſa converſation, facile, ſimple, ouvert, point familier, feſant naitre plus de confiance que de gaieté, quoiqu'il ne la bannît pas & qu'il l'aſſaiſonnat au contraire d'une certaine fineſſe ſage qui la rend délicieuſe, mais propre à peu de gens. Enfin il achevoit de porter le deuil de ſon pere ; il étoit unique : ce qui donne encore un intérêt de plus aux yeux des filles qui ſont à marier.

Voila, Comteſſe, quel étoit le Paris qui vint jetter entre nous la pomme de diſcorde. Il eſt certain que nous fîmes toutes trois aſſaut de merite devant lui ; mais vous devineriez, quand je ne vous le dirois pas, que Lucile fut la premiere. Elle l'attaqua le jour même qu'il nous fut préſenté ; le terme n'eſt pas trop fort pour exprimer la promtitude de cette fille ; & il ne falloit pas être moins leſte qu'elle, pour en ſaiſir l'occaſion ; car vous comprenez bien, Madame, que ce jour là les plus grandes attentions du nouveau venu furent pour Madame de Sainval. Il ſe paſſa je ne ſais quoi dans la rue, qui attira aux fenêtres une partie des perſonnes qui étoient dans le ſallon : Lucile plus légere qu'un oiſeau, ſe trouva à la même croiſée avec Limeuil, & dans moins d'une minute elle ſe fit tenir des diſcours obligeans, qu'elle prit pour quelque choſe de très ſignificatif. On me redit

peu de tems après cette ſubite converſation ; je vous aſſure qu'il n'y avoit rien de plus que ce que l'uſage autoriſe à dire à toutes les femmes & en toute rencontre ; mais Lucile voulut y attacher de la conſéquence, & elle en fut tranſportée. Le lendemain elle courut preſque audevant de lui, avec un petit air de ſatisfaction & de confiance qui ſembloit interroger ce jeune homme, & lui demander, *où en ſommes nous aujourd'hui ?* Limeuil qui vit tout d'un coup de quoi il étoit queſtion, laiſſa dabord échapper un petit panchement de tête accompagné d'un ſouris malin, qui me parut un peu trop triomphant : il me ſembla qu'il avoit l'air de lui dire, *fort bien ! nous appercevons votre petit manege !* Il eſt vrai que ramené par une promte réflexion à ſa généroſité, à ſa délicateſſe, à ſa bonté, il prit ſurlechamp avec cette fille un air ſi circonſpect, qu'il devoit contenir la plus étourdie. Je vous fais

assez comprendre, Madame, que j'observois tout cela ; dois-je dire, par curiosité simplement, ou avec intérêt ? C'étoit aumoins un intérêt tout nouveau ; car jusques-là je n'en avois pas pris aux conquêtes de Lucile. Quoiqu'il en soit, j'avois fait mon compte que c'étoit une affaire finie entr'eux ; mais ma cousine n'en jugea pas de même. Je ne saurois dire par quelle tournure elle put interpréter en sa faveur le sérieux grave de Limeuil ; mais elle se crut si assurée de lui, qu'elle s'en vanta hautement aumilieu de sa famille. Voici ce qui lui en fit naître l'occasion.

Depuis quelques années, Monsieur de Sainval passoit la plus grande partie du tems à la campagne : absolument nul à la ville, il étoit quelque chose aux champs ; & sa stupidité ne l'empêchoit pas de gouter une sorte de domination qu'il y exerçoit ; quoique subordonné aux plans, je pourrois dire

dire aux ordres de ſa femme. Tous les ans, dans la ſaiſon des recoltes, qui eſt celle des travaux, on lui donnoit une des Demoiſelles Sainval pour le ſoulager, en attendant que toute la famille s'y rendît à l'entrée des vacances. Les circonſtances dans leſquelles j'ai dit que ſe trouvoit Mademoiſelle de Sainval l'aînée, vis-à-vis du Marquis de M***, étoient des motifs pour la retenir à la ville. Je n'avois ni les talens économiques de mes couſines, ni la confiance de leurs parens; & d'ailleurs on affectoit d'attacher aſſez d'importance à la recherche de Monſieur du Roſel, pour ne vouloir pas me ſouſtraire à ſes ſoins; le ſort ne pouvoit tomber que ſur Lucile. La famille étant raſſemblée à ſouper, Madame de Sainval dit à ſa cadette: Lucile, votre pere demande une de vous, & comme j'ai des raiſons pour garder votre ſœur, & que Pauline (cette Pauline c'eſt moi, Madame, je ne ſais ſi je vous l'ai dit)

en a auſſi pour reſter encore, c'eſt vous que j'enverrai, préparez vous à partir dans deux ou trois jours. Mademoiſelle Lucile qui étoit en poſſeſſion de repartir fort librement, répondit d'un ton aigre qu'elle pouvoit avoir ſes raiſons comme les autres, mais que ce n'étoit pas de ce jour qu'elle ſavoit que c'étoit ſon ſort d'être ſacrifiée.

Quelles ſont ces raiſons, Lucile ? car on ne veut ni vous nuire ni vous ſacrifier.

Mais ! reprit-on en ſe rengorgeant, c'eſt qu'il y a quelqu'un auſſi qui me recherche : & c'eſt quelqu'un qui vaut la peine d'être cultivé, aſſurément.

Peut-on ſavoir qui eſt ce quelqu'un ?

Oh ! c'eſt un fort aimable cavalier : c'eſt Monſieur de Limeuil, qui s'eſt déclaré dès le premier jour.

Déclaré ! dites vous Lucile ?

Aſſurément ! je ne puis pas douter de ſes bons deſſeins ; & il faut être

bien chanteuse pour perdre l'occasion d'un si bon établissement, pour aller faire la servante des autres.

Depuis que Madame de Sainval avoit entendu le nom de Limeuil, elle ne cessoit de secouer la tête : quand elle eut laissé parler la petite personne, elle reprit, *vision, ma chere, vision toute pure !*

Oui, oui Madame, vision tant que vous voudrez, mais je sais ce que je dis.

Eh bien ; Lucile, vous ne pourrez pas me reprocher de vous avoir fait manquer ce grand établissement : je sais trop combien votre petite pétulance se donneroit carriere, si je vous éloignois ; & vous aurez la confusion, puisque vous le voulez, de voir évanouir votre chimere : j'écrirai à votre pere qu'il fasse comme il pourra, & vous resterez.

Lucile fut fort contente de cet arrangement : mais Limeuil continua

d'oppoſer à ſes agaceries un reſpect ſi ſérieux & ſi viſible pour tout le monde, que cette fille, avec toute ſa prévention, ne put conſerver ſes premieres eſpérances, ni les prétexter : mais cette fois elle ne les vit pas évanouir avec la réſignation qu'elle avoit eu juſqu'alors dans des occaſions ſemblables. Soit que le merite du cavalier eut fait plus d'impreſſion ſur cette tête légere, ou qu'elle trouvat ſa délicateſſe engagée par les jactances que je viens de rapporter, elle s'opiniatra à pourſuivre ſes droits ſur ſa prétendue conquête ; & quand elle crut devoir perdre toute eſpérance, elle fit retomber ſur moi ſon chagrin. Madame de Sainval ayant laiſſé paſſer près d'un mois, ſans faire aucune queſtion ſur les ſuites de cette importante ouverture, dit enfin un jour à ſa fille : *eh bien, Lucile ! que devient cette recherche ſi ſérieuſe de Monſieur de Limeuil ?* Lucile, le viſage enflammé &

jettant sur moi des yeux ardens de colere, s'écria : *il falloit que Mademoiselle Pauline m'enlevat ma conquête ; c'est un des tours de son métier !* Votre servante, Mademoiselle, lui répondis-je avec une profonde inclination de tête, vous me faites trop d'honneur, & vous êtes trop modeste. Madame de Sainval qui ne vouloit pas s'abaisser à entrer dans notre quérelle, & qui se promettoit peut-être en secret de s'en amuser, passa dans son cabinet, sans paroître nous avoir entendues : & moi je laissai ma pauvre cousine exhaler sa bile en toute liberté, affectant un air indifférent & dédaigneux, qui couvroit mes profondes méditations. Sans bien démêler tous les sentimens dont j'étois occupée, il me semble que le premier étoit un desir de meriter le ressentiment de Lucile.

Vous jugez assez, Madame, que cette fille n'étoit pas la seule dont les yeux se fussent ouverts sur les per-

fections de Limeuil : il faut que je vous dise quel progrès il avoit fait dans toute la famille. Si j'ai réussi à vous donner une esquisse fidelle de son portrait, vous aurez compris que ce n'étoit pas un de ces merites qui s'annoncent avec fracas, contre lesquels les femmes un peu reservées sont en garde, & auxquels échappent même les plus étourdies, qu'ils ont ébloui dabord; parcequ'à coup sûr, l'examen est à leur désavantage. Le merite de Limeuil ne commençoit pas par vous étonner; mais bientot, sans que vous y prissiez garde, vous ne pouviez plus vous dépêtrer de lui, il s'étoit emparé de toutes vos facultés sensitives. Simple, modeste, sans aucune prétention; il finissoit par prendre un ascendant irrésistible : ce fut toujours son sort avec les hommes & les femmes également : dans les jeux de son enfance, il avoit toujours été le Roi; & quand il fut transporté sur

de grands théatres, ceux qui avoient cru devoir le laiſſer toute leur vie bien loin derriere eux, ſe réunirent, ſans ſavoir comment cela s'étoit fait, à le demander pour chef. Dans la ſociété, la premiere impreſſion qu'il feſoit d'abord étoit de plaire & de toucher : l'inſtant d'après il excitoit la curioſité, & cette curioſité vous perdoit ; parceque par quelque côté qu'on le prît, on trouvoit ſujet d'eſtime, d'admiration, d'attendriſſement. Ce n'étoit rien que de lui trouver toutes les qualités ſolides avec les agréables : ne connoiſſez vous pas, Comteſſe, cette certaine pâte de bonté, à laquelle les ames ſe prennent comme à la glû ? c'étoit la ſienne. Doué du gout le plus délicat, il s'accommodoit ſans peine d'un homme de peu d'eſprit, pourvu qu'il fût bon ; difficilement d'un petitmaître, jamais d'un fat : cependant il ne blâmoit perſonne ; & lors même que ſon gout l'éloignoit le plus d'approu-

ver ; il ne prenoit point des airs dédaigneux & choquans : ordinairement un doux ſouris annonçoit ſon indulgence pour tout ce qui ne pouvoit meriter ſon ſuffrage ; amoins qu'il fût queſtion de choſes qui puſſent bleſſer la probité, la religion ou les mœurs ; car alors ſon viſage ſévére ne manquoit jamais d'annoncer ſon déſaveu. Telle que cette ame ſe montroit dans ces ſignes muets, telle on la trouvoit dans la conduite de ce jeune homme. S'il ne s'agiſſoit que de ſacrifier ſes gouts ou ſes intérêts, rien ne mettoit des bornes à ſa complaiſance : Vouloit-on tenter ſa droiture ? étoit-il queſtion de l'engager au plus petit déguiſement ? on le trouvoit inébranlable ; il ne balançoit point à faire les refus les plus mortifians, & aux perſonnes qui lui étoient les plus cheres. Quand nous le connûmes, il n'avoit pas encore été à Paris, il avoit même peu fréquenté Dijon : on peut dire que

c'eſt

c'eſt par la maiſon de Madame de Sainval, qu'il fit ſon entrée dans le monde. Voici quelle allure il y apporta. Comme il avoit toutes les lumieres que la bonne lecture peut donner, & qu'il en avoit encore puiſé beaucoup dans le commerce d'un illuſtre diſgracié, le plus poli peutêtre des courtiſans de ce regne, rien ne l'étonnoit : ſa politeſſe n'étoit pas de manieres & de tons ; elle conſiſtoit en ce qu'il paroiſſoit affecté des choſes comme il devoit l'être ; & vous lui trouviez toujours la contenance qui convenoit aux circonſtances. Vous n'avez pas vu un homme qui ſe mît plus promtement à ſa place : ſa deſtinée l'a fait paſſer bien rapidement à des conditions extrêmes ; il a été tout d'un coup dans chacune, ce qu'il convenoit qu'il fût : & enfin quand il parut à la Cour de Louis XIV, ce Prince, ſi bon juge en ces matieres, demandoit avec étonnement à ſes courtiſans, *où étoit-il*

donc, je ne vois personne qui ait plus l'air d'avoir passé sa vie avec nous? On s'appercevoit bientot qu'il aimoit la société, mais on s'appercevoit aussi qu'il ne devoit pas craindre la solitude, & qu'il falloit que depuis sa plus grande jeunesse il y eût passé une bonne partie de son tems, pour avoir aquis cette multitude de connoissances qui étonnoit tous ceux qui étoient capables d'en juger. Voici maintenant ses défauts. Il étoit trop indifférent pour les petites choses : mais cette indifférence couvroit une forte ambition pour les grandes : éloigné de la profession des armes, par une tendresse mal entendue de son pere qui ne put se séparer de lui, il ne s'occupa que de se rendre digne de toutes les places, sans se mettre en peine d'en obtenir aucune, se souciant peu de n'être rien dès qu'il ne pouvoit pas être tout; aimant autant avoir deux mille livres de rente, que vint, dès qu'il n'en avoit

pas cent mille ; ce qui n'empêchoit pas qu'il n'eût un certain air magnifique, qui le fit passer pour prodigue aux yeux de ceux qui ignoroient combien peu il avoit à dépenser. Mais ces défauts même tenoient en lui à quelque chose de grand ; ils achevoient de faire sentir l'élévation de cette ame : on pourroit dire que c'étoient des choses par lesquelles il étoit déplacé dans sa mauvaise fortune, & qui servirent à faire éclatter ses grandes vertus, quand la fortune l'eut mis dans la place pour laquelle il étoit né. Ici, Madame, je crois qu'il sera bon de vous souvenir que vous connoissez l'homme, de peur que vous ne croyez lire un panégyrique, ou un caractere d'imagination.

Madame de Sainval, comme de raison, fut la premiere qui sentit ce grand merite, & qui se fit une étude de le mettre au jour : avec de l'esprit & de la délicatesse on en trouvoit assez d'oc-

casions ; car si Limeuil ne les cherchoit pas, il ne s'y dérobeoit pas non plus, l'affectation étant toujours la chose qui étoit le plus loin de lui. Il y avoit même deux cas dans lesquels il alloit presqu'au devant des conversations intéressantes ; c'étoit lorsqu'on lui faisoit sentir un ton naturel de confiance, attrait auquel il ne résistoit pas ; ou lorsqu'il venoit à rencontrer quelque ame forte, qui ne perdoit rien, je vous assure, à toucher la sienne & à s'y allier. Alors ce feu si doux, qu'on osoit soutenir auparavant, devenoit une flamme vive qui vous embrasoit & qui vous mettoit hors de vous-même : mais au milieu de cette plus grande chaleur, il revenoit à lui aussitôt qu'il convenoit ; comme s'il n'eût fallu qu'un fil de soie pour gouverner cette ame, que sa vigueur rendoit si impétueuse. Madame de Sainval faisoit chaque jour là-dessus des remarques fort justes, & ces remarques

étoient le sujet le plus ordinaire de ses conversations ; ce qui, pour le dire en passant, n'étoit peut-être pas trop prudent devant les trois jeunes têtes qui l'écoutoient. Je me souviens qu'un jour elle disoit à notre célebre Comte de B***, si habile à faire des portraits, & puni si long-tems pour en avoir fait : Apprenez-moi comment cet étonnant jeune homme, à son âge, avec un génie si chaud & si capable de l'emporter, a pu acquérir cet empire absolu sur lui-même, se faire cette égalité d'humeur inaltérable, qui fait qu'on n'a pas vu un homme de mœurs plus douces ?

Vous en serez plus surprise encore, lui répondit le Comte de B..., quand vous saurez que ce n'est pas en lui une qualité de tempérament, l'effet d'une ame molle & tiede, peu susceptible d'émotion, mais une vertu aquise par de longs combats ; & que sa premiere jeunesse, en effet, n'avoit pas

annonçé un naturel si paisible. Limeuil étoit élevé dans toutes ces funestes complaisances qu'on a pour un fils unique ; un esprit bouillant, qui ne trouvoit point de frein dans ce genre d'éducation ; une constitution saine, sa taille & sa force plus grandes que celles des autres enfans de son âge, & qui lui donnoient sur eux cet empire qui a peut-être été le premier que des hommes ont exercé sur leurs semblables ; tout cela l'avoit accoutumé à supporter fort impatiemment qu'on résistât à ses moindres volontés, & le feroit craindre qu'il fût, dans un âge plus avancé, d'un caractere difficile. Un exemple domestique lui fit naître le dessein de se corriger. Son pere, le plus honnête & le plus généreux des hommes, aimable dans la société, le plus tendre des peres & le meilleur des maîtres, étoit dans son domestique d'une pétulance inquiéte, qui l'y rendoit insupportable. Limeuil

né avec cet esprit pour lequel rien n'est perdu, fit de profondes réfléxions sur un défaut dont il avoit tant à souffrir lui-même ; il se convainquit qu'il n'y avoit point de bonnes qualités capables de le faire supporter ; & que c'étoit le plus grand de tous les fléaux ; que de passer sa vie avec des personnes qui vous fesoient sentir ce cruel aiguillon sans relache. Il conçut aussi que quiconque étoit capable de se rendre maître de l'impétuosité de son humeur dans la société, pour ne pas s'en faire abandonner, étoit d'autant plus répréhensible d'en verser l'amertume sur ceux que l'autorité ou les liens du sang lui attachoient ; que c'étoit une espece de basse tirannie que l'humanité & la droiture condamnoient également. Profondément pénétré de ces réflexions, le jeune homme avoit domté son caractere bouillant à l'âge auquel on ne connoit ce défaut que par les facheux accidens qu'il attire.

Vous trouverez ſansdoute, pourſuivit B****, que c'eſt un vrai prodige qu'un tel changement du aux ſeuls efforts, aux réflexions d'un jeune homme de moins de vint ans ? Ce prodige fut ſuivi d'un autre : le vieux Comte fier d'un tel fils, ſentit renaitre une vertu qui n'étoit guéres de ſon âge, l'émulation d'imiter un ſi bel effort ; & l'exemple du fils triompha d'un défaut qu'avoient fortifié plus de ſoixante ans d'habitude. Alors le cœur du jeune Limeuil, glacé juſques-là par cette humeur ſi épineuſe, s'ouvrit tout entier à celui d'un pere qui l'idolatroit ; & il ſe forma entr'eux une liaiſon délicieuſe où, ſans rien ôter d'un côté à la dignité, ni de l'autre au reſpect, on vit le pere & le fils amis, confidens l'un de l'autre, ne pas faire une démarche, ne pas écrire une lettre ſans ſe conſulter, vivre enſemble, ſe ſuffire, n'avoir en apparence qu'une ame, que les mêmes penchans & les

mêmes plaisirs. Mais c'est surtout à la mort du vieillard, que se déploya dans tout son éclat l'excellent naturel de ce jeune homme ; qu'on vit l'amitié exaltée par la religion, & la majesté de la religion adoucie par la tendresse filiale, s'allier si bien & former le spectacle le plus touchant. J'en ai été témoin, poursuivit B*** ; j'ai vu Limeuil attaché nuit & jour au lit de son pere, au milieu des soins les plus tendres, mais écartant le mol langage des consolations humaines, lui développer courageusement les vérités augustes de la religion ; le menant, comme par la main & par les sentiers de la mort, à un port salutaire. La persuasion avoit dans sa bouche toutes les graces de son âge ; & l'autorité qu'elle auroit pu avoir dans la bouche d'un Docteur à cheveux blancs. Aussi n'auriez vous apperçu là aucune impression de l'horreur qui n'est que trop ordinaire dans ces circonstances : il n'y

fut pas répandu une larme ; la scene étoit réduite, aux yeux de tout le monde, aux vrais termes que lui assignent la sagesse & la religion ; & si quelqu'un des spectateurs éprouvoit des sentimens d'effroi, c'étoit pour soi-même & pour les dangers qu'il pouvoit trouver dans le reste du voyage qu'il voyoit terminé si heureusement pour le mourant. Pour l'heureux vieillard, plein d'années & de consolations, il commença paisiblement son sommeil dans des bras si chers ; ne sachant s'il chérissoit ou s'il admiroit davantage un fils si extraordinaire.

En nous fesant ce récit, le bon B.. avoit les yeux humides : vous voyez, nous dit-il, combien je suis encore touché du souvenir de ce spectacle ; qui ne fut pas perdu, je vous assure, pour une ame si dissipée ; & qui, comme vous savez, en avoit grand besoin. Tel est l'ascendant de ce merveilleux jeune homme : craignez le, Mesde-

moiſelles, ajouta-t-il en ſe tournant vers nous & en riant; craignez, mes belles couſines, que ce grand merite n'emporte bientot d'ici trop de regrets.

Fort bien, dit Madame de Salival, profitez-en, Meſdemoiſelles. Et cela fut accompagné d'un regard ſur la pauvre Lucile, que la malicieuſe Pauline ne perdit pas. Mais vous, Comte, que voulez vous dire, Limeuil ne penſe pas à nous quitter.

Vous croyez, répondit-il, que ce garçon ne penſe à être que ce qu'il eſt, parcequ'il vous paroit content de ſa fortune: c'eſt que de la maniere dont il penſe, tant qu'il ſera content de lui, il le ſera toujours de tout; & ſi l'ambition n'eſt que ce deſir inquiet de poſſéder & de pouvoir plus que les autres, on peut dire que Limeuil eſt abſolument ſans ambition. Ce qui fait encore qu'il prétend peu, c'eſt que, s'il ſe juge, ſa modeſtie

prononce : mais malgré tout cela, son ame sent sa force ; sent qu'elle est faite pour les grandes choses, & à la premiere occasion son essor l'emportera de ce côté. Il ne tardera pas d'aller reconnoitre la Capitale & la Cour : les images du grand l'y frapperont de plus près ; car soyez assurée que le tourbillon des petites choses ne l'offusquera pas une minute. Limeuil ne s'empressera pas, il ne briguera pas, & beaucoup de minces intriguans pourront se placer avant lui ; mais enfin viendront des occasions de faire connoitre son ame & ses talens : il en peut naitre encore des agitations de ce regne, qui ne sont pas finies, si je ne me trompe ; & comptez qu'il n'en faudra pas beaucoup pour qu'on sache à quoi s'en tenir, & qu'on sera bientôt étonné de n'avoir pas fait attention à un homme né pour faire le destin de sa nation, & qui le fera peutêtre. Il ne faut donc pas trop nous

accoutumer à le regarder comme nôtre ; faites état que ce n'eſt pas une plante pour ce terroir ; & cependant ſur ſon chemin, faute d'autre objet d'ambition, il traîne en conquérant un eſſain de cœurs à ſa ſuite : craignez, belles couſines, de groſſir le nombre des infortunées que je vois attachées à ce char.

A ce compte, Monſieur, dit Mademoiſelle de Sainval, votre jeune héros eſt un peu coquet ; c'eſt un vilain défaut dans un homme, & je ſuis bien-aiſe qu'aumoins vous nous montriez cette ombre à ce grand merite dont vous venez de nous épouvanter.

Limeuil aime à plaire, reprit le Comte, mais il ne le cherche pas ; il voudroit lire dans tous les cœurs cette approbation qui l'aſſurât qu'il eſt tel que les honnêtes gens peuvent deſirer qu'il ſoit ; ce qui n'eſt pas aſſurément de la coquetterie. Je crois même

qu'en galanterie, loin de faire des efforts pour séduire, il seroit capable d'en faire pour ne séduire pas : mais qu'inférer de tout cela ? sinon qu'avec lui l'honneur d'une jeune personne est en sureté, mais que son repos ne l'est guéres ? Et puisque, sans en avoir eu le dessein, je finis si sérieusement ma plaisanterie, je vous dirai que partout où il passe, je surprends des soupirs étouffés qui décélent qu'on n'a que trop connu ce qu'il valoit ; ce qui n'est pas un petit malheur, parce qu'une femme qu'un tendre intérêt aura portée à examiner ce merite rare, en effacera difficilement l'impression de son cœur, & aura de la peine à être heureuse avec un autre homme.

Que dites vous, Madame, d'une telle plaisanterie ; ne la trouvez vous pas bien sérieuse en effet ? Et que penser du jugement de ces Mentors à barbe grise, qui viennent vous dé-

nombrer, aggrandir peutêtre les perfections d'un homme merveilleux, devant de jeunes créatures peutêtre déja trop frappées de ſon extérieur, & qui, ſans les obſervations de ces têtes ſages, ſauroient bien ſe faire ces noms d'eſtime, de conſidération, d'admiration ſi vous voulez, dont on aime à déguiſer des ſentimens qui tendent réellement à la foibleſſe ?

Voulez vous ſavoir qui aidoit encore à tourner mon attention ſur ce jeune homme ? Vous n'avez peutêtre pas oublié, Madame, que dans le dénombrement de la maiſon de Madame de Sainval, je vous ai nommé une Mathilde ? Mademoiſelle Mathilde pouvoit avoir pluſieurs motifs de s'attacher à moi. Peu conſidérée des Demoiſelles Sainval, elle étoit naturellement diſpoſée à faire parti contr'elles avec quiconque leur ſeroit oppoſé. Je crus encore m'appercevoir qu'elle trouvoit quelque conformité entre les

obſcurités qui enveloppoient ſa naiſſances & les diſgraces qui avoient accompagné la mienne ; & quoique ſes déférences me fiſſent aſſez ſentir qu'elle ne manquoit pas de faire les diſtinctions que je pouvois exiger, je croyois ſentir auſſi que, quoique de loin, elle mettoit nos deſtinées ſur la même ligne. Il faut ſavoir encore que le vieux Chevalier de Mainville, malgré ſes bruſqueries, n'avoit pas voulu que mes beſoins me laiſſaſſent dans la dure dépendance de Madame de Sainval, & qu'il me feſoit toucher tous les trois mois une ſomme conſidérable. Mon oncle de Perceval avoit de ſon côté la même attention, & la rempliſſoit généreuſement ; deſorte que ſans patrimoine & preſque ſans nom, je jouiſſois d'une abondance que le ſoin de ma parure ne pouvoit épuiſer, quelqu'étendu qu'il fût. Cependant je ne théſauriſois pas du ſurplus, & je n'avois garde auſſi de l'abandonner aux

Demoiſelles

Demoiſelles Sainval, qui l'auroient pris ſans façon & ſans reconnoiſſance. Mes libéralités tomboient ſur Mathilde, qui ne les défroit pas, & qui, n'ayant pas de prétexte pour les refuſer, les recevoit avec tant de nobleſſe, qu'elle me força à la fin à en mettre de mon côté ſur les bras enfans. Je ſuis ſûre, Madame, que vous vous prévenez déja pour cette fille, auſſi le mérite-t-elle aſſurément : avec la figure & l'eſprit de Madame de Sainval, elle avoit un fond de bon naturel, qui lui faiſoit mettre à profit les bons & les mauvais exemples de ſa maraine ; & vous verrez que de fort bonne heure, la petite perſonne réfléchiſſoit. Avec toutes ſes perfections, je la tenois honorée d'être ma complaiſante, & elle avoit la modeſtie de ne pas reſiſter à ma prétention.

Pendant le long entretien qui fut rempli des éloges de Limeuil, & auquel je ne mêlai pas une parole, Ma-

thilde, son petit doigt sur sa bouche & les yeux fixés sur moi, semblait m'avertir qu'elle entendoit quelque chose à mon silence. Aussitot qu'elle fut seule avec moi, elle me dit: quoi, Mademoiselle, pendant une grande heure qu'on est sur ce chapitre, vous n'avez pas un mot à mêler aux louanges de Monsieur de Limeuil!

Peu s'en fallut que cette sortie ne me fit rougir; mais je ne voulois pas paroître émue, & vous remarquerez que ce déguisement signifioit déja quelque chose dans le sens des observations de Mathilde. Je lui répondis avec un froid affecté, que l'éloge de ce cavalier étant en de si bonnes mains, je n'aurois pu que le gâter en interrompant ses panégyristes.

Oui, oui, reprit la petite fille, fiez vous y de m'en imposer par cet air d'indifférence, que je sais bien comment expliquer.

Qu'est-ce que c'est que votre pré-

tendu air d'indifférence ? & que voulez vous dire avec votre explication ?

Sansdoute, Mademoiselle, croyez vous que je ne voye pas qu'il faut une bonne raison pour faire taire la plus intéressée, &, si j'ose tout dire, celle qui sans un peu d'ingratitude ne pourroit méconnoitre ce merite distingué auquel tout le monde rend un si juste tribut ?

A propos de quoi, Mathilde, ces mots d'intérêt & d'ingratitude ?

Oui, certes, une vraie ingratitude, si nous ne fesions pas plus d'attention à l'homme merveilleux, que nous n'affectons d'en montrer ; car quoiqu'en dise votre prophétique Comte de B***, je prophétise moi, & j'ai mis dans ma tête, que cette grande destinée qu'on nous menace que nous allons perdre de vue, se trouvera fort dignement remplie à faire le bonheur d'une charmante personne qu'on voit ici.

Je ne pénétre pas comme vous les vues de cet homme à grandes deſtinées ; & je vois encore moins quel rapport a tout cela avec la queſtion ou le reproche que vous me feſiez.

Votre modeſtie a beau vous empêcher de vous reconnoître dans la charmante perſonne, vous n'en ſavez pas moins qu'il ne faut pas l'aller chercher loin ; & vous ſavez bien auſſi que je ne veux pas parler des Demoiſelles Sainval : non Mademoiſelle, (pourſuivoit-elle en hochant la tête,) non en vérité, ce ne ſera pas aux piés de nos infantes, que ce grand deſtin ira s'enchainer.

Je crois, Mathilde, que vous voulez éprouver ma tête, d'après celle de Lucile, & voir ſi je ſuis fille à faire le ſecond tome de ſes viſions ?

Je ne releverai pas, Mademoiſelle, l'irrégularité de cette comparaiſon ; vous ne m'accuſez pas ſincérement de la faire. Monſieur de Limeuil, à

repouſſé les empreſſemens de Lucile avec autant de délicateſſe que ſa droiture lui en permettoit : tout le monde en eſt témoin, comme on l'eſt de la conduite toute oppoſée qu'il a avec vous, qui doit ſignifier quelque choſe avec un homme de ce caractere. Et ne croyez pas, Mademoiſelle, que je penſe vous rien apprendre, & que je ne ſois bien perſuadée que ſi vous n'en aviez eu la même opinion, vous n'auriez pas été la derniere à le louer.

Vous trouvez donc que je ne ſuis pas pardonnable de m'être tue dans cette circonſtance ?

Je ne dis pas cela, Mademoiſelle ; je parle du motif qui a pu vous faire taire : il y a des occaſions dans leſquelles on doit louer ce que louent les autres, apeine de montrer peu de jugement, ou, ce qui ſeroit pire, peu d'approbation pour les qualités eſtimables ; & vous ne pouvez avoir aucun de ces motifs.

suis pas exposée à m'abuser à cet égard, comme pourront l'être beaucoup d'autres : car quoique, à mon avis, il doive y avoir très peu de femmes dignes de fixer Monsieur de Limeuil, il y en a sumoins un grand nombre qui, sans s'avouer une espérance décidée, peuvent aussi ne pas voir du premier coup d'œil, comme je la vois, cette impossibilité prononcée qui ferme le cœur aux désirs, à moins qu'on ne soit d'une folie extrême. Comme ici, par exemple, je n'ai qu'à me figurer que c'est dans un jeune Roi que je découvre toutes ces grandes qualités dont nous nous entretenions, croirez-vous, Mademoiselle, que j'aie besoin d'un grand effort de raison, plus que la tête ne me tourne à cette découverte ?

Un Roi ! Mathilde ! ne puis-je m'empêcher de m'écrier, voilà une terrible comparaison !

Je ne fais pas une comparaison, Mademoiselle ;

Mademoiſelle ; je veux dire que quand Monſieur de Limeuil ſeroit un Roi, il ne ſeroit pas plus impoſſible qu'il me fût quelque choſe, que cela eſt impoſſible, étant ce qu'il eſt, & que c'eſt une choſe qui ſe voit du premier coup d'œil : c'eſt ſous ce point de vue que je l'ai enviſagé. On dit qu'à l'inſtant qu'une jeune perſonne eſt frappée de la vue d'un cavalier qui l'intéreſſe beaucoup, elle ſent une voix ſecrette qui dit tout bas dans ſon cœur : *ſi cet homme pouvoit être à moi !* Quand j'ai vu Monſieur de Limeuil, mon cœur ne m'a pas dit le *ſi* ; ainſi ma tête n'en court aucun riſque. Je vous dirai plus, Mademoiſelle, je regarde comme un bonheur d'avoir connu ce jeune homme, & d'avoir vu de près en lui l'étendue de merite qu'un homme peut avoir : croyez que cette connoiſſance, loin de troubler mon repos, l'aſſurera contre bien de dangers qu'il auroit couru peutêtre. Dabord, ſi je me con-

nois un peu, je ne ſerai pas ſurpriſe, comme une autre, par ces feux ſubits qu'on nomme coups de ſympathie; ils ne prennent qu'à des ames neuves qui ne ſont pas accoutumées, comme la mienne, à obſerver les qualités de l'autre ſexe, à faire des comparaiſons & des diſtinctions. Mais enfin, prémunie ou non, plus ou moins tard un tems vient, ſi l'on en croit toutes les femmes, qu'on a envie de donner ſon cœur; & cette envie, il faut bien apparemment que ce ſoit un certain objet qui la détermine plutot qu'un autre. Et vous jugez bien de quel ſecours il me ſera alors de m'être fait comme un tarif, pour ſavoir juſqu'à quel point on peut exiger des hommes? car auſſitot que je verrai venir de loin une fantaiſie, je ne manquerai pas de me dire, *allons, Mathilde, je veux bien être indulgente; mais encore ne faut-il pas l'être trop: voyons combien il manque à ce héros-ci des qua-*

lités de mon modele, combien il a de défauts que le modèle n'a pas.... Mais je vous rends sérieuse, Mademoiselle? En effet je ne m'apperçois pas que je deviens une sotte prêcheuse; que dites-vous de cette folie-là?

Elle auroit pu continuer lontems ce qu'elle appelloit son sermon, sans que j'eusse pensé à l'interrompre. En me disant qu'à la vue de Limeuil, elle n'avoit pas entendu son cœur dire le *si* funeste, elle me rappelloit ou plutôt me faisoit mieux appercevoir que je ne l'avois que trop entendu; & vous voyez, Madame, que cela seul étoit un sujet assez grave de méditation. Cependant mon attention se partagea bientot entre mes pensées & elle, lorsque, sous son petit babil, je vins à sentir une profondeur de raison si étrange à son âge: j'en étois occupée si sincérement, qu'en tournant ma réponse toute dans ce sens, elle ne dut avoir rien d'affecté. Je ne

ſuis pas ſérieuſe, ma chere Mathilde, lui dis-je, je ſuis attentive, il me ſemble entendre la bonne Madame d'Arvieu, qu'auroit-elle dit de plus ſur cette matiere ? Continuez, mon beau Mentor, je vous aſſure que je n'en veux pas avoir d'autre.

Si je ne ſavois que vous m'accordez quelque amitié, je penſerois que vous voulez me railler, Mademoiſelle. Il eſt vrai que je m'aviſe de reflechir & de raiſonner beaucoup, pour une auſſi jeune étourdie que je le ſuis. C'eſt ma marraine qui m'y a accoutumée : vous ſavez, Mademoiſelle, combien elle a pour moi de bontés. Elle a travaillé de bonneheure à me mettre dans l'eſprit ces deux principes : qu'il eſt rare que pour une femme un peu douée des graces de ſon ſexe, quoique traitée fort rigoureuſement par la fortune, il ne ſe preſente dans le cours de ſa vie un moment favorable pour changer ſon ſort

en un meilleur, pourvu que par ſa faute elle ne l'éloigne pas ou ne le rende pas inutile ; à quoi elle ajoute que les fautes qu'on fait dans ces circonſtances ſont généralement irréparables, & qu'il ne faut pas eſpérer qu'une occaſion de ce genre perdue ſe retrouvera. Son autre principe eſt qu'il n'eſt pas de ſort ſi rigoureux dans lequel puiſſe être née une femme, qu'elle ne puiſſe rendre plus rigoureux encore par une faute d'un inſtant, non-ſeulement très facile à commettre, mais très difficile à éviter, ſans d'une garde vigilante ſur ſoi, & non moins éclairée : & comme nos fautes ne viennent ordinairement que de nos penchans pour l'autre ſexe ; que le merite du nôtre eſt de plaire aux hommes le plus qu'il eſt poſſible, & de faire qu'ils nous plaiſent le moins que cela ſe peut, ma marraine a voulu que je fuſſe exercée dès l'enfance à obſerver les perfections & les défauts

des hommes qu'elle nomme nos tirans ; que mes yeux s'accoutumaſſent à fixer le ſoleil, pour n'en être pas éblouis. Ma marraine, vous le ſavez, Mademoiſelle, n'épargne aucun ſoin pour s'aſſurer que ſes leçons auront quelque ſuccès : elle me regarde avec raiſon comme la plus foible des jeunes perſonnes qui vivent ſous ſa conduite, comme celle qui a le plus grand beſoin d'inſtruction : il ſuffiroit que je fuſſe la plus malheureuſe. Une fille qui a une famille ſuit un ſort qu'on lui fait ou qui eſt fait tout naturellement ; il eſt rare qu'elle y mette rien du ſien : une pauvre fille qui, comme moi, ne tient à rien, doit renaître, pour ainſi dire, d'elle-même, & ſe faire ſon ſort.

Voyez, Madame, avec quelle délicateſſe & quel ménagement pour nous, elle expliquoit les préférences de Madame de Sainval, qui ne s'attachoit effet qu'à l'éducation de cette

fille. Plus je l'entendois, & plus elle m'intéreſſoit. Comptez, ma chere, lui dis-je avec une vraie effuſion de cœur, que vous vous ferez un beau ſort, & que nous verrons arriver pour vous le moment favorable: tant d'avantages naturels & aquis réunis dans ce joli merite, ne manqueront pas de trouver leur prix.

Les avantages, reprit-elle modeſtement, que j'ai puiſé dans la ſociété polie de cette maiſon, me font mieux ſentir la rigueur de ma deſtinée; ils m'ôtent la reſſource de l'obſcurité, qui n'a pas le ſentiment de ſes maux, quand l'éducation y eſt conforme.

Plus touchée encore, je repris, dites-moi, Mathilde, quand on fit ici le partage des biens de mon pere, n'y eut il pas un petit lot qui vous fût deſtiné?

Je ne le crois pas, Mademoiſelle, rien n'a pu me faire juger que dans cette circonſtance on eût penſé à moi;

& je vous assure que je ne le désirois pas.

Et moi je vous assure que s'il y eût eu un article pour vous, je l'aurois ratifié de tout mon cœur; & si jamais, par une révolution de la fortune..... mais n'anticipons pas sur des choses qui ne sont pas encore en mon pouvoir: vous pourrez connoître ce qui se passe ladedans; si jamais....

Mathilde, avec sa délicatesse ordinaire, éluda une conversation qui se tournoit trop directement sur elle, en me disant que nous nous étions fort éloignées de notre matiere, puisque insensiblement la pauvre orpheline étoit devenue le sujet d'un entretien qui n'en devoit avoir d'autre que moi; & elle commençoit à me ramener à Limeuil; mais nous fumes interrompues.

Vous avez déja vu, Madame, par le ressentiment de Lucile, qu'elle pen-

ſoit comme Mathilde ſur Monſieur de Limeuil & moi : ſon opinion n'auroit rien ſignifié toute ſeule ; ce n'étoit pas une fille à rien obſerver ; & elle ne s'en prenoit à moi, que parceque je m'étois trouvée ſous ſa main au moment que ſa petite imagination avoit pris l'eſſor : mais outre que cette opinion étoit fortifiée de celle de Mathilde, de beaucoup plus grand poids, comme vous avez vu, il faut convenir auſſi qu'elle s'accordoit avec celle de preſque toute notre ſociété, & qu'on s'y réuniſſoit aſſez à prêter les mêmes vues à ce jeune homme. Vous me demandez, Madame, ſur quoi étoient fondées leurs conjectures ? en vérité, preſque ſur rien. Voici quelles étoient au vrai les diſpoſitions de Limeuil.

Vous ſavez quel intérêt il put prendre à Lucile : il la regarda comme une jeune étourdie en laquelle il devoit reſpecter ſon âge, ſon ſexe &

les droits de l'hoſpitalité ; car au bout de huit jours, Madame de Sainval le traita comme un fils, & ſa maiſon eut l'air d'être la ſienne : ainſi il ne mit de ce côté que ſageſſe & circonſpection portées juſqu'à l'auſtérité. Mademoiſelle de Sainval lui revint mieux, & il ne fut pas lontems à pénétrer que cette vertu, ſi inacceſſible en apparence, pouvoit entrer en compoſition : dailleurs il n'étoit pas retenu par le même ſcrupule, la regardant avec raiſon comme une très grande fille toute faite & très uſante de ſes droits ; mais comme ce n'étoit rien de plus qu'un goût agréable qui ne laiſſoit pas même à ſa généroſité l'honneur d'un grand combat, il écouta cette généroſité toute ſeule, changea ſon gout en amitié pour cette fille & devint ſon plus ſincere ami. De ſon côté l'aimable Sainval un peu prude, comme vous l'avez vu, & trop pénétrante pour ne pas voir qu'elle

n'entraineroit pas Limeuil dans des vues fort ſérieuſes, ne manqua pas de voir auſſi qu'il ſeroit fort agréable de faire l'eſſai d'une douce amourette avec un cavalier qui à tant de qualités aimables, joignoit une ſi rare diſcrétion ; & toute reſolue de s'abandonner à ſon étoile, toute ſon allure diſoit au berger, *s'il oſe entreprendre, j'y conſens.* L'allure du berger lui répondoit, *ſi je n'étois votre ami, je ſerois votre amant* ; & il lui répondoit cela avec cette tendre délicateſſe des cœurs privilégiés, qui n'humilient pas par les refus là où les autres offenſent par l'indifférence. Ils s'entendirent tout d'un coup l'un & l'autre ſans s'expliquer, parcequ'il faut convenir que Mademoiſelle de Sainval n'ignoroit pas ces petits riens délicats qui forment un langage particulier aux ames fines, avec lequel elles diſent tout ſans obſcurité, ſans rudeſſe & ſans malhonnêteté. Elle fit donc de néceſſité vertu,

& accepta de bonne grace un ami qui lui devint, comme vous verrez, fort néceſſaire. Cependant ce premier ſentiment, quelque léger qu'il fût, annonçoit une préférence dans le cœur de Limeuil, & qui n'étoit pas pour moi. Cela eſt très vrai, Madame, il eſt sûr que pour ce qui eſt de préférence de gout, elle fut dabord pour Mademoiſelle de Sainval, & qu'on ne penſoit point dutout à votre Pauline. Peutêtre ſeulement que, comme la petite magie par laquelle je ſavois en impoſer, put dabord agir ſur lui; peutêtre qu'il me conſidéra un peu plus? Et ſoyez bien sûre que ſi cette magie eut ſon effet, ce fut par le peu d'intérêt même qu'il y avoit, qui ne le rendit pas aſſez attentif pour me pénétrer plus vite. Voulez-vous donc ſavoir par quelle porte j'entrai dans ce cœur? ce fut par la pitié, Madame. On ne pouvoit pas venir huit jours chez Madame de Sainval, ſans être au

fait de mon hiſtoire avec Monſieur du Roſel, qui étaloit ſes prétentions avec une vanité auſſi inſupportable que l'étoit l'extrême complaiſance avec laquelle Madame de Sainval y applaudiſſoit. La diſpoſition dans laquelle fut dabord Limeuil à juger de moi trop favorablement, lui fit penſer que j'étois fort à plaindre. Mon bon génie fit encore qu'il s'y mêla un peu de dépit. Monſieur du Roſel ne me rendoit pas ſeulement le ſervice de faire naitre de la compaſſion pour moi, il revoltoit encore par ſes impertinentes jactances tout ce qu'il y avoit d'honnêtes gens qui s'intéreſſoit à ma deſtinée. Il eut l'arrogance ou la ſtupidité d'en faire à Limeuil luimême devant vint perſonnes, avec une eſpece de défi d'entreprendre ſur ſes droits. Un honnête homme qui avoit aimé mon pere & qui m'aimoit acauſe de cela, me rapporta la converſation qui avoit donné lieu à ce ridicule défi: il me dit qu'il

avoit vu Limeuil ſe mordre la levre de dépit, & qu'il avoit cru lire dans ſes yeux une menace d'humilier une préſomption ſi ſotte. *Puiſſe-t-il le faire*, ajouta mon honnête ami ; *& que tant de perfections ne ſoient pas la proie de ce monſtre.*

C'eſt ſous cet aſpect que tous les yeux prévenus pour moi enviſageoient cette alliance. Ainſi ma ſituation offroit une action généreuſe à faire ; l'homme qui auroit voulu prendre la place de du Roſel, étoit un libérateur, un ſauveur. Ne vous ſemble-t-il pas, Madame, voir un de ces héros allant par le monde, trouver dans ſon chemin une nouvelle Andromede prête d'être attachée à l'horrible rocher ? Comptez, ma chere, qu'avec quelque peu d'appas ; il fait bon quelquefois d'être malheureuſe. Perſée pouvoit paſſer avec un cœur libre à la Cour de Caſſiope, jetter un regard d'admiration ſur ſa belle fille, & s'en aller en fe-

ſant des vœux pour le bonheur de ſon hymen avec Phinées ; mais Andromede va être la pâture d'un monſtre, & elle eſt jeune & belle ! C'eſt à ces touchantes détreſſes, que ſe briſe un grand cœur que les dangers n'émeuvent pas. Paſſez-moi aureſte la folie, ou ſi vous voulez, l'orgueil de la comparaiſon ; ſi je crois avoir jamais eu quelque trait de la belle Andromede, je ne ſuis aſſurément plus cela aujourd'hui ; que la bonne foi de cet aveu balance la vanité de l'autre. Mais je n'ai voulu comparer que les ſituations : c'eſt à la mienne, il n'en faut pas douter, que je dus l'attention diſtinguée de Limeuil ; peutêtre même n'en auroit-il fait aucune à moi, s'il n'eût vu perſonne ſur les rangs, ou, ſi au lieu d'un du Roſel, l'homme eût été tantſeulement ſupportable. Vous me direz que cette attention à mes diſgraces pouvoit n'être ſuivie de rien de plus ? Elle devoit être ſuivie de

pitié, & la pitié d'un grand cœur le mene plus loin qu'il ne penſe, parce-qu'elle eſt tendre & grande, ne ſe meſurant pas à l'objet envers lequel elle s'exerce, mais à la grandeur du cœur où elle nait. Il y a des gens qui vous diront : ces grands hommes, avec toute leur élévation, ſont ſouvent des ſots; non, mais ils ſont bons & le ſont beaucoup ; & il eſt vrai auſſi que plus d'une fois ils ſe prennent par cette bonté, comme d'autres par leur ſottiſe. Cela vient, Madame, de ce que pour ces grandes ames, rien n'eſt ſi difficile à ſupporter que la vue d'un malheureux ; c'eſt un tribunal où le genre humain entend proſcrire tout ce qui réſiſte à ſa félicité : donnez-leur le ſceptre de l'univers, vous verrez aumoins tenter la chimere du bonheur du monde. Le point de vue le plus favorable ſous lequel une jeune beauté puiſſe en être apperçue, c'eſt qu'il ſoit tel qu'ils puiſſent la plaindre beaucoup :

beaucoup : qu'alors deux yeux un peu touchans disent mélancoliquement au héros : *vous pouvez effacer l'horreur de ma destinée !* Je vous assure qu'il s'en trouvera plus d'un qui n'aura pas le cœur de dire, *non.*

Une chose encore qu'on gagne à être plaint, c'est que dans ce point de vue on ne vous juge pas à la rigueur : tout le poids des malheurs entre dans la balance avec le peu qu'on paroit valoir. Or j'étois à souhait pour exciter la pitié de cette belle ame, & pour la remuer par tous les endroits qui pouvoient l'attaquer : car non-seulement du Rosel se montroit tel qu'il falloit pour qu'on trouvat mon sort déplorable ; mais il eut encore, comme je l'ai dit, la maladresse de piquer l'amour-propre de ce jeune homme ; de lui faire, pour ainsi dire, un point d'honneur de se mettre sur les rangs. Ce n'est pas que Limeuil pût trouver de la gloire à triompher d'un tel rival ;

toute ſa modeſtie ne pouvoit pas même lui faire ſupporter l'idée d'entrer avec lui en concurrence : mais je vous ai fait remarquer, Madame, que ma fierté étayée, moitié de quelques demi vertus, & beaucoup plus de l'empire qu'elle exerçoit encore ſur mes autres paſſions, pouvoit offrir une eſpece de triomphe à qui me feroit ſouffrir des ſoins : je veux dire des ſoins qui ne fuſſent pas rendus ſous l'ombre de l'autorité, comme l'étoient ceux de Roſel, les premiers & les ſeuls qu'on eut oſé me rendre. Il faut attribuer en partie à ce motif les premieres attentions de Limeuil ; car il en eut bientot d'aſſez marquées, pour faire voir qu'il ne ſe ſouvenoit ni d'un Roſel, ni de ſes prétentions. Le jeune Comte fut choqué, ainſi que l'étoient beaucoup d'honnêtes gens, des airs que Monſieur du Roſel prenoit dans cette maiſon, & qu'on lui laiſſoit prendre. Par exemple, il y avoit des entrées fort libres, dont on

étoit ſcandaliſé par ſon affectation à les rendre viſibles. Plus déſœuvré que perſonne qu'il y eût à Dijon, où il n'avoit rien à faire qu'une heure par ſemaine à voir ſes Avocats & ſes Procureurs, le vain perſonnage venoit effrontément me faire demander à des heures extraordinaires, comme s'il n'eût pas eu ſon tems à lui : & comme ces entrevues ſe feſoient dans l'appartement deſtiné au public, qui étoit alors un lieu ſolitaire, l'orgueilleux du Roſel prenoit ſi bien ſes meſures, que quand le monde commençoit à s'y rendre, on m'y trouvoit ſouvent ſeule avec lui. Limeuil ayant entrevu que j'étois aumoins importunée de cette audace, parvint adroitement à faire élever un petit murmure entre les gens les plus délicats de notre ſociété, auquel Madame de Sainval ne put s'empêcher de déférer, amoins de ſe commettre. Et moi, Madame, ſentant que déſormais les manques d'égard de

Monſieur du Roſel ne trouveroient plus là même protection, j'eus aſſez de force pour le faire rentrer dans un éloignement qui, en comparaiſon des libertés qu'il s'étoit vu permettre, avoit l'air d'un congé, comme il en fut l'avantcoureur.

Ce fut le premier ſervice que me rendit Limeuil. Cependant nonſeulement il ne ſe déclaroit pas davantage, mais il n'avoit pas même avec moi cette reſerve contrainte, preſqu'inſéparable d'un homme dont les attentions couvrent des ſentimens qu'il n'exprime pas. Pour Limeuil, rien ne pouvoit faire juger qu'il laiſſat quelque choſe à dire, tant il me rendoit librement les ſoins qu'on le voyoit me rendre, & qu'il aſſaiſonnoit avec la même aiſance de pluſieurs traits galans. A la vérité ce n'étoient en général que des choſes flatteuſes; mais auſſi quelquefois il m'en diſoit qui ſembloient avoir une tournure plus que galante, & où

l'on pouvoit appercevoir aumoins des demi-teintes de tendreſſe. Il ne me ſeroit pas difficile, Madame, de vous rappeller des exemples des diſtinctions que je feſois ladeſſus. Un jour nous étions enſemble chez un Peintre marchand de tableaux, qui prétendoit avoir fait un choix des plus belles têtes de femme, tant en Europe qu'en Aſie, & où votre amie fut un peu regardée par les curieux. Cependant on ne trouvoit rien de merveilleux dans l'étalage du Peintre; & comme j'entreprenois de relever le peu d'indulgence avec laquelle il me ſembloit qu'on en jugeoit, Limeuil me dit agréablement: vous ne pouvez pas, Mademoiſelle, lui rendre de plus grand ſervice que de vous en aller; ſes figures vaudroient cent fois mieux, ſi vous n'y étiez pas. Pour cela, Madame, ce ſont de ces traits que je rangeois dans la claſſe des ſimples galanteries: mais en voici qui me paroiſſoient quel-

que choſe de plus. Dans les premiers tems de notre connoiſſance avec Limeuil, on fit une plaiſanterie avec une petite fille qu'on portoit ſouvent chez Madame de Sainval, & qu'elle appelloit la maitreſſe de ſon fils : ce fils étoit alors Cornette de Dragons, & à ſon quartier. L'idée de ce badinage leur vint ſur une prétendue reſſemblance qu'on crut voir entre le petit Sainval & Limeuil, & que je ne trouvai pas comme les autres, penſant au contraire qu'on feſoit trop d'honneur au petit Sainval, quoiqu'il fût d'une jolie figure. Cependant, ſoit reſſemblance, ou plutot à l'aide d'une caſaque d'écarlate brodée d'or, que portoit Limeuil, & qui avoit l'air de l'habit du Dragon, on perſuada à l'enfant que Sainval étoit revenu ; & elle, ſe trouvant encore plus de penchant pour lui, ſous cette nouvelle forme, en feſoit mille petites démonſtrations fort ſérieuſes, qui nous divertirent

pendant quelques jours. Pour soutenir la plaisanterie, il avoit fallu appeller Limeuil, mon frere : ce nom lui resta auprès des Demoiselles Sainval : ce fut désormais, mon frere, petit frere, & d'autres noms encore plus tendres, comme ces diminutifs agréables, que la froide pompe de notre langue proscrit. C'est à cette occasion que je disois un jour à Limeuil, *vous voyez que faute d'avoir un frere, je ne puis pas entrer dans l'adoption qui m'en donneroit un de plus.* Limeuil me répondit d'un ton qui me parut bien affectueux : *il est difficile, Mademoiselle, de ne pas désirer l'honneur d'être votre frere, & peut-être plus difficile encore de le désirer.* Ne trouvez-vous pas, Comtesse, que de telles reparties presentent des sens qui peuvent être fort étendus ? Mais voici qui me sembloit plus fort encore. Limeuil avoit fait pour s'amuser un petit ouvrage d'esprit tout délicat, tout galant, dans lequel, selon l'usage

il parloit à ſa Déité ſous le nom de Clytie. N'aimez-vous pas ce nom, comme moi, Madame ? Je le trouve joli ; & dailleurs, autant qu'il m'en ſouvient, il eſt moins rebattu dans les fadeurs de la poéſie. Il s'étoit répandu aſſez de copies de cet écrit, que Limeuil n'avouoit pas, mais qu'il ne nioit pas abſolument. Un jour m'étant trouvée à côté de lui dans un moment qu'on en parloit, je lui dis : nous ſavons la moitié du ſecret ; mais qui nous apprendra quelle eſt la Clytie ? Limeuil me répondit auſſitot avec une ſorte de ſérieux qui me plut, je vous aſſure, beaucoup : *ma Clytie, Mademoiſelle, n'eſt que curieuſe ; ſi elle étoit reconnoiſſante, elle ſe devineroit.*

Tous ces mots échappés, & qui, avec un homme d'un eſprit vif & délicat, n'étoient dus peutêtre qu'aux circonſtances qui les feſoient naitre, étoient recueillis avec ſoin, peſés & commentés dans mes colloques avec

Mathilde,

Mathilde, & dans mes ſoliloques encore plus. Je vous entends, Madame, me crier, *Lucile! Lucile!* & je ne nierai pas, ſi vous voulez, que je ne fuſſe peutêtre auſſi folle qu'elle: mais puiſque vous me ramenez à Lucile, il faut que je vous diſe comment je la fis ſervir à ſonder un cœur auquel je prenois déja plus d'intérêt qu'elle.

Cette fille ne prit pas ſon parti cette fois ſur l'illuſion de ſa conquête, comme elle avoit accoutumé de lefaire. Quand le ſérieux ſoutenu de Limeuil ne lui laiſſa plus de couleurs à donner à ſa prétention; & encore plus, lorſque les attentions toutes tournées ſur moi, formerent un contraſte humiliant pour elle, ſon emportement devint extrême.... Vous me direz peutêtre, Madame, que voila de grands mots, & que j'en parle comme ſi le feu eût été à la maiſon, aulieu d'appeller cela de ſimples tracaſſeries; & vous me demanderez quel mal ſi grand me fe-

ſoit donc cette fille ? C'eſt, Madame, que je vous le rends comme cela ſe preſentoit alors à l'imagination d'une petite perſonne à qui ſon orgueil feſoit regarder comme un attentat, comme un renverſement de toutes choſes, qu'une mouche remuat dans le monde pour troubler ſon repos. Auſſi voulus-je reclamer l'autorité de Madame de Sainval, pour arrêter le cours de ces querelles ; mais elle ſavoit bien éluder de loin mes explications, n'étant pas femme à ſe faire une affaire de ſi peu de choſe : il y en avoit, je vous aſſure, de beaucoup plus importantes, dont elle n'avoit garde de ſe mêler. Le ſouverain bien de ma tante conſiſtoit à couler librement ſes jours dans une douce indolence ; on auroit pu la comparer à ces Génies que quelques Philoſophes font auteurs d'un univers dont ils ne ſe mêlent point. Car Madame de Sainval connoiſſoit le monde comme ſi elle l'avoit fait,

& le laiſſoit aller entierement comme il vouloit. Je vous ai parlé, Madame, de ſes ſoins pour Mathilde ; mais il faut vous repreſenter le plus excellent des naturels, où la nature avoit tout diſpoſé en mieux : un grain de bonne ſemence jetté dans un champ ſi fertile, y germoit vîte & s'y étendoit tout ſeul de ſa propre propagation. C'étoit ſansdoute un agréable délaſſement de jetter de tems en tems un coup d'œil ſur une éducation ſi heureuſe. La nôtre aucontraire étoit un ouvrage qu'il eût fallu prendre aux fondemens, & l'élever péniblement à l'aide de toutes les machines les plus difficiles. Jugez ſi Madame de Sainval étoit capable de nous faire un ſi grand ſacrifice ? Vous demanderez, Madame, qui lui répondoit des événemens ? A cela je vous réponds dabord pour elle, que ſa premiere regle étoit que l'avenir ne lui fit jamais perdre le preſent. Dailleurs il faut convenir qu'elle avoit des

reſſources dans ſa profonde pénétration qui feſoit que nous n'aurions pas pu remuer le petit doigt, qu'elle ne lût juſques au fond de nos penſées : ce qui lui donnoit l'eſpérance d'être toujours à tems à nous arrêter. Après tout, elle n'avoit à faire, pour ces ſuretés, qu'à veiller un peu ſur la perſonne de Lucile, connoiſſant aſſez de prudence à ſon aînée pour ſe garder de mal : & pour ce qui eſt de votre Pauline, je crois qu'on ſe mettoit peu en peine qu'elle ſe gardat ou ne ſe gardat pas. Ainſi Madame de Sainval, contente de ſauver l'odieuſe apparence de relachement ſur notre conduite, s'aſſuroit d'un courant de choſes qui forme la vie viſible des jeunes filles, & qui va de luimême ſur un plan une fois poſé ; & pour tout le reſte qu'elle pouvoit ignorer, elle ſavoit très habillement l'ignorer, & lui laiſſoit ſuivre le cours qu'il prenoit : ce qui rendoit, comme vous

voyez, ſa domination fort douce.

Voyant qu'il falloit me défaire toute ſeule des perſécutions de Lucile, je réſolus d'avoir l'air de lui renvoyer Limeuil : en quoi j'avouerai que j'avois deux vues dont l'une ſe rapportoit plus particuliérement à moi ; je crus eneffet qu'en montrant un déſintéreſſement capable d'appaiſer cette fille, j'en aurois occaſion de connoître ce qui ſe paſſoit dans le cœur du cavalier. Je ne le remis pas plus loin qu'à la premiere fois que je vis Limeuil avec nous dans un de ces petits cercles de jeuneſſe qui ſe forment, comme vous ſavez, dans les coins des ſalles de jeu ; & où, ſurveillées ſeulement des yeux des meres & aſſez loin de leurs oreilles, on conte ſes petites raiſons aſſez librement. Dabord je me jettai ſur ces lieux communs de la légéreté & de la fauſſeté des hommes & de leur facilité à en conter à la premiere venue, avec un air de bonne

foi si capable d'en imposer & en même tems si démenti par leur conduite, qu'il étoit impossible de se faire une regle pour juger de la sincérité de leurs discours, & qu'il n'y avoit de sureté qu'à ne jamais les croire. Limeuil à qui j'adressois tout cela, comme si je l'avois pris pour la caution de tout son sexe, dit naturellement qu'il croyoit bien qu'il étoit plus facile de feindre des feux qu'on ne sentoit pas, que d'exprimer ceux qu'on ressentoit; mais que ces différences frappoient tant, qu'il ne pensoit pas qu'aucune femme pût s'y méprendre.

Pour ne pas nous y méprendre, lui répondis-je, il faut nous donner des cœurs doubles comme les vôtres; on ne soupçonne la duplicité que quand on la sent dans son propre cœur. Mais les hommes mettent de la droiture, tant qu'on veut, dans leurs maximes; ce n'est qu'à l'application qu'ils ne s'en laissent pas gêner.

En vérité, Mademoiſelle, reprit Limeuil, les hommes ne vous auront pas obligation du portrait que vous faites d'eux.

Ils pourroient vous en avoir, répondis-je; du zele avec lequel vous prenez leur défenſe, ſi elle n'étoit diminuée par l'intérêt perſonnel.

Je vous aſſure, me dit-il, Mademoiſelle, que ceux qui auront beſoin d'indulgence ſur l'article de la droiture envers les femmes, n'auront jamais la mienne; & je crois pouvoir aſſurer auſſi que je n'aurai pas à en demander pour cet objet.

Voila comme vous êtes tous; à vous entendre l'un après l'autre, ce ſont des ſentimens irréprochables, une candeur, une conſtance telles que nous pourrions vous les faire tout exprès: qu'on ſuive chacun de vous juſqu'à l'épreuve, que trouve-t-on? un perfide flatteur qui vient vous endormir aujourdui de ſon fol ramage, pour vous

offenſer demain par le ſpectacle de ſa légéreté.

Ceux qui ſont ce que vous dites là, Mademoiſelle, repartit Limeuil avec un ſérieux plaiſant, ſont des méchans qui meritent d'être traités ſans miſéricorde; je vous les abandonne, les renonce, je ſuis prêt à prononcer contre eux tous les anathêmes que vous voudrez me dicter.

Prenez garde, Monſieur, de ne pas vous repentir d'avoir fait des loix trop ſévéres; prenez garde de ne pas prononcer votre propre condamnation.

Pourquoi ma condamnation, Mademoiſelle? le procès que vous faites à ma pauvre eſpece, ne m'intéreſſe pas.

Pourquoi non, Monſieur? croyez-vous, ou plutot ne ſavez-vous pas qu'il ne faudroit pas aller bien loin pour trouver qui vous accuſe?

Meſdames, dit Limeuil en s'adreſſant à notre petit cercle, mes cheres

ſœurs, ne m'apprendrez-vous pas quelle mouche a piqué la belle Mademoiſelle de Mainville, pour m'en faire quereller de la ſorte ?

Je ne querelle pas, Monſieur, je vous renvoie à vos propres maximes : vous vous êtes vous-même fait votre procès.

Fort bien ! repliqua-t-il ; que vous en ſemble, Meſdames ? Mademoiſelle n'eſt-elle pas venue fort adroitement, dabord par des maximes générales, pour tacher de me prendre par mes paroles, & de-là inſenſiblement à me ſuppoſer une application.

Tout ce qu'il vous plaira, Monſieur ; mais je n'aime point les volages : je voudrois qu'on en fît un exemple, pour ôter ce ſcandale de parmi nous.

Et moi j'y ſouſcris, leur ſort ne me touche pas : & vous, Mademoiſelle, il vous ſied moins qu'à toute autre d'attaquer mon ſexe, ſur un

défaut qu'il ne vous fera jamais éprouver.

Ruſe ! ruſe pour échapper ! artifice pour corrompre ſon juge !

On ne veut pas échapper, Mademoiſelle, quand on a la conſcience bonne : ſi vous voulez me remettre ſur la ſellette, m'y voila ; vous pouvez m'interroger ſur faits & articles.

Quoi ! Monſieur, vous voudriez vous attribuer ces maximes de conſtance & de ſincérité que vous nous débitiez tout-à-l'heure.

Me les attribuer, Mademoiſelle ! elles ſont à moi ; elles contiennent ma profeſſion de foi, que je répéterai volontiers, toujours prêt à reformer ce qu'on daigneroit m'y faire appercevoir de tant ſoit peu équivoque. Je ne veux avoir pour votre ſexe que des ſentimens ortodoxes.

Voyez quelle aſſurance ! pas ſeulement un peu de confuſion de ſon tort !

Mademoiſelle, me dit une jeune

perſonne de notre cercle, ne nous ferez-vous pas mieux connoître les torts de Monſieur de Limeuil ? Les légéretés d'un jeune cavalier doivent être l'affaire de tout notre ſexe.

Vous avez raiſon, lui répondis-je, Mademoiſelle, cela devroit être crié à ſon de trompe, pour que perſonne ne reçût le fugitif.

Oui, dit Limeuil, il faut le marquer, comme Caïn, d'un ſigne de réprobation !

Allez, Monſieur, cette ſécurité n'eſt qu'un ſigne d'endurciſſement dans votre faute. . . . Comptez, Meſdames, ajoutai-je en m'adreſſant à notre petite troupe, que nous connoiſſons toutes qui pourroit nous en dire des nouvelles, ſi une juſte fierté ne feſoit taire le reſſentiment. Et vous, Monſieur, croyez-moi, n'attendez pas que ce reſſentiment dégénere en dédain : meritez votre grace par un ſincere retour, ou nous prononcerons la ſen-

tence : nous attacherons sur vous un bout de votre chaîne rompue, pour vous faire reconnoître par toute la terre pour un esclave échappé.

Vous remarquez bien, Madame, que cet office que je rendois à Lucile eût été offensant pour toute autre ; car il faut vous mettre dans la tête que de toutes tant que nous étions, pas une n'ignoroit de qui je parlois, tant les lourdes railleries de du Rosel, & les humeurs de la pétillante Lucile, avoient fait évanouir tout mystere. Mais par les brusques sorties de cette fille, j'étois nonseulement autorisée dans la conduite que je tenois, mais je pouvois même m'en faire un merite. Jusques-là dumoins la scene n'avoit rien de choquant pour elle ; elle y trouvoit même cette satisfaction ; qu'autant qu'on pouvoit attacher du sérieux à une discussion assez bisarre, j'avois l'air de courir pour elle après sa prétendue conquête, avec un entier

déſintéreſſement. Mais cette ſcene changea toutafait, & devint mortifiante. Le tour que prit notre converſation m'ayant miſe à portée de lui renvoyer Limeuil plus viſiblement encore que je ne l'avois fait, lui, qui s'en apperçut trés bien, qui crut peutêtre que je cherchois à le faire expliquer, & qui, dans toutes les ſuppoſitions, ne vouloit laiſſer aucun doute dans l'eſprit de cette fille, n'omit, pour la déſabuſer, aucune des explications que comportoit la tournure de notre diſcours.

Vous ſavez, Madame, que dans ces grandes aſſemblées de jeu, on permet de tems en tems une partie aux infantes; ſoit complaiſance à relacher la roideur des rênes, ou peutêtre politiquement, pour rompre ces petits conciliabules où il pourroit ſe former des traités trop étendus. Dans le moment dont je parle, on nous preſſoit, de la table des douairieres, d'arranger

une partie dans notre coin : il y avoit déja des cartes déployées sur une table ; & pendant qu'on assortissoit les acteurs, d'autres jouoient quelques bagatelles au premier roi. La fantaisie nous en étant venue à Limeuil & à moi, nous nous demandames tour à tour, que jouerons nous ? ce qu'il vous plaira.... ce que vous voudrez vousmême. Mathilde qui, toute occupée en apparence de son ouvrage, ne perdoit pas un mot ni un coup d'œil, dit d'un ton de naïveté qui couvroit peutêtre des vues, jouez votre cœur, voyons ? Topé, dit Limeuil ; en êtes vous, Mademoiselle ? Ce ne sera pas, ajouta-t-il, le prendre dans une disposition favorable, ce cœur sévere qui vient de me traiter avec peu de bonté : heureux toutefois si la chance me favorise ! c'est le tout d'être reconnu du Monarque ; ce sera à faire au tems à l'adoucir. Allons, Monsieur, lui répondis-je, je le veux bien : &

me tournant vers notre gallerie, ſi je gagne ce tréſor, croyez-vous que je ſerai accablée de la charge ?

Gagnez toujours, Mademoiſelle, on fera ſes preuves, & l'on vous amenera à des réparations.

Vous voyez ſon intrépidité (en m'adreſſant toujours à mes compagnes) & comme cette partie lui paroit périlleuſe !

En conſcience elle ne l'eſt pas, reprit-il, j'ai ici beaucoup à gagner & peu à perdre... & Mademoiſelle a l'air de mettre au jeu pour nous deux.

Cependant les cartes étoient en l'air : un roi parut bientot ſur la table, & ce fut pour moi. Lucile me mangeoit des yeux & crévoit dans ſa peau : pour lui remettre un peu l'eſprit, j'adreſſai à Limeuil ce que je prétendois lui dire à ellemême. Ne vous troublez pas, Monſieur, je le remettrai en bonnes mains.

Vous le remettrez en bonnes mains,

Mademoiſelle ? me répondit-il du ton ſérieux qui convenoit à ce jeu.

Ce n'eſt pas votre deſſein qu'il reſte dans les miennes ; mais raſſurez-vous, il n'ira pas loin, & je le placerai tout d'un coup où il faut.

N'entreprenez pas, Mademoiſelle, de lui faire faire un ſeul pas ; vous feriez un rebelle, quoiqu'incapable de l'être en tout autre point.

Et tout cela ſe diſoit avec un petit ſérieux dont Lucile paroiſſoit gouter ſi peu la plaiſanterie, que la pauvre fille étouffoit. J'en eus pitié, & je voulus finir. Finiſſons, Monſieur, dis-je à Limeuil en riant ; ce badinage pourroit me faire plus d'une affaire.

Ladeſſus une Demoiſelle de la troupe s'aviſa de me dire tout haut : Roſel ! ma chere ; Roſel !

Oui, Roſel, ma couſine, ajouta Mademoiſelle de Sainval ; le pauvre Roſel en effet ! Avez vous pu, ma couſine, faire en conſcience cette partie ?

Laiſſons

Laiſſons Roſel en paix, ma couſine, lui répondis-je ; il eſt abſent, comme vous voyez.

Son abſence, me dit Limeuil, eſt un titre pour lui que nous reſpecterons, pourvu, Mademoiſelle, que vous ne preniez pas trop d'intérêt à ſa cauſe.

Et qui m'empêcheroit d'y en prendre, Monſieur ?

Vous ne pourriez pas, Mademoiſelle, lui rendre de plus mauvais ſervice : ce ſeroit nous tenter de le combattre avec peu de généroſité.

Je n'aime point, Monſieur, qu'on ſe rende arbitre de mes préférences.

Elles ſont toutes réglées, Mademoiſelle ; un oracle auquel vous vous êtes ſoumiſe, a prononcé pour moi.

Un oracle fort grave, en effet ! & qui donne des droits bien ſolides pour oppoſer à ceux dont vous voulez douter, & qui réuniſſent tant de ſuffrages !

Que ſont tous les ſuffrages, Mademoiſelle, lorſque le cœur eſt à moi ?

Vous pourriez aumoins, Monſieur, compter les miens pour quelque choſe : vous m'avez appris qu'on doit traiter généreuſement un abſent ; je me déclare pour lui ſur cette aſſurance : ſachez que je ratifie les vœux qu'on fait ici pour le ſuccès des ſiens.

Vous voulez envain m'allarmer par cette déclaration, Mademoiſelle : elle tournera à mon honneur, & ne ſera qu'orner mon triomphe.

Croyez-moi, Monſieur, laiſſez ce triomphe, vous pourriez en faire les frais : je ne ſuis pas d'humeur à changer, & j'ai voué une conſtance éternelle.

Langage de jeunes gens, Mademoiſelle !

Comment, Monſieur, langage de jeunes gens ! c'eſt, Monſieur, un langage fort ſolide, dont la vérité ſe démontrera.

Dont la vérité ſe démentira, Mademoiſelle.

Je vous aſſure, Monſieur, que vous ne la ferez pas démentir.

Vous me pardonnerez, Mademoiſelle, ſi j'oſe vous aſſurer le contraire, & accepter votre défi.

Voila une préſomption inſupportable !

Ce ſera une prédiction, Mademoiſelle : ſon accompliſſement juſtifiera tout.

Enfin, enfin, (car ceci pourra bien vous ennuyer, Madame) une partie qu'il fallut commencer mit fin à ce dialogue. Seulement en me levant de ma place, je dis aux mêmes perſonnes qui nous écoutoient, vous voyez, Meſdames, comme il ſait cela par cœur, & ſi ma querelle ſur la légéreté étoit bien fondée ? & me tournant encore vers Limeuil, allez, Monſieur, c'eſt le langage d'un volage ; & qui vous croira & en dormira moins, ne

me paroitra pas fort ſenſée. Le prix eſt à vous, Mademoiſelle, répondit Limeuil, vous ſaviez beaucoup mieux votre rôle ; je ne crois pas avoir rempli le mien de bonne grace. Franchement, ajouta-t-il en ſe tournant vers notre cercle, c'eſt mon début, je ne m'étois pas encore trouvé en telle fête ; auſſi Mademoiſelle de Mainville joue mieux la colere que moi la fatuité.

Et vous, Madame, comment trouverez-vous que je vous retienne ici à entendre ce puéril badinage ? Mais ſi je vous le raconte, c'eſt qu'il ſervit merveilleuſement à étendre, à rendre plus importante & plus aiſée la liaiſon qui ſe formoit entre Limeuil & moi. Vous ne croiriez jamais, Comteſſe, combien il y ſervit : cette converſation rappellée donna lieu de tems en tems à des traits galans qui en feſoient naitre d'autres, & qui furent comme autant de préliminaires mis en avant, pour applanir les difficultés &

les longueurs d'une négociation. Si dans cette situation on vient à traiter d'intérêts plus grands, il n'y a qu'à donner un ton sérieux à tout ce qui s'est passé en plaisanterie, & l'on se trouve s'être tout dit. Soyez sûre, ma chere, que si l'on veut se défendre d'un homme aimable, il ne faut pas revenir deux fois à badiner sur cette matiere avec lui : l'amour est bien subtil à se glisser sous ce jeu ; sans compter qu'il s'y presente sous les dehors de l'enjouement dont les graces badines touchent peutêtre autant que la timide langueur, & plaisent aumoins davantage. Aussi, Madame, ceci m'a-t-il fait faire cette reflexion, que l'amour n'étoit véritablement qu'un tendre & fol badinage ; & que si quelquefois & trop souvent, il venoit faire remuer nos vieux os, il n'en falloit pas moins convenir qu'il n'a bonne grace qu'en l'âge qui touche à celui des enfans.

Lucile incapable de reflechir, ne

voyoit pas ces conſéquences ; mais il ſuffiſoit de ſon humeur, pour lui faire prendre cet entretien en mauvaiſe part. Comme il s'en fallut beaucoup que Limeuil revînt à elle, elle m'accuſa d'avoir fait ce manege pour en triompher : ſon reſſentiment ſe changea en rage ; elle m'aſſiéga nuit & jour, & me fit eſſuyer tant de bruſqueries, que dans l'impatience de m'en délivrer, & feſant céder tout autre objet à celui-là, je formai le ridicule projet d'exhorter Limeuil ſans détour à lui porter ſes hommages. Toute pleine de ma réſolution, je trouvai un moment commode pour lui parler aſſez librement en preſence de Mademoiſelle de Sainval, que j'étois bien-aiſe d'avoir pour témoin auprès de Lucile. Je fis aſſeoir Limeuil entre nous deux : je ſuis obligée, lui dis-je, Monſieur, de revenir malgré moi ſur quelques points de ce qui fit l'autre jour le ſujet de notre badinage : il y a un tiers qui s'y

trouve intéreſſé plus que je ne voudrois.

Dieu merci, répondit Limeuil en riant, voila un début pacifique qui me promet que l'attaque ſera moins vive que la derniere fois.

Je parle ſérieuſement, Monſieur, repris-je ; & comme l'intérêt dont je m'occupe m'eſt fort à cœur, je vous ſupplie de prendre dans le même ſens ce que je dois avoir l'honneur de vous dire.

En ce cas là, Mademoiſelle, je vous promets ma plus reſpectueuſe attention.

Le tiers dont j'ai voulu parler, Monſieur, eſt une aimable jeune perſonne que nous chériſſons à bon droit, & à laquelle vous ne pourriez manquer d'égards, ſans démentir la nobleſſe & la généroſité de votre caractere.

Toutes vos amies que je connois, Mademoiſelle, peuvent être aſſurées de mon reſpect, & je ne crois pas

être assez malheureux pour avoir donné sujet à aucune d'en avoir une autre pensée.

Vous êtes incapable, Monsieur, de manquer de respect à notre sexe ; cependant il y a quelque chose dans votre conduite à l'égard de la jeune amie dont je parle, qu'on ne croit pas pouvoir excuser toutafait.

En vérité, Mademoiselle, si vous parlez sérieusement il y a quelque malentendu : je ne crois pas qu'il y ait une de vos amies pour qui ma conduite puisse être seulement de conséquence.

Je parle sérieusement, Monsieur, & il n'y a pas de malentendu : ma cousine vous confirmera ce que je dis ; elle ne s'intéresse pas moins à la jeune personne. .... Et je m'arrêtai, comme pour lui laisser la liberté de venir à l'appui de ce que je disois.

Mademoiselle de Sainval garda le silence ; ce qui obligea Limeuil à lui dire,

dire, que dit ma ſœur aînée, s'eſt-elle auſſi laiſſée prévenir contre moi?

Je dis, répondit-elle, que ma couſine de Mainville eſt fort généreuſe; ſi généreuſe que je... mais je ne veux pas tout dire. Et en même tems elle s'en alla d'un autre côté où l'on l'appelloit.

Votre ſœur aînée, Monſieur, ne peut ſe réſoudre à vous accuſer: croyez vous que votre ſœur cadette vous fût ſi favorable?

Mes deux ſœurs, me répondit-il, & leur incomparable couſine ont les mêmes droits à mon reſpect & à mon dévouement: pourquoi ne me flatterois-je pas de trouver chez elles toutes la même indulgence?

Vous voyez, Madame, avec quelle délicateſſe il rejettoit adroitement Lucile dans une même généralité avec nous, pour m'écarter du point qu'il voyoit bien que je voulois toucher. Mais j'étois déterminée à rompre la

glace ; il ne pouvoit m'échapper. Savez-vous comment je penſai m'y prendre ? Sans égard pour Lucile ma parente, pour mon ſexe & pour moi, je fus prête de mettre dans la bouche de cette fille les reproches que j'allois faire à Limeuil ; de la couvrir de toute la confuſion d'une femme qui ſollicite des hommages qui la fuient. Qu'il eſt heureux, ma chere, pour une ame étroite & baſſe, d'en toucher une noble & élevée ! Une impreſſion de la grandeur de l'ame avec laquelle je communiquois, répandue comme un trait de feu dans la mienne, me fit honte de ma baſſeſſe ; me fit ſouvenir qu'en aviliſſant mon ſexe, je m'aviliſſois à des yeux perçans & délicats ; & je cherchai des ménagemens. Monſieur, dis-je à Limeuil, ce n'eſt pas ſans néceſſité & ſans répugnance que je me porte à cette explication ; mais pluſieurs perſonnes ici ſe réuniſſent à juger qu'il y a quelque choſe dans votre

procédé envers ma couſine Lucile, qui n'eſt pas toutafait exemt de reproche.

Je me flatte, Mademoiſelle, que ce jugement n'eſt pas fondé, & que vous en reconnoiſſez l'injuſtice: mon reſpect pour votre aimable couſine eſt inviolable, & je ne puis pas avoir donné lieu de le ſoupçonner.

Il y a, Monſieur, des formes ſous leſquelles le reſpect n'oblige pas: après avoir fait remarquer vos ſoins pour ma jeune couſine, vos froideurs pour elle font un contraſte qu'on ne peut que trouver mortifiant.

Ce contraſte, Mademoiſelle, n'eſt que dans la cervelle des auteurs de certains diſcours..... Permettez-moi de vous témoigner reſpectueuſement ma ſurpriſe; je n'aurois jamais cru qu'ils puſſent exciter votre attention.

Je me ſuis attendue, Monſieur, que vous trouveriez cette ouverture fort étrange: croyez que je n'ai pas

eu peu de peine à m'y déterminer ; & j'en aurois encore plus à vous expliquer les motifs qui m'y ont forcée : cependant, Monſieur, vous aquéreriez des droits ſur ma reconnoiſſance, ſi, ſans vouloir pénétrer ces motifs, vous vous portiez à faire ceſſer des murmures fondés ſur les obſervations que j'ai dit.

Je prends la liberté de demander à Mademoiſelle de Mainville ſi elle croit que dans cette maiſon je me ſois oublié au point d'avoir des fautes à réparer ? Je me ſoumettrai volontiers à ſon jugement.

S'il n'étoit queſtion que de mon jugement, Monſieur, ma démarche auroit pu être inutile ; mais les choſes ſont à un point, que l'opinion que j'en puis avoir n'y fait rien ; & vous pouvez m'obliger beaucoup en déférant à ma priere.

Vos deſirs, Mademoiſelle, ſeront toujours des loix pour moi : daignez

ſeulement vous ſouvenir de tout ce que demande ici la délicateſſe, & que je ne ſaurois entrer dans cette tracaſſerie, ſans manquer à tout ce que je dois aux perſonnes de cette maiſon.

Vous n'y entrerez pas, Monſieur; votre diſcrétion vous fera oublier ſans peine ce qui ſe paſſe entre vous & moi; & vos ſoins ſeront d'un plus grand prix, quand ils ne paroîtront venir d'aucune inſinuation étrangere.

En vérité, Mademoiſelle, je ne puis comprendre....

Le voici, Monſieur; je voudrois que par des attentions plus conformes aux ſentimens que vous avez montré d'abord pour ma jeune couſine, vous fiſſiez diſparoître une froideur que ſon merite ne juſtifie pas.

De la froideur, Mademoiſelle! je n'en aurai jamais: au reſpect dont je ſuis rempli pour Meſdemoiſelles vos couſines, elles me permettent d'ajouter une tendre amitié: elle eſt ſincere

& inviolable, comme le comporte le nom de frere dont elles veulent m'honorer : mais de mon ſexe au vôtre, Mademoiſelle, l'amitié doit avoir ſes expreſſions différentes, ſelon les circonſtances, l'âge & les humeurs : le caractere enjoué de Mademoiſelle Lucile doit inſpirer de la retenue à tout homme qu'elle eſtime aſſez pour le traiter d'ami : vous voyez que quoique je ſois dans mon devoir à cet égard, il s'éleve des diſcours ridicules ; que ſeroit-ce, ſi ſans cette circonſpection....

Eh Monſieur, ne vous ai-je pas dit que cette circonſpection fait un contraſte qu'on remarque trop ! Monſieur de Limeuil m'entend bien, s'il veut m'entendre ; & dans une ouverture comme celle-ci, il peut obliger doublement en laiſſant quelque choſe à expliquer.

Je ne ſais pas ſi je vous entends, Mademoiſelle ; mais ſi vous croyez

qu'oubliant le reſpect que je dois à cette maiſon, à votre ſexe, à moi, je rendrai des hommages feints qui pourroient donner lieu à me ſuppoſer des vues, j'oſe dire que Mademoiſelle de Mainville ne me connoit pas: car aſſurément je n'y conſentirai pas pour la mort.

Quoi, Monſieur, je n'obtiendrai rien de vous?

Tout ce qui ne devra pas, Mademoiſelle, me faire perdre votre eſtime.

Vous devez être perſuadé, Monſieur, que ce n'eſt pas ſans quelque motif preſſant, que je vous fais une ſi ſinguliere demande.

Je vous proteſte, Mademoiſelle, que je n'attache nulle conſéquence à ma perſonne: mais ſi vous croyez que pour faire tomber une miſere dont on me fait malapropos le ſujet, je doive renoncer à l'honneur de mes viſites?...

Je vous avoue, Madame, que cette promtitude à offrir de ne plus nous

voir, m'étonna & m'effraya peut-être: auſſi fus-je promte à m'écrier; moi, Monſieur! & de quel droit m'aviſerois-je d'ouvrir ou de fermer à quelqu'un cette maiſon!

J'oſe eſpérer, Mademoiſelle, que je ne mériterai jamais d'en être banni par perſonne; & je ne l'ai dit que pour vous prouver qu'il n'eſt rien que je ne ſois prêt de ſacrifier à vos volontés.

Je n'ai point la préſomption, Monſieur, d'exiger de vous des ſacrifices; vous ne m'en devez en aucune façon.

Ce ſeroit vous en faire un fort grand, Mademoiſelle; mais rien ne doit me couter pour vous obéir, que ce qui devroit m'attirer votre blâme.

Quand j'aurois des droits dans cette maiſon, je ne me tiendrois pas moins honorée de vous y recevoir, Monſieur; je ſuis de moitié dans l'eſtime générale qu'on vous y témoigne: je ſouhaiterois ſeulement que l'intérêt

que vous vous y attirez ne fût mêlé d'aucun trouble.

Perſonne, Mademoiſelle, n'eſt plus capable que vous de m'attirer dans cette maiſon ; perſonne ne ſeroit plus le maitre de m'en éloigner, ſi c'étoit votre volonté : j'ambitionne ardemment d'y meriter tous les ſuffrages ; mais c'eſt du vôtre ſurtout que je ſuis jaloux ; ſi j'ai le bonheur de l'obtenir, je ne me croirai pas toutafait indigne des autres.

Vous voyez, Madame, que dans tout cela il y avoit de tems en tems quelque refrein obligeant pour votre amie, qu'elle ne manquoit pas de ſentir ; mais auſſi je ſentois le compas toujours mis, comme pour empêcher que mon imagination ne ſe donnat carriere. Croiriez-vous, Madame, ce que je fus tentée d'avoir la baſſeſſe de faire ? J'avois commencé de dire à Limeuil qu'il n'y avoit pas d'homme plus obligeant, qu'il ſavoit trouver

jusques dans ses refus des occasions de dire les choses les plus flatteuses : je fus prête d'ajouter que s'il avoit tenu ce langage à Lucile, je ne m'étonnerois pas de toutes les idées dont elle avoit rempli son esprit. Vous voyez, Madame, avec quelle effronterie c'eût été le pousser : cependant ces indiscrettes paroles allerent jusques sur le bord de mes levres : si elles m'eussent échappé, j'étois perdue ; avec un homme aussi délicat que lui, c'en étoit fait, c'étoit le dernier instant que j'eusse attiré son attention. Par bonheur, je me reconnus à tems ; & pleine d'une subite confusion, je rougis comme la braize. Pour Limeuil, il observa mon embarras si modestement, qu'il me laissoit le choix de l'expliquer ou de feindre qu'il ne s'en fût pas apperçu ; mais je voulois lui faire prendre le change. Prenant mon parti plus subitement que je ne puis l'exprimer, & ménageant un air de

confusion convenable à mon rôle, je dis à Limeuil : envérité, Monsieur, j'ai quelque peine de ce que vous pourrez penser de cet entretien, surtout ne pouvant me résoudre, comme je ne le peux, à vous faire connoître les motifs qui m'y ont portée ?

Mademoiselle, me répondit-il, je croirai volontiers que ce sont de bizarres incidens qui vous ont fait entrer, malgré vous, dans une misere ; cela arrive à tout le monde : tous les jours, par la faute des indiscrets, nous nous voyons emporter au-delà de nos mesures ; mais quand ce n'est pas notre faute, je ne crois pas qu'il faille s'en inquiéter. Voila, Madame, comme un esprit si pénétrant prit de bonne foi mon détour, sans me soupçonner d'autre pensée. Oh ! ma chere Comtesse, il faut en convenir ; l'artifice nous est naturel, nous ne l'apprenons pas ; les hommes deviennent doubles, scélérats, méditent, prépa-

rent des plans de fourberie ; mais pour l'artifice, il eſt notre appanage, il entra dans la pâte dont la Providence nous fit.

Cette converſation, comme vous voyez, Madame, pouvoit fournir beaucoup à nos commentaires entre Mathilde & moi. Je ne feſois plus la fine avec elle, parceque je la voyois ſincérement dans mes intérêts, & très capable de les ſervir. Je lui feſois remarquer la fermeté du héros à refuſer de feindre : péſez bien, lui diſois-je, la force de ces mots ; *il mourroit plutôt que d'y conſentir* : il faut en tirer cette conſéquence, que s'il rend le moindre hommage, c'eſt un vaſſal engagé pour la vie ; s'il dit un mot, ma chere, l'oracle eſt plus sûr que celui de Calchas. Mais il ne diſoit pas le mot, & ce n'étoit pas à moi à le lui faire dire : il me ſurvint un officieux qui s'en chargea.

Limeuil nous preſenta un jeune gen-

tilhomme de ſon voiſinage, qui venoit exprès à Dijon pour y voir un peu le monde ſous les auſpices de ſon ami. C'étoit un garçon de peu d'eſprit & dont l'éducation avoit été fort commune : depuis qu'il avoit quitté les bancs, il avoit couru pendant quelqu'année les gentilhommieres de ſon canton, & il n'en valoit guéres mieux qu'à ſa ſortie des écoles. Limeuil, en l'annonçant, demanda pour lui l'indulgence qui lui étoit néceſſaire, en feſant valoir ſon peu d'uſage & la bonne volonté qu'il témoignoit de profiter du commerce d'une maiſon polie, où il ſe trouvoit heureux d'être admis. Limeuil aſſuroit qu'il étoit honnête homme, & il le reconnoiſſoit pour ſon ami ; il ne falloit pas d'autre titre pour lui procurer de notre part la plus favorable reception. Dailleurs il y eut une choſe par laquelle il nous prévint dabord, ce fut une entiere déférence pour ſon ami, avec toutes

les marques d'être fort touché de ſes grandes qualités. C'étoit un merite réel pour ce jeune homme, de ſentir celui de Limeuil, & qui, dans les diſpoſitions où nous étions toutes, lui feſoit à nos yeux le préjugé le plus avantageux. Surville (c'eſt ainſi qu'on nommoit le nouveau venu) s'attacha à moi avec quelque préférence, parce qu'il crut s'appercevoir que j'avois celles de Limeuil; & voyant enſuite une ſorte d'intimité entre Mathilde & moi, il ſe jetta encore de ce côté, où il fut reçu à bras ouverts; parceque la fine mouche eut quelque preſſentiment qu'il ne ſeroit pas inutile à nos vœux. Quand elle l'eut entretenu deux fois, elle vint me dire, toute tranſportée, que jamais il n'y avoit eu plus de foi en Iſraël, & qu'avec cet Iſraélite là nous ſaurions toujours le ſecret de la Synagogue. Le but de Mathilde, qu'elle ſavoit être le mien, étoit de faire déclarer Limeuil; mais

elle ne vouloit pas avoir l'air de former ladeſſus un complot dont il eût été naturel de me croire de moitié ; & en employant un tiers auquel elle ne pouvoit faire ſa confidence, elle avoit à craindre également ſa pénétration ou ſa maladreſſe. Heureuſement Surville ſe trouva diſpoſé comme il falloit qu'il le fût, pour lever toutes les difficultés. La premiere ſuppoſition que fit ce jeune homme, fut que Limeuil avoit des vues ſérieuſes auxquelles ſe rapportoient les attentions qu'on croyoit lui voir pour moi. Mathilde n'eut qu'à feindre de croire la même choſe : avec quelques mots placés adroitement, elle feſoit beaucoup parler ce garçon, dont la tête s'échauffoit à chaque moment de cette idée, & ſurtout de celle de ſe donner l'importance de contribuer au ſuccès. Un homme d'eſprit n'auroit pas penſé à determiner la conduite d'un homme tel que Limeuil. Les ſots ne voyent

pas les difficultés ; & parcequ'ils entreprennent tout, ils exécutent souvent des choſes que les gens clairvoyans n'oſeroient tenter. Surville devoit naturellement chercher à cauſer de tout cela avec ſon ami ; & comme il ne pouvoit pas manquer de redire à Mathilde de quelle maniere Limeuil auroit pris le tout, nous pouvions en tirer une clef pour ſortir de nos incertitudes. Mais il n'étoit pas ſeulement difficile de faire parler Limeuil, il l'étoit encore de s'en faire écouter : non content de ſe garantir d'indiſcrétion, & depeur d'être complice de celle des autres, il écartoit de bien loin ces petites confidences qu'il n'aimoit pas ; ſachant toujours empêcher adroitement qu'on lui dît ce qu'il ne vouloit pas apprendre. Cependant il ſurvint une occaſion à laquelle il ne put échapper.

Limeuil eut un accident qui effraya dabord ſes amis & ſes domeſtiques, parcequ'il

parcequ'il perdit une grande quantité de ſang. Surville ſe hâta de nous porter cette méchante nouvelle & l'exagéra ſi bien, qu'il nous jetta dans la plus grande conſternation. De là il courut avec le même empreſſement rapporter à ſon ami les témoignages de notre ſenſibilité & ne manqua pas d'exagérer encore ceux que j'en avois donné en mon particulier. Il fallut auſſitot revenir nous faire les remercimens du malade ; deſorte que, de ce moment, il ne fit qu'une courſe, allant & revenant ſansceſſe du logis de Limeuil à celui de Madame de Sainval. Quelque réminiſcence de Roman lui fit imaginer de me repreſenter Limeuil dans un danger extrême, afin de me toucher beaucoup & de m'exciter à le charger de choſes plus tendres : il fit ſi bien, qu'il nous tint dans les plus vives allarmes, juſqu'à ce que Madame de Sainval qui aimoit plus Limeuil qu'elle n'avoit jamais aimé ni enfans

ni perſonne au monde, ſe fût aſſurée de ſon état par ſes propres yeux. Par ce puéril ſtratagême dont Limeuil le reprit après coup fort ſévérement, il n'y avoit ſorte de ſottiſe que Surville n'eût obtenu de moi. La premiere fois qu'il vint me remercier pour ſon ami des complimens que je lui avois fait faire ſur ſa maladie, il me dit que Limeuil étoit mourant, mais qu'il le trouvoit fortifié par la joie d'avoir reçu des témoignages de ma ſenſibilité, & qu'il n'y avoit ſansdoute que ce baume capable de le rappeller à la vie. Eh mon Dieu! m'écriai-je, ſi la part que je prends à ſon état peut lui cauſer quelque ſatisfaction, faites-lui bien connoître combien elle eſt étendue: il ne peut pas me procurer de plaiſir plus grand que celui de le voir rétabli! Surville vouloit que je lui écriviſſe ces choſes, & je crois que je l'aurois fait ſans Mathilde; il m'avoit ſi fort troublée, que je ne ſavois où j'en étois.

Auprès de Limeuil, on n'auroit pas pu dire rigoureusement qu'il exagéroit ma douleur, car elle ne pouvoit pas être plus grande ; il ne laissoit pourtant pas que de lui en imposer à cet égard, parceque cette douleur & les témoignages que j'en donnois, étoient fondés sur la peinture qu'il me fesoit de l'état du malade ; de quoi celui-ci ne se doutoit pas. Aussi trouvant dans les expressions de ma sensibilité quelque chose qui passoit les termes où nous en étions, il ne put s'empêcher d'en marquer de la surprise à Surville, qui fesant l'étonné à son tour ou l'étant peutêtre de bonne foi, lui répondit qu'il parloit comme si nous n'étions pas convenus de tout. Limeuil plus surpris encore, jette sur son ami un regard sérieux en lui disant : Surville, je crains fort que vous n'ayez fait quelque imprudence ! Mais celui-ci, sans être ébranlé, lui demande si réellement il n'auroit pas pour moi les

ſentimens & les vues que tout le monde lui attribuoit ?

A ces mots Limeuil ſe leva & fit quelques tours de chambre à grands pas, de l'air de quelqu'un qu'on fait penſer toutacoup à chercher ce qui ſe paſſe dans ſon ame. Après quelques tours, il ſe raſſit tranquillement auprès de ſon ami : « Je ne connois, lui dit-» il, rien de plus aimable que Made-» moiſelle de Mainville, & je doute » qu'on puiſſe trouver une fille douée » de plus de dons naturels & aquis : » ſi ma fortune & ma ſituation répon-» doient aujourdui à ce qu'elle doit » prétendre, je me trouverois très » heureux qu'elle me permît d'élever » mes vues juſqu'à elle : mais outre » que mon bien, (moindre que vous » ne le croyez vous & mes autres » amis) ne me permet pas de former » des projets de cette nature, je ſuis » réſolu de ne prendre aucun engage-» ment qui pût mettre obſtacle à une

» autre deſtination. Mes affaires, ſi je
» ne me trompe, me permettront d'al-
» ler à Paris cet hiver prochain : j'y
» en ai de preſſantes ; j'ai à m'y faire
» connoitre de parens illuſtres, à y
» cultiver des eſpérances aſſez bien
» fondées, & à y exercer des droits
» ſolides qui peuvent me mettre en
» état de ſoutenir mon rang ; mais ſur-
» tout, libre aujourdui des nœuds ſa-
» crés qui me retenoient, je veux aller
» faire, quoique tard, l'apprentiſſage
» du métier des armes, me rendre
» capable, autant qu'il dépendra de
» moi, de ſervir quelque jour ma pa-
» trie dans la carriere où m'appellent
» ma naiſſance & l'exemple de mes
» ayeux ; il n'y a point de conſidéra-
» tion humaine qui puiſſe me faire
» abandonner cette réſolution. Voyez
» ſi je pourrois offrir à une fille telle
» que Mademoiſelle de Mainville, des
» vœux en quelque ſorte conditionels,
» lui propoſer d'enchaîner ſa deſtinée

» aux incertitudes de la mienne ? Ce-
» pendant, pourſuivit-il, ſi quelqu'in-
» diſcrétion, de quelque part qu'elle
» vienne, m'a fait paſſer à ſes yeux
» pour plus préſomptueux que je ne le
» ſuis, il faut qu'elle apprenne quels
» motifs mettent des bornes à la témé-
» rité de mes vues ; qu'elle ſache que
» je connois le prix d'un bien auquel
» je n'oſe aſpirer. Il eſt certain en effet
» que ſi dans quelques années d'ici &
» dans la ſituation où je puis eſpérer
» d'être, je retrouvois Mademoiſelle
» de Mainville libre & diſpoſée à ne
» pas rejetter mes vœux, je croirois
» ma deſtinée bien heureuſe . . . mais
» ajouta-t-il comme par reflexion, ne
» vous chargez pas, Surville, d'en-
» tretenir de ceci ni elle ni ſa Mathil-
» de ; dans une explication ſi délicate,
» un mot omis ou défiguré peut me
» faire paſſer pour trop peu ſenſible
» ou trop peu généreux : dans toutes
» les ſuppoſitions poſſibles, je dois

» mille égards à une fille d'un ſi grand » merite ; & en feſant la ſuppoſition » la plus favorable, qui feroit qu'elle » m'accordat aſſez d'indulgence pour » ne pas trouver trop de témérité » dans mes vœux, je n'y verrois qu'un » engagement plus rigoureux pour ma » délicateſſe ; je n'en devrois que plus » m'efforcer d'être aumoins digne d'elle » par mon déſintéreſſement & ma gé- » nérosité ».

Le déſintéreſſement & la généroſité, avec tout ce qu'ils emportoient dans une explication ſi noble & ſi ſage, n'étoient pour le bon Surville que des hors-d'œuvres dont il n'eut même garde de charger ſa mémoire. Auſſitôt qu'il put échapper à Limeuil, il s'en vint, non vers Mathilde comme il avoit accoutumé de faire, mais droit à moi, & aſſuré comme un homme qui ſent qu'il eſt devenu de conſéquence ; & ſans autre préparation ni préambule, il me dit que Limeuil ne

peut pas se marier de quelques années ; qu'il doit me supplier d'agréer ce délai, pour aller régler à Paris des affaires importantes, qui doivent changer l'état de sa fortune, & y obtenir quelque emploi dans la guerre. Surville ajoute, de son chef, que par le crédit de quelques parens puissans à la Cour, Limeuil ne manquera pas d'avoir une bonne charge ; & arrangeant dans sa petite tête tous les détails & les délais, il fixe cela à deux ans tout auplus, au bout desquels je le verrai revenir mettre à mes piés son cœur plus épris que le premier jour, & une fortune brillante. Pour moi, comme si cet homme m'avoit amenée tout d'un coup à ne point faire de façons, je lui répondis que j'étois bien éloignée de vouloir mettre d'obstacle à la fortune de son ami, que dailleurs je n'étois point impatiente d'être mariée, & que si nous en étions-là, les délais, quelques

longs

longs qu'ils duſſent être, n'y feroient rien. Mathilde ſurvenue heureuſement m'empêcha d'en dire davantage ; car cet homme, avec ſa volubilité ſotte, avoit le ſecret de me faire déraiſonner autant que lui. Mathilde informée de ce qu'elle appelloit le triomphe, conclut que je ne devois pas héſiter de donner à Limeuil tous les délais dont il auroit beſoin ; qu'aſſurée d'un homme comme lui, l'offre de la main d'un Prince devoit être rejettée ; qu'aureſte auſſitot qu'il m'auroit dit un mot, ce ſeroit comme ſi le Sacrement y étoit ; que je pouvois compter qu'il me reviendroit du bout du monde : & nous nous réunimes pour cet avis.

Cependant Madame de Sainval allarmée, comme je l'ai dit, voulut s'aſſurer par ellemême de l'état du malade, ayant un prétexte d'y aller ſans que cela parût extraordinaire. Audeſſous de l'appartement de Limeuil,

logeoit une très vieille Marquiſe de Virey à laquelle Madame de Sainval pouvoit tout naturellement faire une viſite : elle ne doutoit pas qu'on n'y parlat de l'accident arrivé au jeune voiſin, qui n'étoit connu en aucun lieu où on ne le conſiderat beaucoup ; & ſur cela Madame de Sainval, en qualité de ſon amie, pouvoit dire ſans affectation : puiſque me voici je vais monter chez lui pour ſavoir ce qu'il fait. Elle y alla donc accompagnée de ſa fille aînée ; mais Limeuil inſtruit de leur marche par notre courrier, ſe fit habiller à la hâte & deſcendit chez Madame de Virey. C'étoit le quatrieme jour d'après ſon accident ; il étoit encore un peu pâle, mais ſans aucune apparence de danger ; & il les aſſura que ce n'étoit que par docilité pour les Médecins, qu'il gardoit encore la chambre. Deſorte qu'au retour de Madame de Sainval je fus pleinement raſſurée ſur tout ce qui m'allarmoit, &

j'attendis avec une impatience mêlée d'un eſpoir aſſez doux, l'entrevue qui ſembloit me promettre des explications fort importantes.

Quand je revis Limeuil, ſon abord fut plus ſérieux, mais point embarraſſé ; &, ſoit prévention ou réalité il me parut tendre. Le premier jour, ſes ſoins ſe partagerent dans la ſociété de madame de Sainval, ſelon la meſure qu'exigeoient les bienſéances ; il ne me parla qu'en général : mais le lendemain Madame de Sainval nous mena en grande compagnie à une belle maiſon de campagne où l'on l'invitoit depuis lontems : elle dit qu'elle choiſiſſoit ce jour, afin que le bon air hâtât le rétabliſſement de ſon malade. Un tems frais ſans ſoleil, ſembloit nous être donné exprès pour nous faire jouir du plaiſir de la promenade dans un vaſte & magnifique jardin, où l'on ſe ſéparoit tour-à-tour en petites bandes, avec la liberté plus grande qui

regne en ces lieux. Limeuil étant parvenu ſans affectation à ſe trouver avec Mathilde & moi, ne s'y vit pas plutot ſeul, qu'il me dit : Mademoiſelle, permettez-moi de ſaiſir un inſtant favorable que j'aurois de la peine à retrouver, pour obtenir de vous une grace ; c'eſt la permiſſion de vous entretenir ſur un ſujet important.

Tant qu'il vous plaira, Monſieur, lui répondis-je (fort émue, je crois, de l'importance du ſujet) je ſuis prête à vous entendre.

Mademoiſelle Mathilde, ajouta-t-il en regardant cette fille, eſt votre amie, Mademoiſelle ? & ſi vous daignez vous ſouvenir de quelques ouvertures qu'un de mes amis a engagées, vous n'aurez pas de peine à deviner de quoi je dois avoir l'honneur de vous entretenir ; n'aurez-vous point de répugnance, Mademoiſelle, à permettre que votre amie nous entende ?

Vous ne pouvez rien me dire ;

Monſieur ; que je ne ſois bien-aiſe qu'elle entende : ainſi c'eſt une choſe qui eſt toute à votre diſpoſition.

Je lis dans les yeux de Mademoiſelle, pourſuivit Limeuil en adreſſant un petit ſalut à Mathilde, un air de bonté qui peut ſolliciter votre indulgence pour moi, Mademoiſelle ; &, ſans ſa preſence, nous ne pourrions nous tenir éloignés. Alors avec l'air grave qu'exigeoit la circonſtance, mais en même tems avec toute la grace qu'on peut imaginer, il entra tout d'un coup en matiere. Je ne ſais, me dit-il, Mademoiſelle, ce que je vous dois plus, ou des remercimens ou des excuſes ; ſans ſavoir juſqu'à quel point un zele que je ne reclamois pas, m'a expoſé à vous irriter, je ne puis douter aumoins que l'indiſcrétion n'ait été portée aſſez loin, pour mettre votre indulgence aux plus grandes épreuves. - Monſieur, m'écriai-je ! (fort confuſe, comme vous pouvez croire, du

ſouvenir de ce que j'avois dit, votre ami m'a fort troublée.... ſi vous ſa-viez combien il a exagéré votre dan-ger ?...

La ſimplicité de mon ami l'a empê-ché de voir ce qu'il y avoit de répré-henſible dans une telle conduite. Pour moi, Mademoiſelle, j'attache ſans-doute le plus grand prix aux témoi-gnages de votre ſenſibilité : mais vous ne me ſoupçonnerez pas d'avoir voulu les exciter par un ſi bas ſtratagême : j'oſe me flatter de n'avoir beſoin d'au-cune apologie à cet égard.

A Dieu ne plaiſe, Monſieur ! mais en vérité votre ami a un peu manqué de bonne foi ; & je penſe qu'il cher-choit à abuſer du trouble où il nous avoit toutes jettées.

Permettez-moi, Mademoiſelle, de vous demander grace pour une indiſ-crétion dont il m'a fait complice plus que je ne voulois. Au fonds, j'ai be-ſoin de beaucoup de déſintéreſſement

pour le trouver coupable autant qu'il peut l'être : il s'eſt montré ſi intéreſſé à mon bonheur, en oſant m'en ſolliciter un ſi grand, & ſi prevenu pour moi, en ne m'en croyant pas toutafait indigne, qu'il eſt difficile que je ne penche pas un peu à l'excuſer.

Je ne craindrai jamais, Monſieur, de laiſſer voir les marques d'eſtime que vous meritez, & l'intérêt qu'on ne peut que prendre à votre vie : je n'aurois pas beſoin de l'exemple de toute la maiſon, pour m'enhardir à faire l'aveu de ces ſentimens ; mais avec des eſprits peu reflechis les interprétations ſont fort étendues ; & j'ai lieu de craindre que celui de votre ami ne ſe ſoit donné carriere ladeſſus.

Raſſurez-vous, Mademoiſelle ; quand je ne rabattrois pas autant que je le dois, de l'illuſion que ſa prévention pour moi peut lui faire, votre indulgence, ſuppoſée même extrême, ne me raſſureroit pas ſur la témérité

de mes vœux. Il eſt difficile, Mademoiſelle, qu'un peu de cette témérité ne ſe mêle pas à l'impreſſion que vous faites ; mais qui pourroit auſſi ne pas ſentir tout ce que vous devez prétendre, & s'abandonner à de vains projets qu'aucun eſpoir raiſonnable ne pourroit juſtifier.

J'étois, Madame, trop préoccupée du grand intérêt de cet entretien, pour ſentir la delicateſſe de cette ouverture, pour borner même mon attention à voir où elle me meneroit : je crus entendre un homme qui venoit me détromper de tout ce dont je m'étois flattée, je baiſſois les yeux ſans rien répondre, & je crois que je paroiſſois mécontente de ce que j'avois entendu. Limeuil, ſans avoir l'air de faire aucune obſervation, continua avec la même aſſurance. Cette explication, me dit-il, Mademoiſelle, m'embarraſſeroit beaucoup avec toute autre ; & ſi, en un âge auquel votre

beauté ne devroit pas même être achevée comme elle l'eſt, vous ne montriez pas une raiſon qui fait oublier votre grande jeuneſſe. Si l'on vous a dit, Mademoiſelle, que touché comme je le devois être de toutes vos perfections, j'ai ſenti quel bonheur ce ſeroit d'obtenir une poſſeſſion ſi chere, on ne vous a fait qu'un fidele rapport: ſi l'on eſt allé juſqu'à ſuppoſer qu'oubliant tout ce qui devoit m'empêcher d'eſpérer, je nourriſſois inconſidérement un fol eſpoir, on m'a prêté plus de préſomption que je n'en ai eu: mon reſpect & ma delicateſſe me mettent entre ces deux ſentimens. Mon imagitation habile à me flatter un inſtant, m'a fait faire d'heureuſes ſuppoſitions que l'indiſcrétion de mon ami a pu faire paſſer pour un projet téméraire, quoique j'euſſe prévu cette faute & tâché de la prevenir. J'ai donc ſuppoſé que dans quelques années d'ici, avec une fortune aumoins aſſortie à ma

naiſſance, avec quelques ſuffrages capables de plaider pour moi, & au-moins quelques marques d'émulation données, je retrouverois la belle Mamoiſelle de Mainville libre, & aſſez indulgente pour ne pas rejetter mes tendres vœux : j'ai prononcé, parceque je le ſentois, que dans cette ſuppoſition, mon bonheur ſeroit à ſon comble : mais ce bonheur, Mademoiſelle, croyez-vous que j'aye oſé y aſpirer, & que je ſache même ſi je conſentirois à le recevoir de votre indulgence ?

Vous comprenez bien, Madame, que je ne ſavois que répondre à cela ; & s'il faut tout vous avouer, je n'étois pas aſſez delicate pour applaudir à tant de delicateſſe ; & ſansdoute je ne montrois pas à Limeuil un viſage plus ſatisfait qu'auparavant. Il continua après m'avoir fait des excuſes ſur la longueur de ſon entretien, & m'avoir demandé reſpectueuſement s'il ne

me feſoit pas repentir de la complaiſance que j'avois de l'entendre. A quoi j'eus ſeulement la force de répondre : non, Monſieur, pourſuivez.

Je ſais, Mademoiſelle, continua-t-il, qu'en ſuppoſant toutes choſes aſſorties du côté de la fortune & des autres convenances, il y auroit encore beaucoup de témérité dans mes prétentions : j'avoue cependant que c'eſt une témérité dont je ne me ſerois pas défendu, & que ſi je m'étois trouvé dans les termes de cette ſuppoſition, rien n'auroit pu me detourner de faire l'épreuve de votre indulgence. Mais reduit à calculer ſur des eſperances dont la ſolidité apparente peut me tromper ; obligé de ſolliciter, à l'âge où je ſuis, des emplois que je devrois avoir quittés ſelon nos uſages, pourrois-je propoſer à une fille telle que Mademoiſelle de Mainville, de ſe lier à l'incertitude de ma deſtinée ; de me faire un ſacrifice de ſes eſperances,

que ma préſomption même ne pourroit pas juſtifier à mes propres yeux ?

On peut, Monſieur, s'en rapporter pour tout à votre généroſité, à votre ſageſſe.

S'il n'étoit queſtion, Mademoiſelle, que de déranger les projets qu'on a formé pour vous juſqu'à ce jour, je ne m'en ferois pas un ſcrupule. Croyez-vous, Mademoiſelle, que vous puſſiez être heureuſe avec Monſieur du Roſel ?

Je ne le crois pas, Monſieur.

J'en ai la même opinion, Mademoiſelle : Monſieur du Roſel a le malheur d'être de ces gens qui ſont peu de diſtinctions, & qui ne ſe doutent pas ſeulement combien une femme peut être audeſſus des autres ; & ce défaut de jugement determine une conduite qui peut mettre la vertu de votre ſexe à trop d'épreuves : non, je ne crains pas de prononcer qu'une fille auſſi accomplie que vous l'étes, ne doit

pas tomber en de telles mains. Mais votre mérite vous attirera bientot d'autres recherches, & qui ſeront encore élevées à proportion des grands biens qui doivent naturellement vous revenir. Je ne doute pas eneffet, que Monſieur le Chevalier de Mainville ne vous rende à la fin juſtice ; la renommée ira l'émouvoir du récit de vos grandes qualités ; & je ſuis sûr que ſes ſentimens d'honneur l'emporteroient ſeuls ſur ſes caprices. Dailleurs, Mademoiſelle, malgré ces caprices, il peut reprendre, quand il voudra, les droits que le ſang lui donne ſur vous : peutêtre vous montrera-t-il lui même votre choix ; mais aumoins il s'offenſeroit que vous en euſſiez fait un ſans ſon ſuffrage. Et moi, Mademoiſelle, oſerois je ſouhaiter qu'alors, votre foi trop légérement promiſe, vous expoſat au reſſentiment d'un parent reſpectable, & peutêtre à la cenſure de vos amis ?

Après s'être arrêté un instant, Limeuil reprit avec un visage plus composé. La conclusion de ce long discours, me dit-il, est que si la belle Mademoiselle de Mainville me pardonne la témérité de mes aveux, en faveur du sacrifice que j'en fais à mon respect pour elle, je serai bien-aise qu'elle sache toute l'impression qu'elle a fait sur moi; qu'en allant courir après des objets qui m'intéresseront peu depuis que je la connois, j'emporterai partout sa précieuse image; & que, sans chercher à l'effacer de mon coeur, je m'efforcerai d'en reduire les sentimens à des voeux pour le bonheur d'une tête si chere.

Cette conclusion, Madame, pensa m'étouffer, tant elle avoit l'air d'un éternel adieu: je parus piquée, depeur d'être trop attendrie; mais certainement je dus paroître fort sotte. Monsieur, dis-je à Limeuil, vous pouvez esperer sans contredit la plus grande

deſtinée, & je ne puis qu'applaudir à la réſolution que vous prenez de ne pas la borner. Limeuil, ſans cacher la ſurpriſe que lui cauſoit ma répartie, ajouta d'un ton poli mais ſérieux : Mademoiſelle de Mainville croit-elle que Limeuil a deſſein de lui preſenter des préſages orgueilleux de ſa haute deſtinée, & qu'il veut faire valoir le don de ſa foi ? Les ſentimens qu'il a eu l'honneur de lui expoſer lui paroiſſent-ils équivoques ?

Cette interpellation me tira toutacoup d'une eſpece de ſommeil ; je ſentis mon ame s'exalter, comme ſi elle ſe fût appuyée ſur celle de cet excellent homme ; & je répondis avec fermeté : « non, Monſieur, je vois dans » vos ſentimens une heureuſe préven» tion pour un merite fort commun, » que votre indulgence releve ; & » avec cela une généroſité que j'imi» terois, ſi j'avois quelque choſe à ſa» crifier. Connoiſſez mes ſentimens à

» votre tour ; ſi je les explique plus » librement que ne le permettent les » préjugés ou les loix de mon ſexe, » je me ſouviens que je parle au plus » généreux des hommes, comme au » plus délicat. Il me ſemble, Monſieur, » que les deux conſidérations qui vous » empêchent de former d'autres pro- » jets, ſont celles de l'état de votre » fortune, & du délai néceſſaire pour » aller vous faire connoître de vos » amis à la Cour, & faire l'apprentiſ- » ſage d'un métier auquel il convient » que vos pareils ſe dévouent » ?

Il eſt vrai, Mademoiſelle, que ſi ces deux circonſtances m'euſſent été plus favorables, j'aurois été aſſez téméraire pour ſolliciter vos plus grandes bontés.

Eh bien, Monſieur, allez où l'honneur & la raiſon vous appellent, & ne ſacrifiez rien de ſolide à l'empreſſement de revenir : vous trouverez les choſes

choſes dans le même état ou vous les aurez laiſſées.

Ah ! Mademoiſelle, quelle dangéreuſe tentation pour le trop reconnoiſſant Limeuil ! que deviendront cette delicateſſe & ce deſintéreſſement que je vous dois à tant de titres ?

Je n'ai qu'un mot à vous dire, Monſieur ; les réſolutions que je vous verrai prendre en me quittant, ne determineront pas ma conduite ; j'ai d'autres principes pour la regler. Quand on m'a propoſé Monſieur du Roſel, je ne voyois rien en lui qui me le fit ſouhaiter, je ne voyois rien ailleurs qui me le fit craindre ; je ſuis changée depuis ce tems : il eſt des événemens qui avancent le jugement fort vite ; j'ai appris à faire des comparaiſons, & jamais aucun pouvoir ne me fera donner ma main à qui n'auroit pas toutes mes préférences. Allez, Monſieur ; & dans quelque tems que vous reveniez, Pauline de Mainville

fera ce qu'elle eſt à cette heure. Pour ce qui regarde le Chevalier de Mainville, ajoutai-je, ſi je puis eſperer qu'il ait la droiture de me rendre juſtice, je vous dirai, Monſieur, que dans cette ſuppoſition, j'en ſerois beaucoup plus ferme à rejetter tout ce que vous pourriez m'oppoſer du côté du deſintéreſſement. Quant au don de ma foi, il me ſemble qu'il ne dépend ici de perſonne; & puiſqu'il a plu au ciel de ne me laiſſer que trop libre de mon choix, je ſerai toujours glorieuſe d'avoir ſu connoitre un grand merite; & je crois, pour l'honneur de mon oncle, que ſes bizarreries n'iront pas juſqu'à le lui faire voir d'un autre œil. Maintenant, Monſieur, vous dont le ſuffrage me ſuffit, dites-moi, non comme l'homme intéreſſé qui n'écoute que ſa modeſtie, mais comme le conſeiller d'une jeune orpheline, comme ſon ami, ſon frere, ſi votre eſtime doit être diminuée par ces ſentimens à

J'étois bien perſuadée, ma chere, qu'il n'y trouveroit pas à redire; c'eût été ſe condamner luimême, car en ce moment j'avois pris un peu de ſa grandeur: auſſi je me ſentois fiere de mes aveux, & je ne rougiſſois pas. Pour lui, je crus m'appercevoir qu'il feſoit violence a des mouvemens paſſionnés qu'on auroit pu remarquer de plus d'un endroit, mais ſes yeux me feſoient des remercimens bien tendres; je le trouvai embarraſſé à me répondre, & je vous avoue que ce deſordre me plut autant que tout ce qu'il auroit pu me dire de plus flatteur; je ſavois qu'il falloit que ſon ame fût agitée de beaucoup d'émotion, pour lui oter la liberté de s'exprimer. Cependant il revint à ſes ſcrupules de delicateſſe; il voulut dabord me parler de la fortune que venoit de lui laiſſer ſon pere, qu'il me dit être audeſſous du médiocre & éloignée même de l'opinion que tout le monde en avoit: mais je l'arrêtai en

lui disant d'un ton ferme, que, fussions nous au jour d'une conclusion, je ne lui permettrois pas d'ajouter un mot de plus sur cet article. Pressé par cette défense, il ajouta que puisque je le lui commandois, nous remettrions cet examen à un tems auquel il osoit esperer que les circonstances seroient devenues plus favorables; & laissant ce sujet, il me parla de son humeur & de son caractere; disant qu'il y avoit des choses que je ne connoissois pas & qu'il ne devoit pas me laisser ignorer. Il me dit qu'il regardoit la naissance comme le signe d'un dévouement particulier aux plus pénibles besoins de la patrie, & non comme un titre pour s'attribuer les honneurs & les dignités, autrement que comme prix des travaux; qu'il ne laissoit pas que d'honorer, en qualité de citoyen, les simples marques des distinctions, comme des signes de la subordination nécessaire; mais il ajouta plaisamment

que lorſqu'il voyoit ces titres & ces décorations ſéparées du mérite, il regardoit ceux qui en étoient revêtus comme ces gens qui portent ſur leurs robes les armoiries des villes & des confréries ; que penſant de cette maniere, il ne ſolliciteroit jamais, n'accepteroit pas même des titres ni des dignités, amoins que venant après des talens éprouvés ou quelques ſervices rendus, ils ne fuſſent néceſſaires pour lui donner la conſidération qui ſert à en rendre d'autres ; qu'il n'épargneroit rien pour ſe rendre capable, mais qu'il auroit le même ſoin à ſe garantir de ſa préſomption, pour juger de ſes talens ; qu'il aimoit l'Etat comme ſon jardin, où il ne s'aviſoit pas d'arracher la ſerpe des mains habiles de ſon jardinier, pour diriger lui-même un fruitier utile ; que je devois compter qu'il ne demanderoit jamais une place qu'il croiroit qu'un autre pourroit remplir mieux. Je n'aurois garde, ajouta-t-il, Made-

moiſelle, de faire devant toute autre l'étalage de cette façon de penſer que je n'aurai peut-être jamais occaſion de mettre en pratique ; mais me feſant la grace de vouloir partager ma deſtinée, il faut que vous ſachiez ce que cette aſſociation peut vous promettre : les honneurs & l'éclat entrent dans le calcul d'une fille qui a des prétentions comme les vôtres ; & je n'ignore pas que, dans nos mœurs, les ſentimens que je vous montre ne donnent pas l'air d'un homme qu'on voit arriver : cependant la droiture m'oblige à vous confeſſer que je n'en veux pas changer, & qu'ils ſeront la regle de ma conduite.

Je répondis que de telles diſpoſitions ne feroient naître entre nous aucune difficulté ; que j'oſois m'élever à une façon de penſer ſi noble ; & que, tel que dût être ſon deſtin, je ſerois plus glorieuſe du choix de l'homme qui me-

riteroit tout, que de partager le faſte d'un autre.

La même bonté ſur tout ! s'écria-t-il, la même grandeur d'ame ! Eh bien, Mademoiſelle, vous engagez ma reconnoiſſance à jamais, & je vous engage irrévocablement ma foi, mais vous reſterez maîtreſſe de la vôtre : je ne veux que l'eſpoir que vous me permettez, de voir votre indulgence combattre contre les obſtacles qui pourroient s'oppoſer à mon bonheur.

Je ne vois plus, Monſieur, d'obſtacles à naître entre nous ; ils ne pourroient venir que de l'un ou de l'autre.

Je ne crois pas, Mademoiſelle, que Monſieur le Chevalier de Mainville voye du même œil les favorables diſpoſitions que vous voulez bien prendre pour moi ; cela pourra dépendre beaucoup des circonſtances où je me trouverai : mais, dans toutes les ſuppoſitions, il ſeroit ſans doute offenſé que votre engagement eût pre-

venu ſon ſuffrage : il faut qu'en feſant plaider vos bontés pour moi, pour l'attirer dans vos vues, vous ne vous ſoyez pas impoſé la néceſſité de rompre les ſiennes. Soyez perſuadée, Mademoiſelle, que je vous fais en cela quelque ſacrifice, & que je reſſentirois dans toute ſon étendue le malheur de voir votre cœur balancer ſeulement entre un autre & moi ; mais ici la déliçateſſe de la vanité, de l'amour même doit céder à celle de la généroſité : elle m'impoſe des devoirs que votre âge rend plus rigoureux encore : envain votre raiſon le fait oublier, je dois me ſouvenir que vous êtes extrêmement jeune, & qu'affranchie aujourdui d'une autorité qui eſt comme ſuſpendue, vous pouvez rentrer ſous ſon joug à tout moment. Oui, Mademoiſelle, il faut qu'en me permettant les plus flatteuſes eſperances, vous conſerviez la liberté de diſpoſer de vous.

Je répartis que puiſque j'avois fait tant que de m'expliquer, je n'affecterois point de reſerve; que je ne voulois pas mettre plus de conditions que lui, à un projet commun; & que rien n'étoit plus inutile que la reſerve d'une liberté dont je n'uſerois pas. Ce fut la fin de notre entretien. Lucile qui nous remarqua, ſe hâta, comme un lutin, d'attrouper des importuns pour nous interrompre : c'étoit un grand bonheur, que quelque choſe l'eût retenue aſſez lontems hors du jardin, pour ne pas nous appercevoir plutot.

De ce moment juſqu'à celui du départ de Limeuil, je coulai des jours ſéreins & pleins de charmes. Si Lucile entreprenoit de les troubler par quelques bouraſques, je la calmois par une douceur que m'inſpiroit l'excès de mon contentement. Limeuil nous quitta bientot, pour ſe rendre à des